

Tel fils, tel père
Ferdinand III dans le processus de planification du castillan
(Étude linguistique du *Fuero juzgo*)



MÓNICA CASTILLO LLUCH

∞ ∞ ∞

Inédit d'Habilitation à diriger des recherches

2011

Illustration du manuscrit de Murcie précédant le Livre VII (fol. 86v.), 65 x 133 mm.
Le roi et les évêques pendant l'élaboration du livre

À Pili et à Uetsch

Bleibt !

Je souhaite exprimer ma gratitude aux collègues qui m'ont aidée
scientifiquement et amicalement pendant la réalisation de ce travail :

Lola Pons
Julio Arenas
Jerry Craddock
Montserrat Batllori
Corinne Mencé-Caster
José María García Martín
Juan Bautista Carpio Dueñas
Álvaro Octavio de Toledo y Huerta
Inés Fernández-Ordóñez
Marta López Izquierdo
Johannes Kabatek
Cathy Schneider
Isabel Alfonso
Roger Wright
Merche Yusta

Je remercie Antonio Pérez Martín et Isabel García Díaz
pour leur envoi généreux
de la version électronique de la transcription du ms. de Murcie du *Fuero juzgo*,

Pilar Díez de Revenga
pour sa réponse à ma demande de travaux et son accueil chaleureux à Murcie
pour des échanges sur le *Fuero juzgo*,

José Manuel Pérez-Prendes,
qui a eu la gentillesse de me procurer plusieurs de ses travaux
et de m'éclairer sur certains aspects de la tradition latine du *Liber iudiciorum*,

ainsi que Pedro Sánchez-Prieto et Carmen del Camino
pour leur aide précieuse pour la datation du codex López Ferreiro.

Grâce à l'aide de mon amie Beate Münchinger
qui dirige les prêts interbibliothécaires à la Hochschule Furtwangen
et à l'excellente bibliothèque de l'Université de Freiburg im Breisgau
j'ai pu réaliser le plus gros de mon étude
dans un coin assez perdu de la Forêt Noire.

Je remercie Marie Salgues et Christophe Larrue
pour leur relecture minutieuse.

Que mes maîtres
Javier Elvira et Jean Roudil
sachent combien je leur reste reconnaissante
de leurs enseignements et leur exemple.

À Georges Martin
pour sa fougue intellectuelle,
son grand savoir
et les meilleures paroles de soutien qui soient

MERCI !

INTRODUCTION

1. Il arrive que des linguistes souhaitant entreprendre l'étude de la langue d'un for se retrouvent empêtrés dans l'édition de ce for et même au-delà, dans l'édition de sept manuscrits de la tradition de ce for, avant de finalement ajourner, puis abandonner leur idée de départ. Maurice Molho, par exemple, vécut cette expérience lors de son édition du *Fuero de Jaca* en 1964.

Ce projet a connu une histoire inverse. Une édition du manuscrit Vitr/17/10 du *Fuero juzgo* conservé à la bibliothèque nationale de Madrid était envisagée comme pièce centrale d'une recherche qui intégrerait aussi une étude linguistique. Or, finalement, c'est l'étude historiographique, philologique et linguistique qui a pris le pas sur l'édition, et celle-ci devra encore attendre quelques mois avant de voir le jour. Les raisons de ce changement de cap sont multiples : tout d'abord le fait que nous ne manquions pas d'une édition fiable sur laquelle réaliser les recherches qui avaient été planifiées ; ensuite, parce que les contenus parallèles à l'édition que l'on souhaitait développer ont peu à peu pris des dimensions de plus en plus larges ; mais par-dessus tout, parce que l'opportunité de réaliser une édition collective en collaboration avec d'autres chercheurs s'est profilée à une étape encore initiale de ce travail et qu'il était plus raisonnable dans cette perspective de se mettre d'accord auparavant sur des critères communs.

À l'heure où je rédige ces lignes (juillet 2011), le *Ministerio de Ciencia e Innovación* espagnol vient de confirmer officiellement que l'instance gestionnaire du Plan National de Recherche et Développement a approuvé le projet « Edición y Estudio del *Fuero juzgo* : primera fase » (FFI2011-28930) dont le professeur José María García Martín est le chercheur principal. L'objectif est de lancer l'édition électronique de la tradition manuscrite du *Fuero juzgo*, en commençant par ses plus vieux témoignages, et d'y incorporer progressivement les plus récents jusqu'à compléter la mise en ligne de la cinquantaine de manuscrits existants de ce texte. À cet objectif prioritaire s'associe parallèlement une étude philologique de l'ensemble ainsi que de la langue des différents manuscrits dans une perspective dialectologique. Nous gardons présent à l'esprit, comme modèle, le concept ecdotique de Jean Roudil et, comme réalisation, l'exemple

d'une édition électronique des Bibles médiévales castillanes faite par une équipe de l'Université des Îles Baléares (<<http://www.bibliamedieval.es/>>).

Avec ce projet du Ministère espagnol va enfin commencer à prendre corps une étude qui tenait à cœur à plusieurs des collègues avec qui j'ai collaboré pendant ces dernières années. En effet, pour les médiévistes de la première heure du *Séminaire d'Études Hispaniques Médiévales* (SEMH) —coordonné d'abord par Jean Roudil, puis par Georges Martin— le *Fuero juzgo* a été un sujet phare. Plusieurs des éditions existantes de ce texte ont été réalisées par des membres ou des sympathisants du SEMH : Corinne Mencé-Caster entreprit la première d'entre elles en 1996 pour sa thèse de doctorat dirigée par Jean Roudil, José Perona participa à la nouvelle édition collective de 2002 du manuscrit de Murcie et, pour sa part, José María García Martín avait réalisé une transcription du manuscrit de Paris en 1991, encore inédite à ce jour. Plus récemment Georges Martin a dirigé les recherches de Mathilde Baron en DEA (2003-2005) et d'Estelle Maintier (2008) sur les transformations opérées dans le prologue lors du passage du *Liber iudiciorum* au *Fuero juzgo* et ce dans une perspective historique.

La recherche contenue dans ce volume prend tout son sens en fonction de ce nouveau projet. Je me suis intéressée au *Fuero juzgo* attirée que j'étais par les fors médiévaux et également par les détails de la codification de la langue espagnole aux débuts de sa promotion comme langue officielle dans un contexte de cohabitation diglossique entre le latin et le roman (castillan pour l'occasion) qui commence à se résoudre en faveur de celui-ci. Mon intention était de jeter les bases philologiques pour une étude linguistique et d'entreprendre celle-ci en perspective, en situant le *Fuero juzgo* dans la constellation des fors castillans contemporains afin d'appréhender en quoi, le cas échéant, le *Fuero juzgo* pouvait s'en distinguer formellement ; il s'agissait donc de voir s'il portait une quelconque empreinte qui puisse être le reflet d'une attitude linguistique que la chancellerie royale aurait cautionnée ou même dirigée. Le premier pas (jeter les bases philologiques pour une étude du *Fuero juzgo* —et tout d'abord identifier sa date de composition—) s'est révélé être en soi une tâche à part entière qui pourra seulement être accomplie quand on disposera d'une vision d'ensemble de la tradition du texte. Dans ce cadre, je crois avoir dressé un inventaire de l'essentiel des questions qui restent encore à explorer et en quelque sorte avoir préparé le terrain pour ce grand chantier, avoir repéré, aussi, les failles du sol et les possibles dangers de la construction. Par mon étude, en effet, j'ai pu découvrir en premier lieu à quel point

l'histoire textuelle du *Fuero juzgo* est restée jusqu'à aujourd'hui méconnue. Comment expliquer sinon que la seule phrase que Rafael Lapesa consacre, dans son *Historia de la lengua española*, à le dater et à le caractériser ne soit même pas fiable ? Peut-on interpréter autrement que comme le résultat d'une grande confusion sur ce point le fait que deux autres grands linguistes, Pilar Díez de Revenga et José Perona, à l'occasion de la dernière édition du *Fuero juzgo* (2002), déclarent dans la même publication, elle, qu'il fut traduit vers 1260 (p. 137), et lui, qu'il le fut avant 1250 (p. 77) ? N'est-il pas étonnant aussi que le manuscrit du *Fuero juzgo* censé être le plus ancien (?1230), le codex López Ferreiro, n'ait bénéficié jusqu'à maintenant ni d'une édition ni d'une étude signées d'un philologue linguiste et qu'il soit resté profondément ignoré des historiens de la langue ?

2. Inés Fernández-Ordóñez (2004 : 382) a raison quand elle dit :

El siglo XIII fue la época en que se dieron los primeros pasos encaminados a la transformación del castellano en una lengua estándar. En esa transformación tuvo un papel fundamental la iniciativa regia, pero no todos los reyes castellano-leoneses de ese siglo, Fernando III (1217-1252), Alfonso X (1252-1284) y Sancho IV (1284-1295), impulsaron el proceso en la misma medida : entre los tres sobresale a distancia el rey Sabio por haber institucionalizado el uso del castellano y haber promovido la creación de una serie de producciones textuales sin parangón en su tiempo.

La supériorité de l'action linguistique et culturelle d'Alphonse X est dans son siècle une évidence incontestable ; cependant la reconnaître ne devrait pas empêcher d'accorder à Ferdinand III l'importance qu'il mérite. Pourtant, le plus souvent, par l'éblouissement que suscite la personnalité hyperculturelle du fils, le père et l'aménagement des langues qu'il entreprit dans son règne, si décisif pour l'histoire de la langue espagnole, restent dans les ténèbres¹. Au-delà d'une reconnaissance symbolique dans les pages des manuels, il est souhaitable que l'étude de la production en langue romane de l'époque

¹ Marcos Marín (1979 : 84), pourtant informé de l'avancée du roman dans les documents de la chancellerie fernandine, attribue la première « réforme intentionnelle » de l'espagnol à Alphonse X et centre toute son attention sur son *scriptorium* comme *institution linguistique* faisant un rapprochement très audacieux pour l'époque entre l'action linguistique médiévale et la planification linguistique moderne. Il est étonnant, pour quelqu'un qui connaît les modèles descriptifs de la planification linguistique comme lui, qu'il méprise la valeur de l'action linguistique de Ferdinand III dans la sélection du castillan et dans sa promotion comme langue officielle de sa chancellerie de façon déjà très majoritaire à partir de 1241. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, le fils tue le père.

de Ferdinand III prenne plus d'ampleur et qu'elle soit envisagée dans une dynamique de continuité par rapport à ce qui précède et, bien sûr, par rapport à la suite monumentale que son fils donnera à son œuvre. Si les spécialistes d'autres disciplines que l'histoire de la langue —historiens, diplomatistes et historiens du droit— embrassent d'un regard les projets du père et du fils², pourquoi continuer à creuser un abîme entre les deux rois dans les grammaires historiques et les histoires de la langue ? La connaissance des avancées sur le plan linguistique sous le règne de Ferdinand III ne saurait que contribuer à une meilleure compréhension de celles que l'on doit à son fils. On manque sérieusement d'études formelles qui montrent de quelle façon se définit la langue avant 1252. Ariza (1998 : 76), qui est l'un des rares explorateurs de ce territoire presque ignoré, les réclame aussi.

Alphonse X comme point de départ de la promotion et de la définition de la langue castillane, telle est la représentation la plus répandue dans l'histoire de notre langue. Cette étude, on l'aura déjà compris, pose comme prémisse que, pour apprécier au plus près le processus de construction de la langue entrepris par Alphonse X, un premier regard s'impose dans l'autre sens, en amont, vers la production au moins de son prédécesseur. Cette idée n'est pas nouvelle : Rafael Cano a décrit l'action linguistique de Ferdinand III comme fondatrice de la pratique d'Alphonse X (cf. Cano 1989 : 465), et Pedro Sánchez-Prieto (1996) ainsi que Manuel Ariza (1998) se sont attachés à analyser concrètement en quoi ce qui a été fait par Ferdinand III a pu déjà configurer formellement le roman castillan de l'avenir. L'un des objectifs prioritaires de ce volume est d'apporter un peu plus de détails à cette thèse, par l'étude d'un niveau de la grammaire moins exploré : la syntaxe.

Le cadre théorique de l'analyse syntaxique est pluriel : une approche informationnelle a été choisie pour l'étude de l'ordre des constituants qui tient compte des propositions les plus récentes dans ce domaine concernant les langues romanes médiévales d'un point de vue typologique. En parallèle, une contextualisation historique et philologique des documents faisant partie du corpus est mise au service de l'analyse formelle. J'ai adopté une perspective sociolinguistique pour l'interprétation globale de la langue aux temps de Ferdinand III, et pour la langue du *Fuero juzgo* en particulier qui

² Voir, par exemple, Georges Martin (1997a et 1997b), Fernandez-Ordóñez (2002-2003), Ostos (1994b), López Gutiérrez (1994) et García-Gallo (1976 : 621).

fait intervenir les théories des langues en contact sur différents aspects (planification et interférences linguistiques).

3. Une recherche sur Ferdinand III et sur le *Fuero juzgo* dans l'histoire de la langue espagnole ouvre cette étude. En ce qui concerne l'action linguistique de Ferdinand III, elle a été envisagée en perspective avec celle de son fils. Si les données suivent une ligne chronologique pour cette première partie du chapitre, en revanche pour la deuxième, axée sur le *Fuero juzgo*, l'ordre dépend de la mécanique d'un questionnement. Une enquête a en effet été menée sur une caractérisation qui est devenue la référence dans notre discipline : le *Fuero juzgo*, version léonaise faite en 1260 environ. À partir de cette donnée, diffusée premièrement par Lapesa (1942), je m'attache à suivre rétrospectivement la piste de ses possibles sources, pour ensuite revenir aux descriptions faites à partir de 1942. L'ensemble des publications qui font référence au *Fuero juzgo* (qui se concentrent surtout au XIX^e siècle et au tournant du XX^e) est passé en revue. Au fil de l'état de la question, une évaluation critique de nos connaissances est proposée dans le but principal de désautomatiser certaines idées reçues, transmises de génération en génération, de manuel en manuel et dont le fondement est plus que douteux.

Le deuxième chapitre est composé d'une première partie sur les inconnues philologiques du *Fuero juzgo* et il est consacré essentiellement à l'étude syntaxique déjà annoncée. La syntaxe ancienne est depuis quelques décennies un objet plus fréquent d'étude en linguistique historique et, si on peut même affirmer qu'elle a le vent en poupe ces dernières années, on sait combien traditionnellement cette parcelle de la grammaire a été délaissée par les spécialistes. La phonétique — par déduction à partir de la graphie — et la morphologie accaparant toute l'attention de la discipline, l'étude de la phrase et du discours était toujours perçue comme moins primordiale. Pour autant que nous sachions, les recherches formelles réalisées sur des documents de la chancellerie de Ferdinand III se limitent à des unités linguistiques inférieures à la phrase³. Ariza, lui-même, dans son article « La lengua en la época de Fernando III » (2003) affirme à propos de la morphosyntaxe de la première moitié du XIII^e siècle :

En lo referente a la morfosintaxis nada especial hay que señalar para este periodo, puesto que la morfosintaxis, en sí, sufre pocos cambios importantes durante la

³ À l'exception de l'étude de Mencé-Caster (1996 : III).

Edad Media, quizá lo único señalable es que durante la primera mitad del siglo XIII todavía existía en castellano flexión genérica de los posesivos en función adyacente —to libro, tu casa, so libro, su casa, etc.—. (p. 227)

Or, au fur et à mesure des descriptions fournies dans la deuxième partie de ce volume, le lecteur pourra constater à quel point « rien à signaler » est bien la dernière expression qui viendrait à l'esprit pour qualifier la syntaxe de notre corpus de neuf fors de la deuxième moitié du XIII^e dont la pièce principale est le *Fuero juzgo*. On s'attachera à explorer leur structure phrastique en essayant de l'analyser d'un point de vue informationnel, dialectal et rhétorique avec la conviction que la syntaxe présente parfois des variations qui peuvent nous renseigner bien au-delà de la grammaire d'une langue.

La dernière partie s'attache à une description en termes de planification de l'action linguistique de Ferdinand III et aux attitudes linguistiques que donne à voir le *Fuero juzgo*, dans une mise en perspective avec celles que montre la production d'Alphonse X. La structure du chapitre correspond à la distinction que fait Kloss (1969) dans son modèle de planification linguistique entre *status planning* (planification du statut) et *corpus planning* (planification du corpus) pour séparer les deux aspects essentiels de ce type de processus : social (intervention sur la position et la fonction d'une langue par rapport aux autres langues dans une société) et formel (intervention sur le code linguistique). À ces notions sont associées celles de *sélection* et *implantation* de la norme dans le domaine social, et celles de *codification* et *élaboration* de la norme, sur le plan interne à la langue (Haugen 1983). Dans l'espace consacré à l'analyse de la planification du statut du castillan sous les règnes de Ferdinand III et d'Alphonse X, les causes historiques du choix de cette langue dès la fusion des chancelleries castillane et léonaise en 1230 sont passées en revue avant de traiter la question polémique de la conscience que les rois castillans ont pu avoir de la portée de leur action linguistique. La dernière section a pour but de débattre sur le jalon destiné à marquer l'officialisation du roman castillan comme langue de la chancellerie et, par conséquent, du royaume, en convoquant les différents agents de la planification linguistique au XIII^e siècle. Enfin, dans la section qui traite de l'aspect formel de la planification linguistique nous nous intéresserons aux traductions comme cadre de l'élaboration du castillan en accordant un intérêt particulier aux stratégies et aux interférences dues au contact latin-roman, qui pourront nous renseigner sur les attitudes linguistiques adoptées. Un point sur ces attitudes dans la langue du *Fuero juzgo* ferme le volume.

I. HISTORIOGRAPHIE DE FERDINAND III ET DU *FUERO JUZGO*

I.1. L'action linguistique de Ferdinand III et d'Alphonse X en perspective

Parler de Ferdinand III sur le plan linguistique conduit inexorablement à mentionner son fils. Et envisager la figure d'Alphonse X pour tenter de comprendre ce que Ferdinand III a fait au niveau linguistique invite à reconsidérer un certain nombre d'idées reçues qui circulent dans les travaux d'histoire de la langue sur le roi Sage. Parmi celles-ci, il en est une particulièrement retentissante : il est le responsable de « la creación de la prosa castellana » (Lapesa 1942 [1986⁹] : § 63.1) par sa monumentale production écrite, qui mettra le roman sur un pied d'égalité avec le latin. La personnalité hyperculturelle d'Alphonse X a eu, en effet, comme conséquence que dans l'histoire de la langue son règne ait été de tout temps considéré comme celui qui a propulsé le roman castillan dans la sphère de la langue de culture, voire de la langue officielle⁴. Aussi bien la multiplicité de genres textuels que le nombre total de folios auxquels accède le roman castillan pendant la période alphonsine justifient sans doute cette considération, mais nous verrons comment le poids qu'a pu avoir dans ce processus la production castillane en amont n'a pas toujours été justement évalué.

Les pages qui suivent proposent un tour d'horizon qui essaye de rassembler un nombre conséquent des descriptions faites de la personne et de l'action linguistique de Ferdinand III par les historiens de la langue espagnole. L'assemblage de ces pièces, quoique non exhaustives, dessine l'image que la discipline a tracé de lui —généralement en filigrane derrière celle d'Alphonse X— au fil des siècles et des recherches.

⁴ Ce qualificatif a été employé par les spécialistes avec plus ou moins de pertinence juridique et de précautions. Au sens large il s'emploie en général pour « la lengua que emplea un gobierno y sus oficiales en sus relaciones con sus súbditos, sobre todo en documentos oficiales » (Lomax 1971 : 411) ; au sens strict, à celle « establecida como tal por un acto legal » (González Ollé 1978 : 230). Certains auteurs se protègent de l'imprécision par l'emploi de guillemets (entre autres, Ariza 1998 : 76 ; Cano 1988 [1992²] : 194 et 1989 : 463, 465 ; Fernández-Ordóñez 2004 : 385), d'autres l'écrivent « nu » (Menéndez Pidal 1926 [1950³] : VIII ; Lapesa 1942 [1986⁹] : § 63.7 ; Bahner 1956 : 17 ; Candau 1985 : 132).

1. Dans un article intitulé « El establecimiento del castellano como lengua oficial », González Ollé (1978) évoquait déjà que « [c]onstituye un tópico de la historia cultural española el atribuir a Alfonso X el Sabio la concesión de carácter oficial a la lengua castellana » (p. 230). Cherchant l'origine de cette idée, il trouve des témoignages connexes chez Garibay (1571), J. de Mariana (1601), Aldrete (1606) et Covarrubias (1611) (cf. González Ollé 1978 : 232-233). Deux constantes sont à relever dans les déclarations de ces auteurs : d'une part, c'est Alphonse X qui commence à utiliser le roman castillan à la place du latin dans sa chancellerie, et d'autre part, on associe cette décision à une volonté de promouvoir le castillan et de l'améliorer. Par ailleurs, une anecdote nous intéresse ici : Covarrubias semble résumer et copier littéralement certains propos de Mariana (« con fin de que se puliese y enriqueciese »), une pratique qui, comme nous allons le voir, va préfigurer une longue tradition.

Nous constatons qu'initialement les manuels d'histoire de la langue et autres œuvres de référence de la discipline présentaient d'ordinaire de manière assez succincte l'avancée et les caractéristiques du roman castillan aux temps de Ferdinand III et lors de la période antérieure (sous Alphonse VIII). Ce qui était sans doute dû à une connaissance moins concrète de cette étape préalphonsine que de la langue du roi Sage, a eu comme corollaire le fait que seule la deuxième moitié du XIII^e siècle était présentée invariablement comme le modèle linguistique pour au moins les deux siècles suivants.

La Real Academia Española, dans son « Discurso proemial sobre el origen de la lengua castellana » du *Diccionario de Autoridades* (1726 [1963]) situe l'origine de la langue de la Péninsule à une époque préromane légendaire. Elle retrace ensuite une histoire événementielle plutôt que linguistique, dans laquelle le Ferdinand III qui nous est dépeint « passando con sus valerosos escuadrones la Sierramorena », se consacre à la reconquête des grandes villes andalouses et transmet « insensiblemente » sa langue à ces territoires (p. XLVI) ; l'exposé se conclut dans le paragraphe final sur Alphonse X, responsable du passage à l'emploi du roman castillan dans les documents publics : « mandó el Rey Don Alonso el Sábio, que todas las escrituras públicas se escribiesen en Léngua Castellana [...]. Desde entonces ha sido mayor la aplicación y esmero en pulirla, y mejorarla » (p. XLVII).

Cejador y Frauca dans son *Historia de la lengua y literatura castellana* (1915-1922 [1932³]) passe sans transition des chapitres V, VI et VII consacrés au XII^e siècle (époque de la naissance de la langue littéraire et de la littérature érudite) au chapitre VIII « Época de Alfonso el Sabio (siglo XIII) ». Puis, après avoir fait l'éloge de la figure

d'Alphonse X (p. 253), l'auteur dresse cette description dans laquelle Ferdinand III et la production en roman de sa chancellerie sont escamotés, permettant, par conséquent, que le devenir des lettres castillanes apparaisse comme un aboutissement de la seule activité de son fils :

La literatura castellana, sobre todo, le es deudora de haberse comenzado con él a escribir las leyes y documentos oficiales en romance, haciéndolo él por tan elegante y natural manera que muchos años y aun siglos habían de pasar hasta que hubiese quien le igualase. [...] La obra de Alfonso X no acaba en lo que él escribió y en lo que otros por orden suya escribieron. Su ejemplo parece bandera enhiesta en lo alto del trono castellano, que no dejan de mirar y seguir los reyes y cortesanos que tras él vinieron. Sin su ejemplo, probablemente no se hubiera dado a las letras su sobrino D. Juan Manuel, que en su tío se miraba, como se ve por el prólogo al *Conde Lucanor*, ni su hijo Sancho IV, ni Alfonso XI, ni D. Juan II, con toda su corte, hubieran favorecido las letras y dádose a ellas, brillando conforme a su talento, ni el Canciller ni Santillana y todos los demás magnates de aquella semibárbara edad hubieran manejado la pluma a par de la espada, si el Rey Sabio no hubiese ensalzado y entronizado las letras castellanas. (Cejador (1915-1922 [1932³] : 254)

En 1919 Menéndez Pidal éditera les *Documentos lingüísticos de España*, livre qui donne à voir une collection de textes du royaume de Castille datés entre le XI^e et le XV^e siècles et qui inclut pour la toute première fois tous les diplômes antérieurs à 1230 et rédigés en roman que l'auteur put trouver, ainsi que d'autres écrits, rédigés en latin mais contenant des formes intéressantes en langue vulgaire. L'auteur met l'accent dans le préambule de l'œuvre sur le fait que « [b]astan los documentos del siglo XII que aquí se imprimen [43 au total] para aumentar en mucho el escaso conocimiento que hasta ahora se tenía de estas primeras muestras del lenguaje notarial » (p. VI), puisque jusqu'à ce moment-là pratiquement aucun document de cette époque n'avait pas été édité. Par conséquent, une nouvelle image des premières rédactions castillanes en prose est mise en place :

Fernando III (1217-1252) reune⁵ definitivamente los dos reinos de Castilla y de León (1230). En su tiempo, la reconquista castellana logró aumentos mayores que en ningún otro reinado, con la adquisición de *Trujillo* (1233), *Córdoba* (1236), *Murcia* (1243), *Jaén* (1246) y *Sevilla* (1248). En adelante, sólo quedó a los musulmanes el reino de Granada, que subsistió aún durante dos siglos y medio. Coincidiendo con esta ocupación de la mayor parte de Extremadura y Andalucía, ocurre la extensión de la lengua vulgar en las escrituras notariales privadas y el

⁵ Sans accent dans le texte : à partir de maintenant nous n'indiquerons plus les écarts orthographiques des citations par rapport à la norme actuelle afin de ne pas alourdir le texte par la marque « [sic] ».

comienzo de su uso regular en los diplomas reales ; el latín se reserva ya sólo para los privilegios más solemnes. (Menéndez Pidal 1919 [1966²] : XII).

Sept ans plus tard, en 1926, avec la publication d'*Orígenes del español*, Menéndez Pidal nous livrait pour la première fois une expertise sur la graphie des origines, fruit d'une recherche sur les documents des premiers siècles de romanité dans la Péninsule. Dans un premier passage d'introduction aux graphies consonantiques, le lecteur trouve une ébauche schématique à propos des usages en vigueur : « una ortografía especial que rigió en esta primitiva edad del idioma y que luego fué desechada, hacia el siglo XIII, para adoptar la ortografía de Alfonso el Sabio, la cual es, en sustancia, la misma de Nebrija y de la época clásica » (§ 3). Mais en conclusion de cette même section sur la graphie —suivant un principe d'exposition progressive de la connaissance—, Menéndez Pidal apportera des éléments bien plus nuancés. À propos des usages graphiques des X^e et XI^e siècles, malgré les variations ou confusions qu'ils présentent, il affirme qu'ils constituent les assises de la tradition non seulement alphonsine mais aussi fernandine :

esta grafía primitiva, según indicamos, no es tan irregular como a primera vista parece en los destrozados y mezquinos restos que de la lengua antigua conservamos, y contiene ya en sí todos los elementos que habrán de producir la precisa y sencilla ortografía alfonsí, tan admirablemente fonética, base de la no menos admirable ortografía española moderna. [...] La ortografía, pues, en que se publicaron las obras de la gran literatura de los tiempos de San Fernando y de Alfonso el Sabio, no fué invención de los que escribieron esos que figuran entre los códices más antiguos conservados de la literatura castellana, sino que es fruto de larga práctica, de lenta selección, ejercitada en los siglos que precedieron al XII; la ortografía alfonsí procede por tradición ininterrumpida de la grafía usual en los siglos X al XII. (§ 11.3)

En se basant sans doute sur les enseignements de celui qui fut son maître, dans son célèbre livre *Castellano, español, idioma nacional*, Amado Alonso (1938 : 75-76) affirme :

En el siglo XIII, Fernando III el Santo oficializó el castellano para la cancillería, en vez del latín ; y su hijo Alfonso X el sabio, que promulgó en castellano las leyes del reino y que tan poderoso impulso de dignidad literaria dió a nuestra lengua, sentó como norma el uso de la corte toledana para las interpretaciones legales.

Cette assertion nous semble être la première formulation explicite à propos du caractère officiel du castillan dans l'historiographie de la langue espagnole⁶. Et ce n'est pas un

⁶ Rodríguez y Rodríguez (1905 : 1) annonce dans l'index de son introduction une section sur

hasard si le qualificatif *oficial* apparaît en 1938 : en effet, il était d'actualité, puisque c'est au cours de cette décennie que le castillan accéda pour la première fois dans l'histoire à un tel statut juridique avec la publication le 10 décembre 1931 de la *Constitución de la República* dans la *Gaceta de Madrid* (cf. González Ollé 1978 et Arenas 2009). Depuis, d'autres auteurs reprennent ce qualificatif⁷. Bahner, par exemple, dans son étude d'historiographie linguistique sur les XVI^e et XVII^e siècles, publiée en 1956, vraisemblablement influencé par Amado Alonso, déclare également que « bereits im 13. Jahrhundert unter Ferdinand III. (1230-1252) das Kastilische zur offiziellen Kanzleisprache erklärt wurde und daß man unter Alfons X. (1252-1284) die öffentlichen Dokumente und die Gesetze nicht mehr lateinisch, sondern spanisch abfaßte » (p. 17).

L'influente *Historia de la lengua* de Rafael Lapesa situe également les débuts de la prose administrative et juridique à l'étape préalphonsine, mais elle se fait l'écho d'une représentation — focalisée plus particulièrement sur un point, celui de la graphie, dont nous verrons plus avant les enjeux— qui donne à Alphonse X un rôle décisif :

Mientras la poesía romance del Centro peninsular conseguía un cultivo cada vez más amplio, las primeras manifestaciones de la prosa carecen de finalidad literaria : son al principio fueros y documentos en que el romance se mezcla con el latín ; pero desde comienzos del siglo XIII el romance se va liberando de tutelas, al tiempo que los notarios y la cancillería real reducen progresivamente el uso del latín hasta limitarlo a documentos de carácter internacional. (Lapesa (1942 [1986⁹] : § 62.1)⁸

l'« Elevación del lenguaje vulgar ó romance á la categoría de idioma oficial », mais dans le texte en question il change de qualificatif : « el rey San Fernando y su hijo Alfonso X la elevaron á la categoría de idioma legal, pues desde aquella fecha principiò á comparecer en los actos públicos y en los tribunales, [...] introduciendo por este medio el romance en todos los instrumentos públicos y privados » (p. 11). « Idioma legal » sera le terme employé par l'auteur à deux autres reprises (p. 237 et 259).

⁷ Parfois de façon complètement biaisée, par exemple chez certains historiens. On la retrouve (« implanta como lengua oficial la noble habla de Castilla ») dans le livre *Fernando III y su época* du père Fernández de Retana (1941 : 10) qui instrumentalise la figure de Ferdinand III au service de l'idéologie franquiste : « Hombres de la España de Franco, que soñáis grandezas imperiales, juventudes que habéis dado por ellas vuestra sangre, y vosotros, todos los que volvéis en esta hora los ojos ansiosos en busca de las grandes figuras, tradicionales, para llenaros de su luz, alzad los ojos y mirad... Ahí tenéis esa, cuya sombra inmensa llega mucho más allá de los confines del horizonte ».

⁸ Il est intéressant de suivre l'évolution de l'exposé de Lapesa au fil des différentes éditions de son œuvre : progressivement il actualisera sa présentation sur ce point. Entre les premières éditions et les dernières on assiste même à une réorganisation structurelle des contenus. Ainsi, le chapitre IX « La época alfonsí y el siglo XIV » s'ouvrait sur l'épigraphe « Creación de la prosa romance: Alfonso el Sabio » ; dans ses dernières éditions, l'épigraphe « Comienzos de la prosa romance » perd son sous-titre « Alfonso el Sabio » et, ainsi amputé, intègre le chapitre

La grafía quedó sólidamente establecida; puede decirse que hasta el siglo XVI la transcripción de los sonidos españoles se atiene a normas fijadas por la cancillería y los escritos alfonsíes. (Lapesa (1942 [1986⁹] : § 63.3)⁹

Ce n'est d'ailleurs que dans le chapitre consacré au roi Sage (§ 63.7) que Lapesa fera usage du syntagme « lengua oficial ».

Lomax (1971), dans un petit article traitant de « La lengua oficial de Castilla », va apporter quelques données concrètes sur la production écrite en roman castillan à la chancellerie royale pendant la première moitié du XIII^e qui permettront de concevoir la portée que celle-ci a pu avoir sur la deuxième partie du siècle. Il rappelle l'existence du traité de Cabrerros signé en 1206 entre le León et la Castille et de deux autres documents qu'il tient pour des originaux des royaumes castillans d'Alphonse VIII et d'Henri I^{er}, qui avaient fait l'objet d'une publication par Julio González en 1960. Pour la période correspondant à Ferdinand III (1217-1252), puisqu'il ne disposait à ce moment-là que d'une édition de chartes de 1800, fragmentaire et peu rigoureuse, l'image reste floue, mais l'auteur avance tout de même que « es evidente que fueron muchas más que bajo los reyes anteriores » (p. 412). L'emploi du castillan par la chancellerie royale, motivé par le besoin de se faire comprendre par des sujets ne maîtrisant pas le latin, serait en progression forte dès 1217 à cause, selon Lomax, d'une augmentation de la bureaucratie et d'une résolution du nouveau chancelier, Juan de Soria. En somme, « al final del reinado de San Fernando, es ya claro que el castellano es la lengua normal de la cancillería ; y bajo su hijo, Alfonso el Sabio, ya se empleaba para casi todo, excepto en las cartas que se mandaban al extranjero » (p. 415) ; de tout cela, Lomax déduit que « [e]n 1252, pues, el vernáculo es la lengua oficial de la cancillería ».

González Ollé avait pris connaissance des éléments avancés dans la publication de Lomax (1971) et, à l'occasion de son étude citée précédemment (1978), il jugera utile de mettre l'accent sur le fait que « [l]a cancillería alfonsí, al emplear el castellano

precedent, le VIII, lequel s'intitulera désormais « El español arcaico. Juglaría y clerecía. Comienzos de la prosa », en lieu en place du « El español arcaico » des premières éditions.

Par ailleurs, les modifications successives apportées par Lapesa à ce paragraphe et son amplification croissante, au fur et à mesure des éditions de son manuel, sont significatives d'une progressive assimilation de savoirs sur les documents en prose des chancelleries des rois qui ont précédé Alphonse X. Cela déclenchera d'autres changements de rédaction subtils : 3^e éd., p. 164 : « *Con* el reinado de Alfonso X el Sabio (1252-1284) *se abre* un período de intensa actividad científica y literaria, dirigida por el mismo rey » → 8^e éd., § 63.1 : « El reinado de Alfonso X el Sabio (1252-1284) *es* un período... ».

⁹ À propos de cette affirmation, on peut souligner, qu'à l'inverse, elle n'a fait l'objet d'aucune modification dans les différentes éditions de l'œuvre si ce n'est un changement de temps verbal (« queda » > « quedó » à partir de la 4^e éd.).

en sustitución del latín, no innova de modo absoluto, como a veces se afirma con errónea generalización [...]; sino que incrementa considerablemente, un proceso que viene de los reinados anteriores » (p. 234).

Certains manuels d'histoire de la langue postérieurs, comme celui de Candau (1985), de Cano (1988 [1992²]) ou de Penny (1991), se réfèrent avec plus ou moins de détails au développement de l'écriture en roman à la chancellerie royale de la première moitié du XIII^e siècle, mais l'idée d'Alphonse X comme point de départ et modèle d'une pratique linguistique perdure, sans doute sous l'effet des enseignements des maîtres (notamment de Lapesa) :

Durante todo el siglo XIII los documentos emanaron o bien de las Cancillerías o bien se redactaron por escribanos públicos, pero se relacionaban con el Derecho privado. Al lado de ellos aparecían los documentos eclesiásticos y municipales. Lo más interesante en el aspecto lingüístico es que ya se redactaban en romance y, aunque no se abandonó el latín, la lengua que predominaba era la castellana. (Candau 1985 : 129)

Con la regularización ortográfica del rey Alfonso X, quedó fijado el sistema fonológico de este primer castellano literario hasta la revolución ortográfica de Nebrija, al final del siglo XV. (Candau 1985 : 133)

La presencia del romance castellano se da, en progresión creciente desde el s. X, en los documentos de tipo jurídico: privilegios y fueros reales y nobiliarios, contratos de compra y venta, etc. hasta arrinconar el latín a meras fórmulas estereotipadas en los documentos de finales del XII. (Cano 1988 [1992²] : 13)

La ingente obra alfonsí estableció las líneas por donde en los dos siglos siguientes discurriría la lengua literaria, no sólo en su organización interna sino también en los géneros en que se manifestaría. (Cano 1988 [1992²] : 199)

The creation of standard Spanish is arguably the result of the work of one man, Alfonso X the Learned, king of Castile and León (1252-84). Writing by means of a spelling-system which was able to specify vernacular pronunciation, by contrast with writing in Latin, goes back to the period following the reforms of the Council of Burgos in 1080 [...], and vernacular writing in the kingdom of Castile, both literary and non-literary, becomes ever more frequent in the twelfth and early thirteenth centuries. (Penny 1991 : 15)

A further important aspect of Alfonso's activities was the consistent use of Castilian as the language of administration. Latin had been partly abandoned in the previous reign, but was not definitively superseded, by Castilian [...]. In Alfonso's reign, the entire business of the state was carried out in an increasingly standard form of Castilian and documents issuing from the royal chancery could stand as models of correctness in writing wherever they were read, copied or imitated. (Penny 1991 : 16)

1987 est la date de parution en espagnol de l'importante étude de Niederehe, *Alfonso X el Sabio y la lingüística de su tiempo*, dont la version originale en allemand avait été publiée en 1975 (avec un compte rendu en espagnol dans la *Nueva Revista de Filología*

Hispánica, 25, 1976, p. 388-92). Dans cette œuvre, Niederehe se propose d'analyser les idées, usages et attitudes linguistiques du roi Sage. Pour ce faire, l'auteur se livre à une recherche minutieuse sur l'ensemble de la construction conceptuelle linguistique déclinée tout au long de la production des équipes alphonsines ainsi qu'à une exploration du contexte de cette activité d'écriture. Dès les premières pages de l'introduction, il est rappelé que son père est à l'origine du développement de la prose castillane (p. 15), puis quand il aborde l'écriture des œuvres juridiques et des documents de la chancellerie, il affirme, concernant l'emploi du roman castillan par Alphonse X : « la decisión ha sido tomada mucho antes de que Alfonso el Sabio pueda tener influencia sobre ella. Dada la desmembración jurídica de España durante el siglo XIII, Fernando III se había visto obligado a abrir camino al intento de traducir el antiguo *Forum judicum* al lenguaje popular » (p. 117).

2. Une série d'éditions de documents des chancelleries royales réalisées dans les années 80 et au début des années 90, notamment par les historiens médiévistes Julio González (1980-1986) et Manuel González (1991), ont ouvert l'accès à la langue de la chancellerie de la période préalphonsine, permettant ainsi sa mise en perspective avec celle d'Alphonse X. Des historiens-diplomatistes comme Pilar Ostos (1994a, 1994b, 1995, 2004) ou Antonio José López (1994) ont décrit de façon détaillée l'usage de la langue vernaculaire par la chancellerie du roi Saint. C'est dans ces travaux que l'on pourra lire de façon claire et documentée comment le roman castillan s'étend sous Ferdinand III en suivant une progression hiérarchique visible dans les différents types de documents successivement concernés (les « privilegios rodados » par leur solennité seront, sauf exceptions, les derniers à passer en langue vernaculaire) ainsi qu'à l'intérieur même de chaque écrit : les formules initiales et finales restent plus longtemps en latin. À l'issue de ce processus, le roman castillan est utilisé dans tout le répertoire documentaire de la production de la chancellerie (cf. par exemple Julio González 1980, I : 513 ou Ostos 2004a : 472 : « En la corona castellana, el paso del romance a los textos hay que situarlo con claridad en la primera mitad del s. XIII »).

Peu après les éditions mentionnées, des études formelles sur la langue préalphonsine ou qui prennent appui sur celle-ci commencent à voir le jour. Dans son ouvrage *Historia de las hablas andaluzas*, à l'occasion de son exposé sur les graphies anciennes révélatrices de la neutralisation des phonèmes /s/~z/, qui remonte selon lui

au XIII^e siècle au moins, Frago Gracia (1993) récuse le lieu commun de la constitution d'une norme graphique par Alphonse X et déclare :

Alfonso X no idea ninguna ortografía nueva, sino que a lo sumo en la producción « literaria » que en su entorno cortesano surge —entrecomillo este término porque no ha de olvidarse que más bien se refiere a prosa científica, jurídica e histórica—, así como en su cancillería, lo que resulta es una simple aceptación de los usos grafémicos a la sazón más extendidos entre muchísimos escribanos castellanos y no castellanos : ¿qué grafía « alfonsí » es desconocida con anterioridad al reinado de Alfonso X? (Frago 1993: 245)

Un peu plus loin, il dénonce, au détour d'une phrase, « la desorbitada trascendencia cultural que a los textos alfonsíes se les ha otorgado, igual que a la eficacia normalizadora del Rey Sabio en el aspecto lingüístico lo mismo que en el ortográfico » (Frago 1993: 245).

Adoptant également une démarche anti-conventionnelle, les professeurs Pedro Sánchez-Prieto et Manuel Ariza ont publié, à deux ans d'intervalle (1996 et 1998 respectivement), deux travaux d'inspiration similaire, puisqu'ils partagent la même prémisse —démontrer un lieu commun— et la même méthodologie —l'étude directe des sources— et que leurs conclusions se rejoignent. Le point de départ des deux auteurs est un constat historiographique rétrospectif : l'idée selon laquelle Alphonse X fut à l'origine d'une normativisation de la graphie est un cliché dans la discipline qui n'a pas été démontré empiriquement et, dans le processus de définition formelle des solutions graphiques castillanes du XIII^e siècle, le poids du roi Sage a été surestimé. La principale cause en est que les pratiques scripturaires du règne de Ferdinand III ont été ignorées des spécialistes :

Gracias a D. W. Lomax [1971] y a Luis Rubio [1981] sabíamos que ya existían documentos reales escritos en romance desde los tiempos de Alfonso VIII, aunque en número escaso. De ahí se pasaba directamente al Rey Sabio. Era como si los treinta y siete años del reinado de Fernando III no fuesen más que un paréntesis sin importancia entre la nada y el todo. (Ariza 1998: 75)

Ariza (1998 : 76) insiste particulièrement sur le fait que « no se ha hecho hincapié en la importancia de Fernando III para la extensión del español como “lengua oficial” » et Sánchez-Prieto met en garde, en outre, contre l'idée erronée selon laquelle l'« orthographe alphonsine » continue à être en vigueur jusqu'à Nebrija. L'étude menée par ces auteurs —fondée sur une analyse de documents originaux des chancelleries de

Ferdinand III et d'Alphonse X, ainsi que de codex alphonsins dans le cas de Sánchez-Prieto—, révélera qu'un certain nombre de traits, jusque-là considérés comme propres à la langue d'Alphonse X, n'étaient manifestement pas exclusifs de son temps, mais apparaissaient déjà de façon affirmée —voire parfois plus solide— sous le règne de son père. C'est notamment le cas de l'évitement de l'apocope extrême du *-e* final dans les documents, attesté depuis 1249, mais aussi de l'évolution du système consonantique : « el sistema gráfico alfonsí se registra sin vacilación desde los primeros documentos romances del Rey Santo » (Ariza 1998 : 79) ; « El primer documento romance de cierta extensión producido en la chancillería de Fernando III data de 1233 [...]. Este documento muestra una ortografía ciertamente homologable a la que tradicionalmente se ha llamado “alfonsí” » (Sánchez-Prieto 1996 : 921). Par ailleurs, il ne faut pas perdre de vue, comme le souligne Sánchez Prieto, que ce système graphique est loin d'être parfaitement stable : à l'intérieur d'un texte, on observe des variations, et entre les documents de la chancellerie et les codex alphonsins les usages paléographiques diffèrent, ce qui n'est pas sans conséquence sur les usages graphiques. Enfin, d'après le corpus utilisé par cet auteur, l'orthographe phonétique réfractaire à des usages latinisants, prétendue conquête d'Alphonse X, est plus consistante dans le manuscrit d'une Bible datable de 1250 que dans les manuscrits de la *General Estoria*, datés de trois décennies plus tard. Par la suite, dans les écrits du XIV^e et du XV^e, la graphie se chargera de traits plus savants, puis Nebrija prônera un retour à l'orthographe phonétique. Ces deux auteurs ont continué à rendre publics les résultats de leur recherche dans des publications postérieures (Ariza 2003 et Sánchez-Prieto 2004).

Dans la sphère de l'hispanisme international, deux autres publications sont à rattacher à celles de Sánchez-Prieto (1996) et Ariza (1998) : d'une part celle signée par le Suisse Gerold Hilty en 1997, qui avait également pour but d'anticiper l'origine de la création de la prose littéraire au début du XIII^e siècle. Le nombre croissant de documents émis par la chancellerie de Ferdinand III (dont il détaille la teneur à partir de l'édition de González 1983 et 1986, et qu'il illustre suivant la typologie de Lomax en « 1) cartas, 2) mandatos, 3) pesquisas con juicio del rey, 4) documentos en relación con la reconquista de Andalucía »), puis la décision du roi Saint de donner le *Fuero juzgo* à Cordoue dans une version romane en 1241, sont interprétés par cet auteur comme autant de signes forts d'un choix conscient de promotion du roman de la part de Ferdinand III et de son chancelier, Juan de Soria. Parallèlement, aux États-Unis, Robert A. MacDonald (1997), en se basant lui aussi sur l'édition de González et sur les travaux

d'Ostos Salcedo cités plus haut, rappelle dans une étude intitulée « El cambio del latín al romance en la cancillería real de Castilla » que Ferdinand III avait accompli avant son fils ce passage du latin au castillan comme langue de travail de sa chancellerie : « En otras palabras, el proceso de vernacularización en los documentos cancillerescos debe considerarse finalizado aproximadamente un año antes de la muerte de Fernando y del fin de su reinado » (MacDonald 1997: 394). Cet auteur s'interroge également sur le rôle joué par les chanceliers (Juan de Soria et Pedro Martínez), puis par le notaire (Maestro Ramón de Losana) de Ferdinand III et suggère que l'initiative du changement de langue aurait pu leur revenir, peut-être même plus qu'au roi (MacDonald 1997 : passim et 409 ; cf. *infra* p. 127).

3. Désormais les bases sont posées pour que les spécialistes du castillan médiéval changent de représentation et intègrent ces données au moment de décrire le roman castillan du XIII^e siècle. Les premières années du nouveau siècle ont été fécondes en manuels d'histoire de la langue espagnole, ce qui permet de vérifier si une évolution est à noter sur ce point dans le courant de la dernière décennie. Le résultat d'une recherche dans ces ouvrages se solde par un bilan mitigé, car un certain nombre d'entre eux n'apportera pas de changement substantiel par rapport aux descriptions déjà commentées des années 80. C'est le cas, par exemple, de l'exposé de Pountain (2001 : 83) :

Alfonso's father Fernando III had opted for the drawing up of *fueros* (legal codes) for newly reconquered territories in Castilian rather than Latin, for the purely practical reason that Latin was scarcely known in Al-Andalus by this time. The similar use of Castilian in the great Alfonsine codification of laws known as the *Siete Partidas* was to have a knock-on effect in the education of lawyers. [...] Thus it was that a huge increase in the use of Castilian and in the corpus of written texts in Castilian took place during the thirteenth century. Although a cautionary note has been sounded concerning the notion of the establishment of a standard, the Alfonsine corpus certainly provided a consistent linguistic norm for subsequent literary activity, and the spelling system was to remain substantially unaltered until the eighteenth century.

Pour sa part, Antonio Quilis dans son manuel de 2003 remarque : « [e]s importante señalar que ya en este siglo XIII, en el reinado de Fernando III, fue declarado el castellano lengua oficial de la Cancillería » (p 152). Cependant, il ne développera pas plus la question, laissant le lecteur déconcerté, car peu avant celui-ci a pu lire « [t]odo el

siglo XIII español lo llena la figura de Alfonso X el Sabio » (p. 151) et une page plus loin il trouvera un paragraphe encore plus contradictoire :

Pretendía el rey Sabio plasmar en sus libros la realidad de su país, que hasta entonces hablaba en castellano pero escribía en latín. Él pone todo su entusiasmo en hacer del castellano también una lengua escrita, y, con ello, fijarlo para la posteridad. En esta empresa, rehúye el latín, castellanizando cuantos términos científicos puede. El Padre Mariana dijo que : « Él fue el primero de los reyes de España que mandó que las cartas de ventas y contratos e instrumentos todos se celebrasen en lengua española con deseo que aquella lengua que era grosera se puliese y enriqueciese. Con el mismo intento hizo que los sagrados libros de la Biblia se tradujeran en lengua castellana. Así desde aquel tiempo, se dejó de usar la lengua latina en las provisiones y privilegios reales y en los públicos instrumentos » (citado por Oliver Asín, 1941, 59). (Quilis 2003 : 153)

Dans l'*Historia social de las lenguas de España* de Moreno Fernández (2005: 113, 107), Ferdinand III est évoqué uniquement à propos de la conquête de Séville tandis que le royaume d'Alphonse X est décrit comme l'espace où se joue la première planification linguistique du castillan. La même année, Echenique et Sánchez, dans *Las lenguas de un reino. Historia lingüística hispánica*, présentent Alphonse X comme le roi qui a promu le castillan comme « lengua general », qui a donné lieu à l'espagnol classique (p. 314) et tout en précisant qu'il faut prendre en compte le fait que « la labor de Alfonso fue continuación de otros periodos anteriores » (p. 319), ils concluent sur l'idée défendue par Lapesa à propos de l'orthographe alphonsine :

De forma general puede afirmarse que, a partir de la reforma alfonsí, la grafía quedó sólidamente establecida (hasta el punto de que la transcripción gráfica se atuvo a normas fijadas por la cancillería y el escritorio alfonsí hasta el siglo XV), la sintaxis se hizo más elaborada, ordenada y compleja, y el léxico se vio enriquecido por vocabulario técnico de base castellana, árabe y latina. (Echenique et Sánchez 2005 : 320)

L'*Historia de la lengua española* coordonnée par Cano un an auparavant (2004), consacre sa cinquième partie au XIII^e siècle : au total presque 140 pages, au long desquelles les spécialistes Manuel González, Inés Fernández-Ordóñez, Pedro Sánchez-Prieto, Javier Elvira et Gloria Clavería présentent pour l'époque, respectivement, le contexte historique, une étude sur Alphonse X, une sur la graphie et la phonologie, une autre sur la morphosyntaxe et une dernière sur le lexique. Fernández-Ordóñez structure son chapitre sur « Alfonso X el Sabio en la historia del español » autour des trois processus historiques de la formation d'une langue standard : la sélection d'une variété,

l'extension de son emploi à tous les domaines de communication et la codification formelle. Elle ne perdra pas de vue la première partie du siècle pour ce qui est du processus de sélection du castillan et met l'accent sur le fait que le choix du roi Saint se soit porté sur le roman castillan au détriment du léonais —à l'occasion de l'union de la Castille et du royaume de León en 1230—, puis nous informe en détail, en partant des décomptes d'Hilty (1997) et d'Ariza (1998), des proportions que prendra la production de documents en langue castillane de la chancellerie de Ferdinand III :

En el período que transcurre entre 1231-1240 el porcentaje de textos romances de la cancillería castellano-leonesa se duplicó, y a partir de 1241, los romances superan a los latinos. [...] Cuando Alfonso X asciende al trono castellano-leonés en 1252, la cancillería de su padre había emitido durante la última década alrededor del 60 % de los documentos en castellano. (Fernández-Ordóñez 2004 : 383).

Ces données quantitatives sont à nuancer qualitativement d'après l'auteure (p. 386-387), à l'heure de tirer des conclusions concernant l'extension du roman castillan à l'époque du roi Saint. D'une part, il convient de rappeler que les types de documents qui feront l'objet d'une rédaction en langue vulgaire à ce moment-là restent encore assez limités et, d'autre part, l'attitude de Ferdinand III ne peut être comparée à celle de son fils dans son implication et dans sa visibilité dans l'écriture. En effet, hormis les documents administratifs et les textes juridiques qu'il fait rédiger en castillan, en plus de quelques traductions du latin (la Bible) et de l'arabe (*El libro de los doze sabios*, *Bocados de Oro*, *Libro de las animalias que caçan*) pour lesquelles on ignore son degré d'implication, le reste de la production en prose de son époque demeure en latin. C'est à Alphonse X, dont l'intervention personnelle dans la production écrite de son temps —rendue visible dans les prologues de ses livres— est cruciale, que reviendra le mérite de l'expansion fonctionnelle du castillan dans un très vaste éventail de discours. Enfin, en ce qui concerne la codification, Fernández-Ordóñez, qui connaît de très près les particularités des manuscrits de l'époque alphonsine, se garde bien de faire une quelconque généralisation ; elle souligne que, malgré la priorité donnée à certaines solutions graphiques, la variation reste une réalité (les pratiques ne sont d'ailleurs pas stables entre les documents issus de sa chancellerie et les autres codex produits dans sa cour). La « norme alphonsine » n'est en définitive pas claire, ce qui s'explique aisément par la diversité d'origines dialectales des nombreux collaborateurs du roi (cf. Fernández-Ordóñez 2004 : 399).

Pour sa part, Sánchez-Prieto dans son analyse sur la normalisation du castillan écrit au XIII^e siècle, confirme les éléments avancés par Fernández-Ordóñez et persiste, comme il l'avait déjà fait en 1996, dans sa dénonciation de deux lieux communs : 1) l'exagération du rôle d'Alphonse X dans la création d'une langue standard suprarégionale, fondée sur sa prétendue réforme graphique et 2) le caractère durable dans le temps d'une telle réforme graphique. Ces deux points, divulgués comme des axiomes par la discipline, ne se vérifient pas empiriquement. En conclusion d'une étude rigoureusement fondée sur la documentation, il revendiquera à nouveau que « [l]os rasgos fundamentales de la llamada “ortografía alfonsí” están anticipados en tres décadas por los diplomas de Fernando III, y no puede decirse que los documentos de Alfonso X muestren ventaja sobre los de Fernando el Santo », de même que « no puede concluirse que la ortografía alfonsí tuviera continuidad hasta la época de Nebrija » (Sánchez-Prieto 2004 : 445).

Enfin, deux manuels de parution récente sont à examiner : *Evolución e historia de la lengua española*, de María Jesús Torrens (2007) et *Sociolingüística histórica* de Juan Camilo Conde Silvestre (2007). Le premier, destiné à la formation des enseignants d'espagnol comme L2, offre une brève présentation du passage du latin au castillan (cf. p. 207) qui suit les enseignements les plus autorisés en la matière. Pour sa part, l'ouvrage de Conde Silvestre, *Sociolingüística histórica*, se donne pour but de présenter les voies ouvertes par la sociolinguistique moderne dans l'étude du changement linguistique et, bien qu'axé principalement sur l'histoire de la langue anglaise, certains cas de l'histoire de la langue espagnole servent également d'illustration. Le dernier chapitre, consacré à l'étude du développement historique de normes standard, inclut une section intitulée « Inicios del proceso de formación del castellano estándar durante el reinado de Alfonso X » (p. 341 et s.). Guidé principalement par la description de Fernández-Ordóñez (2004) et l'étude de Niederehe (1987), l'auteur soutient, d'une part : « [e]s obvio, en cualquier caso, que no es posible atribuir la sustitución del latín a Alfonso X » (p. 343), en tenant compte de l'avancée imparable du castillan face au latin à partir notamment de l'union des royaumes de León et de Castille sous Ferdinand III et en particulier à la fin de son règne ; il nuance, d'autre part, le propos selon lequel l'extension fonctionnelle du castillan se serait produite fondamentalement sous Alphonse X, dès lors que sous Ferdinand III le choix du castillan avait déjà été opéré sauf pour le genre historiographique. La synthèse offerte dans cette section est au demeurant très méritoire et cela en grande partie grâce aux connaissances puisées dans

la nouvelle *Historia de la lengua* coordonnée par Cano (2004). Le fait que ce travail collectif riche et solide soit devenu une référence incontournable pour une information généraliste dans la discipline laisse augurer pour les manuels d'histoire de la langue à venir des approches plus justes sur le XIII^e siècle que dans le passé.

4. Les frontières établies par les périodisations que pratiquent les historiens de la langue ont sans doute eu une très forte incidence sur la représentation qui délie Alphonse X de son père dans notre discipline. Une périodisation est un outil méthodologique, résultat d'un processus cognitif de simplification au service d'un autre processus intellectuel : le classement des phénomènes. Or, il est bien connu que la synthèse et la catégorisation sont des démarches au service de la construction de la connaissance qui peuvent parfois la desservir.

Le point de départ de ces périodisations se situe à la fin du XV^e siècle, avec une allusion contenue dans la *Gramática de la lengua castellana* de Antonio de Nebrija :

Lo que diximos de la lengua ebraica, griega et latina, podemos mui mas clara mente mostrar en la castellana, que tuvo su niñez en el tiempo de los juezes et Reies de Castilla et de Leon, et començo a mostrar sus fuerças en tiempo del mui esclarecido et digno de toda la eternidad, el Rei don Alonso el Sabio, por cuiuo mandado se escrivieron las *Siete Partidas*, la *General Istoria*, et fueron trasladados muchos libros de latin et aravigo en nuestra lengua castellana. (Nebrija 1492 : 5, prologue)

Comme nous l'apprennent Martínez et Quilis (1996 : 874) ainsi que Quilis (1999 : 132 et s.), cette image connaîtra une heureuse fortune chez les auteurs des siècles suivants, tels Villalón, Mayans et la RAE. Celle-ci, dans le « Discurso proemial sobre las etimologías » du *Diccionario de Autoridades* (1726 [1963]), se sert de la métaphore biologique et établit trois âges pour la langue castillane : naissance, formation et âge adulte. Les débuts de ce dernier coïncideraient avec le règne d'Alphonse X et pour justifier cela un paramètre semble décisif : le fait qu'Alphonse X fonctionne comme charnière pour la pratique écrite en roman, notamment de la chancellerie. Ferdinand III, pour sa part, est associé à une époque d'expression barbare :

[...] hasta los tiempos del Rey Don Alonso el Sabio, hasta los quales se conservó la costumbre de formar los instrumentos públicos en Latin : sin duda para seguridad y firméza de las expresiones, por no poderse fiar en estos priméros tiempos los Españoles de sus balbucientes Phrases, para assegurar los contratos que estipulaban. En los tiempos de este Rey sabio se mandó que se formassen los

instrumentos públicos en Español, para evitar la indecencia del fingido Latín de los Notarios, porque ya con Lengua propia en edad adulta, y el grande olvido de la Latina, assi como al principio se hacian Españolas las Voces Latinas, en estos tiempos los Notarios fingian Latinas las Voces Castellanas : de donde nacieron aquellas barbaras cláusulas de ningun Idioma, que se leen oy en los últimos Privilegios del Santo Rey Don Fernando, y de sus immediatos antecessores. Por esto desde estos tiempos ponemos la tercera edad de la Lengua, pues desde ellos se fue perficionando y puliendo. » (p. LV-LVI).

Émanant de la plus haute instance en matière de langue espagnole, ces considérations étaient vouées à connaître par la suite une transcendance qui n'a rien d'étonnant. Il est à noter, enfin, que la RAE englobe dans un âge unique la langue d'Alphonse X et celle des autorités littéraires des Siècles d'or, sans discontinuité.

C'est en effet seulement quelques décennies plus tard que l'on verra apparaître une quatrième étape dans les périodisations, par laquelle le Moyen Âge est repoussé à une ère plus distante, détachée chronologiquement des auteurs du XVIII^e siècle. Martínez et Quilis (1996 : 877) et Quilis (1999 : 137) rapportent que Terreros, dans son traité *Paleografía española* (1758), distinguera l'étape dans laquelle s'inscrit Ferdinand III (1100-1250), période dite de l'« adolescence », de la suivante, celle de la « edad media » (de la fin du règne de Ferdinand III à la fin du xv^e). Cette même description sera reprise par Benito de San Pedro dans son *Arte del romance castellano* (1769). Malgré la nouveauté de ce recul historique que connaît l'époque médiévale, la vision de la RAE pour ce qui est de la rupture entre Ferdinand III et Alphonse X reste intacte.

Dans ce contexte, les propos d'Antonio Capmany dans ses « Observaciones críticas sobre la excelencia de la lengua castellana » (1786) nous semblent bien singuliers. Après une introduction très schématique où il déclare qu'avec Alphonse X le castillan devient « dialecto culto » (p. cxxiii), suit un développement où il conclut que c'est en effet à Ferdinand III que la langue castillane « debe su fomento, extension y uso público » et que grâce à son action, « [s]u hijo Don Alonso X halló ya la lengua muy adelantada, rica, y apta para tratar científicamente toda suerte de materias » (p. cxxvi). Ce changement de paradigme est dû à un évènement très concret : en 1786 Capmany connaît le projet d'édition de la RAE du *Fuero juzgo*, en chantier depuis déjà deux ans, sur lequel travaillent ses confrères académiciens. La version du *Fuero juzgo* est investie par Capmany d'une valeur symbolique forte : Ferdinand III aurait d'après lui commandé la version du *Forum judicum* pour donner ses lettres de noblesse à la langue vulgaire castillane (« Habiendo hallado en este estado su lengua vulgar el Santo Rey D. Fernando, quiso ennoblecerla con la version del *Fuero Juzgo* » p. cxxv) et il aurait, par

ailleurs, été également à l'origine de la rédaction des *Partidas*. Nous voyons que l'auteur éclairé attribue à Ferdinand III le dessein de doter le roman castillan d'un statut supérieur, laissant au second plan la fonction pragmatique de cette traduction dans le royaume du roi Saint. Capmany pourtant continue de se faire l'écho de l'idée qu'Alphonse X fut le plus haut responsable du fait « que se extendiesen en lengua vulgar todos los instrumentos públicos y reales privilegios, que hasta entonces se habian escrito en latin » (p. cxxvii).

Mis à part ce dernier auteur, on constate qu'invariablement jusqu'au XVIII^e siècle, Alphonse X est perçu, dans l'histoire de l'espagnol, comme le premier point d'inflexion à partir duquel le castillan devient langue de culture (Quilis 1999 : 138), ce qui n'est pas sans lien avec la prévalence dont jouit la langue littéraire comme critère d'établissement des périodisations (Quilis 2010 : 46 et s.)

Lapesa dans son *Historia de la lengua española* (1942 [1986⁹]), selon l'idéologie de la *Escuela Española de Lingüística*, qui articule études linguistiques et historiques¹⁰, instituera un modèle de périodisation combinant des critères internes (de grammaire historique) et externes (d'histoire politique, de production dans les domaines littéraire et grammatical). Sa périodisation est celle qui a connu la plus grande fortune dans la discipline (cf. entre autres, Cano 1988 et 2004 ; Echenique et Martínez 2000 : 52 et s. ; Echenique et Sánchez 2005 : 317). La période qui nous intéresse ici appartient dans la périodisation de Lapesa à l'espagnol médiéval (s. XII au XIV) qui se scinde en deux étapes : la préalphonsine (espagnol archaïque) d'une part, et, d'autre part, l'alphonsine et le XIV^e siècle. Cette frontière est justifiée par un saut quantitatif et qualitatif dans la production littéraire et en général —en dehors des textes administratifs— en castillan.

Deux ans auparavant, en 1940¹¹, Menéndez-Pidal rédigeait sur les mêmes bases épistémologiques que Lapesa son *Historia de la lengua española*, qui ne verrait le jour qu'en 2005. Si cet ouvrage n'avait pas été posthume, les périodisations postérieures auraient probablement été articulées autrement pour l'objet qui nous concerne. Suivant un concept on ne peut plus classique, puisqu'il adopte la métaphore biologique de Nebrija, Menéndez Pidal offre une périodisation hors du commun : il consacre la partie 4 de son ouvrage à l'espagnol ancien (1230-1470), qu'il divisera en 3 blocs, dont le

¹⁰ Cf. son discours « Historia lingüística e Historia general » prononcé en 1958, dans Lapesa (2000 : 25-31, en particulier p. 29).

¹¹ Cf. Menéndez Pidal (2005 : II, 316), où Diego Catalán date la partie qui nous intéresse.

premier, intitulé « Renovación erudita del idioma » comprend la période de 1230 à 1293. Quoiqu'à l'intérieur de ce bloc dans le grand chapitre consacré à Alphonse X une mention d'à peine trois lignes résume l'action linguistique de son père, il n'en reste pas moins que la décision de créer une unité entre 1230 et 1293 en insistant à plusieurs reprises sur l'évidence que nous sommes en 1230 face à « el comienzo de una edad nueva del idioma » (Menéndez Pidal 2005 : I, 490) fut particulièrement singulière et d'une grande acuité à notre sens.

D'autres périodisations, comme celle de Candau (1985), adoptent une division par siècles, ce qui au départ facilite la possibilité d'une vision unitaire de la période ou du moins pour ce qui est du XIII^e siècle ne prédispose pas à une image scindée des périodes préalphonsine et alphonsine. Cependant, Candau ne parvient pas à articuler les pièces communes à la langue de la première et de la deuxième moitié : bien au contraire, formellement elle nous transmet une perception d'ensemble de forte discontinuité.

Les périodisations fondées sur des critères d'évolution interne de la langue, comme celle d'Eberenz (1991), dépassent ce clivage et appréhendent la « phase ancienne » comme un tout entre 1200 et 1450. Cependant, cela n'exclut pas une vision traditionnelle où Alphonse X reste un jalon sans commune mesure :

La acción del Rey Sabio al crear una obra enciclopédica en romance produce textos escritos en un lenguaje relativamente homogéneo, un sistema lingüístico normalizado al que el monarca, consciente de la trascendencia política de su labor, aplica el gentilicio *castellano* y el nombre territorial (*de*) *Castiella*, empleando unas clases de denominaciones muy poco usuales en aquellos tiempos. De hecho, estos nombres caen en el olvido una vez terminado su reinado, para no resurgir hasta fines del siglo XV en un contexto cultural muy diferente. En el mar de tradiciones discursivas de la Edad Media castellana, la obra de Alfonso X se nos presenta, pues, como un continente en cierto modo aislado, a pesar de que varios textos de los siglos XIV y XV —especialmente las crónicas— continúan la tradición alfonsí. (Eberenz 2009 : 194-195)

5. En somme, dès les manifestations les plus anciennes des grammairiens, Alphonse X accapare le rôle principal dans la promotion et définition de la langue au Moyen Âge, loin devant les autres acteurs de son époque et éclipse notamment les avancées qui se sont produites dans la première moitié de son siècle, autant pour ce qui est de la sélection de la langue que de son implantation et de sa codification. Parallèlement, s'il est fait mention de Ferdinand III dans les œuvres étudiées, il n'est pas rare qu'il

apparaisse au cœur de développements sur le contexte historique du XIII^e siècle, vu l'impulsion extraordinaire et définitive qu'il donna à la reconquête. Dès le *Diccionario de Autoridades*, comme il a été dit plus haut, la liste des villes conquises par le roi Saint est déclinée, les considérations linguistiques sous son règne occupant une place minoritaire ou passant parfois même véritablement à un second plan.

Dans ce contexte, ce sont invariablement les auteurs travaillant sur le terrain avec des documents (en les repérant, les éditant et les analysant) qui vont apporter des données sur une réalité dans laquelle l'intervention de Ferdinand III semble ne pas être négligeable. Ces spécialistes, particulièrement à des dates récentes, ont apporté les preuves documentaires et formelles nécessaires sur la promotion du roman dès le début du XIII^e qui désautomatisent le mythe de la création de la prose avec Alphonse X. Les progrès atteints par la discipline sont, grâce à eux, remarquables, indépendamment du fait que l'inertie des discours bâtis sur des formules et des idées reçues se fasse encore sentir.

Nous aurons, ci-dessous, l'occasion de comparer la caractérisation faite du *Fuero juzgo* dans les histoires de la langue et autres publications de spécialistes avec les connaissances actuelles sur ce texte, dont la traduction du latin (*Liber iudiciorum*) au roman castillan fut commandée par Ferdinand III, à la suite de la reconquête de Cordoue.

I.2. Le *Fuero juzgo* dans l'histoire de la langue espagnole

Le *Fuero juzgo* est la version romane du code de droit romain vulgaire qui s'est formé au long des siècles et des règnes wisigothiques (Receswinth, Erwich et Egica notamment). Le *Liber iudiciorum* fut promulgué dès 654 par Receswinth et, sous sa forme romane, il est resté en vigueur en Espagne jusqu'à l'approbation du Code civil à la fin du XIX^e siècle : il s'agit donc du corps légal qui a joui de la plus grande longévité dans la Péninsule¹². La translation de ce code du latin en roman se serait produite par

¹² Cf. l'étude de Pérez Martín (2002) pour une synthèse sur les détails historiques relatifs au *Liber* et au *Fuero juzgo*.

décision du roi Ferdinand III, après ses conquêtes des villes andalouses. Ce monument ne pouvait logiquement pas échapper à l'attention des philologues.

Ce ne sont pas les caractéristiques essentielles d'un document (sa nature, son contenu, sa portée, ni même son titre) qui intriguent en premier lieu le philologue. Les deux questions principales qui s'imposent à lui sont d'ordre circonstanciel : où et quand a-t-il été produit (et, en rapport avec cela, par quel auteur / copiste) ? On peut trouver une réponse rapide à cette question, en ce qui concerne le *Fuero juzgo*, dans l'*Historia de la Lengua española* de Rafael Lapesa (1942 [1986⁹] : § 63.7) : il s'agirait d'une traduction léonaise de 1260 environ.

Lapesa n'est pas le seul à considérer le FJ comme un texte léonais ; d'une manière générale, c'est ainsi qu'il est caractérisé dans les ouvrages d'histoire de la langue. D'où vient cette représentation ? S'agit-il au juste d'un texte léonais ? Mais de quel texte parle-t-on ? Que savons-nous sur le dialecte des différents textes existants du FJ ? Et sur la date de cette traduction dont Ferdinand III a donné l'ordre ?

1. La première de ces interrogations trouve une réponse dans les publications successives, notamment sur le dialecte léonais, qui apparaissent dès la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Gessner publia en 1867 sa recherche *Das Altleonensishe. Ein Beitrag zur Kenntnis des Altspanischen*, fondée sur l'étude d'une série de textes parmi lesquels figure le FJ qu'il qualifie d'« [e]ine besonders wichtige Quelle für die Kenntniss des Dialectes von Leon ». Il a recours à l'édition de la RAE du FJ de 1815, édition qui transcrit intégralement le manuscrit castillan de Murcie et inclut en bas de page les éventuelles variantes de vingt autres manuscrits. Gessner identifie dans cet appareil de variantes celles qui appartiennent à des manuscrits présentant des traits léonais ; il en fait son corpus et s'en sert de façon très rentable pour documenter les différents aspects de la grammaire de l'ancien léonais. Dans celle que l'on peut considérer comme la première étude de dialectologie espagnole, le FJ va, donc, déjà être canonisé comme texte léonais. La raison pour laquelle ce texte se serait conservé dans un nombre important de manuscrits occidentaux serait de nature historique ; Gessner l'explique en note (5, p. 3) de son étude : le droit wisigothique était en vigueur dans la partie Nord de la Péninsule et, plus particulièrement, dans le León (il était aussi appelé le *libro Juzgo*

de León), alors qu'en Castille on lui avait préféré d'autres lois comme le *For vieux de Castille* ou divers fors municipaux.

Une quarantaine d'années après, Menéndez Pidal et Staaff se consacraient en synchronie, quoiqu'à plus de 3000 km de distance, l'un à Madrid, l'autre à Uppsala, à l'étude du léonais¹³. Le philologue espagnol, dans le corpus qu'il établit pour son étude *El dialecto leonés* (1906), inclut également le *Fuero juzgo* (« [o]tro texto importante leonés se ofrece en los romanceamientos antiguos del *Fuero Juzgo* (publ. por la Acad. Española, Madrid, 1815) » p. 24). Il ne détaille pourtant pas dans son livre —à l'inverse de Gessner qui l'avait fait minutieusement— sur quel(s) manuscrit(s) il se fonde pour bâtir et illustrer son étude ; il ajoute uniquement la même information que celle fournie par Gessner dans la note dont il a été question un peu plus haut : « [s]e comprende que casi todos los códices romanceados sean leoneses, porque era código que regía especialmente en León, más que en Castilla » (p. 24), suivie de la même citation et d'une autre complémentaire. Les différents points phonétiques et morphologiques de l'étude sont illustrés par des formes du *Fuero juzgo* (cf. p. 44 *outorgar*, p. 49 *eidat*, p. 60 *mesquindade*, p. 69 *gelada*, p. 77 *concello*, p. 92 *vinte*, p. 105 *perdeo...*), mais, à la différence de ce qu'a fait Gessner, ces exemples ne sont pas accompagnés d'une localisation précise dans l'un ou l'autre manuscrit¹⁴. En tout cas, vérification faite, nous constatons qu'aucune des formes dont se sert Menéndez Pidal pour illustrer les sections de son livre ne correspond au manuscrit de Murcie édité par la RAE en 1815. Nous insistons sur ce point car il nous semble que le fait que Menéndez Pidal n'ait pas précisé ce qui pour lui était certainement une évidence —que son échantillon provenait des variantes en bas de page de l'édition de la RAE—, a pu par la suite donner lieu à un malentendu chez d'autres spécialistes comme Lapesa, dont l'avis, nous le savons, a un poids marquant dans la discipline. Pour sa part, l'hispaniste suédois Erik Staaff (1907) fera un important pas en avant pour la toute jeune dialectologie péninsulaire avec son édition de 120 chartes de l'aire de Sahagún datées entre 1171 et 1299. À la suite de l'édition, il développe une étude sur leur phonétique et leur morphologie qu'il compare avec les descriptions de Gessner et de Menéndez Pidal fondamentalement, faisant donc

¹³ À partir des pièces de la correspondance personnelle entre les deux philologues, Arenas et Moral (2011: 21, n. 3) arrivent à reconstruire la connaissance que chacun avait des recherches de l'autre.

¹⁴ Occasionnellement il précise que les formes apparaissent dans plusieurs manuscrits du FJ, mais sans jamais les identifier (p. 105 : « Esta distinción aparece en varios manuscritos del *Fuero Juzgo perdeo, corrompeo, estableceo* »).

intervenir également leurs exemples du *Fuero juzgo* dans son analyse. Dans ces trois premières études sur le dialecte léonais, qui restent encore de nos jours des références en la matière, le *Fuero juzgo* est une pièce incontournable des corpus, comme nous venons de le voir, entrant ainsi dans le canon en formation des textes léonais.

Dans l'*Historia de la lengua española* de Lapesa (1942 [1986⁹] : § 63.7) il est dit exactement que « hacia 1260, en los comienzos del reinado de Alfonso X, se tradujo el Fuero Juzgo en una versión fuertemente leonesa », après quoi on peut lire immédiatement en note la mention « Publicada por la R. Acad. Esp. en 1815 », suivie d'une série de références bibliographiques (Gessner, Menéndez Pidal, Fernández Llera, Staaff, principalement)¹⁵. Cano (1988 [1992²] : 63) se fera l'écho de cette description, puisque d'après lui le léonais est la langue de la « traducción del *Fuero Juzgo* de hacia 1260 ». Le crédit et la diffusion dont jouissent ces deux maîtres ont fait que par la suite le FJ soit identifié définitivement comme texte léonais¹⁶. Nous pensons, comme il a été dit plus haut, que la phrase « [o]tro texto importante leonés se ofrece en los romanceamientos antiguos del *Fuero Juzgo* (publ. por la Acad. Española, Madrid, 1815) » de Menéndez Pidal (1906 : 24), avec notamment l'abréviation « publ. » qui pour lui correspondait à un masculin mais que Lapesa développe en féminin, ainsi que l'indétermination dans la localisation des exemples de ce livre ont pu être à l'origine d'un malentendu, car nous allons voir par la suite que le FJ publié par la RAE n'est pas à proprement parler un texte léonais.

2. En 1815 une équipe d'académiciens éclairés édite le *Fuero juzgo en latín y castellano cotejado con los más antiguos y preciosos códices*. Le projet d'édition date de 1784 et est revêtu d'un fort contenu symbolique : il s'agit de la deuxième édition entreprise par

¹⁵ Dès les premières éditions, l'assertion du corps du texte est la même. La note bibliographique est ajoutée dans des éditions tardives (je l'ai trouvée à partir de la 8^e).

¹⁶ Dans certains cas, cette croyance atteint un paroxysme déconcertant. Martín Alonso (1962 : 121) affirme avec une formule bien proche de celle de Lapesa : « [s]egún las teorías modernas, hacia 1220 se traduce este *Fuero* en una versión fuertemente leonesa », puis, hyperbolique (Alonso 1962 : 125) : « un examen literario nos da como resultado que la versión romanzada del *Fuero Juzgo* es leonesa por sus cuatro costados. » Notons, en passant, que la date de la traduction donnée par Martín Alonso est antérieure de 40 ans à celle postulée par Lapesa. En outre, à quelles sources au juste renvoient « las teorías modernas » évoquées ? Le lecteur exigeant reste perplexe.

l'Academia, après une première du Quichotte (1780)¹⁷, qui se justifie parce que « la antigua traducción castellana, mandada hacer por el rey San Fernando » est un

monumento de los más calificados de nuestro idioma, con el qual pocos pueden competir en la antigüedad, y ninguno en la importancia del asunto, y uno de los ensayos que mas contribuyeron á formar el nuevo romance castellano y á darle aquel grado de pulidéz y hermosura con que á poco se mostró en las Partidas y en otros escritos coetáneos. (Prologue, § 1)

L'édition se fait dans le but avoué d'« ilustrar los orígenes y progresos del romance castellano » (p. 2 du prologue), avec une méthode adaptée à une telle fin : comme ce qui intéresse les académiciens est la langue¹⁸, ils éditeront scrupuleusement le manuscrit de Murcie, y compris ses erreurs¹⁹, et seulement en bas de page ils incluront, comme il a déjà été signalé plus haut, un appareil avec les variantes de vingt autres codex (cf. p. 8 du prologue). L'équipe d'esprits éclairés qui réalise l'édition, dont Jovellanos lui-même, n'allait pas, comme on pouvait s'en douter, commettre l'erreur d'illustrer les origines du castillan par un texte léonais.

En réalité, si des traits léonais occasionnellement transparissent dans le manuscrit de Murcie, d'autres manuscrits du FJ présentent une caractérisation occidentale bien plus marquée. Orazi (1997) édite dans *El dialecto leonés antiguo* le ms. Z.III.21 de San Lorenzo de El Escorial, et conclut de son étude linguistique qu'il remonte à la deuxième moitié du XIII^e siècle et qu'il est léonais centro-occidental ; ce ms. est mis en perspective dans la dernière partie de son étude avec deux autres, également léonais, l'un de l'extrême occident (ms. P.II.17 de San Lorenzo de El Escorial, de la première moitié du XIV^e) et l'autre oriental (ms. M.II. de San Lorenzo de El Escorial, du dernier quart du XIII^e). Si nous prenons une loi et en comparons les versions éditées par la RAE et par Orazi, qui sont contemporaines, nous apprécions que des différences dialectales plus que sensibles, aux niveaux phonétique et morphologique, séparent ces manuscrits :

¹⁷ Cf. Lapesa (1942 [1986⁹] : § 101).

¹⁸ « en el plan de ésta [la Academia] el asunto es lo accesorio, y el lenguaje lo principal » (p. 2 du prologue) ; « su propósito no era tanto dar el texto de la ley, como el lenguaje del código que la contiene » (p. 9 du prologue).

¹⁹ Il faut prendre cette description comme une déclaration d'intentions qui malheureusement ne se vérifie pas toujours dans la pratique.

Fuero juzgo III.I.VIII
(éd. RAE, ms. Murcie)

VIII. *Titul que el padre muerto, el casamiento de los fijos é de las fijas finque en poder de la madre.*

Si el padre es muerto, la madre puede casar los fijos é las fijas.

E si la madre es muerta, ó se casar con otro marido, los hermanos deven casar la hermana,

si son de edad complida, é sinon son de tal edad, el tijo los debe casar.

Mas si el hermano es de edad complida, é non se quisier casar por consejo de sus parientes, puédesse casar por sí.

Mas la hermana, si algun omne convenible la demanda, el tijo ó los hermanos fáblen con sus parientes mas propinquos, assi que comunalmente lo reciban ó lo dexen.

(éd. Orazi, ms. Esc. Z.III.21, p. 115)

Que l padre muerto el casamiento de los fijos et de las fiyas finca en poder de la madre.

Si el padre es muerto, la madre puede casar los fijos et las fiyas

et si la madre es muerta o se casar con otro marido, los hermanos deuen casar la hermana

se son de edad complida, mas si non son de tal edad, el tiyo los deve casar,

mas se el hermano es de edad complida et non se quisier casar con consejo de sos parientes, puede-se casar por sí,

mas la hermana, se omne alguno convenible la demanda, el tiyo o los hermanos fáulen con sos parientes más propinquos assi que comunalmente lo reciba o lo dexen.

Mais revenons à l'ouvrage de la RAE pour en conclure la description. À part l'édition du manuscrit de Murcie et du texte latin avec deux glossaires de termes latins et castillans, il contient un prologue de l'équipe éditoriale (12 pages) et un « Discurso sobre la legislación de los wisigodos y formación del Libro ó Fuero de los jueces, y su versión castellana (I) » par l'académicien Manuel de Lardizabal y Uribe (42 pages).

Le prologue présente l'édition, son but et sa méthode (p. 1, 2, 7-9), le répertoire des manuscrits qui servent à la constitution de l'appareil des variantes avec leur description correspondante (p. 3-7) et à la fin, en une page (p. 10), une courte digression de linguistique historique. Il y est dit essentiellement que le texte du FJ donne à voir au lecteur les jeunes formes dans lesquelles a « dégénéré » le vieux latin²⁰ par des changements d'ordre graphique, morphologique et lexical ; il y est fait allusion aussi à l'innovation romane de l'article, à l'instabilité et aux hésitations du nouveau système ainsi qu'à la possibilité d'observer la variation dialectale (« cómo prevalecia en algunas provincias el uso de ciertas letras é idiotismos según la diversa pronunciación de sus

²⁰ Suivant la « théorie de la corruption », idée traditionnelle depuis Nebrija et développée plus avant par Bernardo de Aldrete (cf. Quilis 1999 : 138-139).

habitantes », p. 10 du prologue). Cette page ne contient pas d'éléments d'une étude linguistique du texte ; le seul but est de louer la potentialité de l'édition dans une perspective de recherche linguistique qui est laissée complètement ouverte²¹.

Le « Discurso » de Lardizabal est à peine plus riche en informations sur la version romane du FJ. Il aborde tout de même le problème de la date imprécise de celle-ci et retrace un état de la question passant en revue les différentes hypothèses. Jugeant trois vieilles propositions particulièrement saugrenues²², il en rapporte trois autres qu'il considère sensées. On sait par une « carta de fuero » accordée par Ferdinand III à Cordoue le 3 mars 1241 (cf. González 1986 : doc. 670) qu'il donne à cette ville le « Libro Iudgo » en ajoutant « que gelo mandaré trasladar en romanç et que sea lamado fuero de Córdoba » (p. 213). À partir de là on peut raisonnablement imaginer que la traduction s'est faite aussitôt après cette déclaration, quoique certains pensent que la traduction n'a été réalisée que du temps d'Alphonse X (Francisco de Marina), et que d'autres proposent (Burriel) qu'il y a pu avoir deux versions différentes : l'une de l'époque de Ferdinand III et l'autre de l'époque de son fils. Cette dernière hypothèse s'appuie sur les écarts parfois importants repérables entre les manuscrits du FJ ; à ce propos, il est intéressant de comparer les versions romanes à la version latine, avec cette complication que le *Liber iudiciorum* existe en de nombreuses versions, ce qui ajoute en difficulté à la comparaison.

Comme nous pouvons le voir, dans le prologue et le discours précédant leur édition, les académiciens soulèvent des questions plutôt qu'ils n'y répondent. À propos de la langue du manuscrit de Murcie, ils n'avanceront pas grande chose à part qu'il est castillan. Dans les raisons alléguées pour le prendre pour *codex optimus*, nous trouvons quelques autres éléments pour sa caractérisation :

Poco tuvo que deliberar en esta ocasión la Academia para dar la preferencia al códice de Murcia : el qual, tanto por haberse escrito á poco tiempo de hecha la

²¹ « Aquí se verá por numerosos exemplos, que instruyen mil veces mas que los meros discursos y racionios... » [...] « Los curiosos notarán... » [...] « Los aficionados a otro género de literatura mas abstrusa y peregrina podrán observar... » [...] « Los que quieran estudiar el mutuo influyo de la pronunciacion en la escritura y de la escritura en la pronunciacion, hallarán también materia copiosísima para sus reflexiones », etc. (p. 10 du prologue).

²² La première, du Portugais José de Mello dans son *Historia del Derecho Civil de Portugal*, voudrait qu'à l'origine le texte ait été rédigé en langue gothique-espagnole, puis traduit en latin ; la seconde, de Josef Pellicer, que la langue du FJ est l'une des 72 nées dans la Tour de Babel ; enfin, celle d'Alonso de Villadiego défend que la version néo-latine et la latine sont contemporaines (toutes deux du VII^e siècle).

traducción, como por ser donación del Rey Sabio, reunía mayores quilates de antigüedad, y merecía sin duda el primer lugar entre todos, sin perjuicio de las singulares calidades de aprecio que concurren en muchos de ellos. (Prologue, p. 8)

Ses qualités dériveraient donc du fait d'avoir été copié peu de temps après la traduction du *Liber* en roman et du fait qu'il avait été octroyé par Alphonse X²³. Comme nous le voyons, aucune hypothèse n'est émise concrètement sur la date de copie de ce manuscrit. On déduit que la traduction du latin en roman, puisqu'elle répond à l'intention déclarée par Ferdinand III en 1241, a dû se faire encore sous son règne, entre 1241 au plus tôt et 1252 au plus tard. 1260, par exemple, correspondrait raisonnablement à cette estimation de « escrito a poco tiempo de hecha la traducción ». La date avancée par Lapesa dans son *Historia de la lengua española* provient-elle d'une telle déduction ? Et Menéndez Pidal en 1965 dans sa *Crestomatía*, serait-il arrivé par la même voie que Lapesa à une datation identique à propos du fragment qu'il édite du FJ (n° 73, p. 264-267) ? En tout cas, l'avis le plus autorisé actuellement sur les manuscrits Z, P et M de El Escorial édités dans la *Crestomatía*, celui de Verónica Orazi, éditrice en 1997 de Z et auteure d'une étude sur les trois, n'atteint curieusement pas ce degré de précision : « [v]erosíblemente el manuscrito [Z.III.21] se puede situar en la segunda mitad del siglo XIII » (p. 37). Quel est donc le bien-fondé de l'année 1260 comme date de composition du FJ en langue vernaculaire ?

3. D'autres auteurs érudits contribuent à l'étude de ce monument à partir de la publication de la RAE. Parmi les recherches qu'on peut considérer anciennes, trois sont dignes de mention :

La première chronologiquement, de León Galindo y de Vera (1863), *Progreso y vicisitudes del idioma castellano en nuestros cuerpos legales desde que se romanceó el Fuero Juzgo hasta la sanción del código penal que rige en España*, a reçu un prix de la RAE à un concours public l'année même de son édition. Le concept du livre est

²³ Ce qui, d'ailleurs, n'est pas confirmé par les éditeurs de ce même manuscrit en 2002. D'après García Díaz (2002 : 17-23, 37), le manuscrit de Murcie fut copié à Séville, probablement dans le *scriptorium* du conseil de la ville, en 1288. Il s'agit d'une copie faite pour le conseil de Murcie à partir du *Fuero juzgo* du conseil de Séville, et c'est en ce sens que ce manuscrit peut être considéré comme une copie « officielle ». Galindo (1863 : 17) déclarait déjà qu'il n'y avait pas de preuves que le manuscrit de Murcie ait été offert à la ville par Alphonse X et suggérait que le manuscrit de Campomanes était plus ancien (cf. p. 39).

étonnamment visionnaire : dans une optique qui coïncide avec celle des récentes théories des traditions discursives²⁴, l'auteur se propose de réaliser une grammaire historique en suivant l'évolution du castillan dans un corpus de vingt-deux textes légaux, depuis le FJ jusqu'au code pénal contemporain (1848), en passant par le *For royal*, les *Parties*, les *Lois de Toro*, la *Novísima Recopilación* ou la Constitution de 1812 ; la réalisation correspond cependant à une époque préscientifique, ce qui pour nous limite l'utilité des résultats et la portée des conclusions²⁵. Néanmoins, pour notre objet, il est intéressant de souligner que Vera s'interroge à propos de la langue de la version vulgaire, ce pourquoi il passe en revue les différentes hypothèses déjà mentionnées par Lardizabal, et essaye d'estimer la date de rédaction du manuscrit de Murcie, sur lequel il basera son étude. Il commente que la RAE a disposé de sept autres manuscrits du XIII^e, parmi lesquels il soupçonne qu'il y en avait de plus anciens, par exemple celui de Campomanes. En somme, il remet en cause le choix de ce codex par la RAE ; pour lui, le fait qu'Alphonse X l'ait offert à Murcie fait question : « [s]i estuviera probado que el Rey Don Alfonso le regaló á la ciudad de Murcia, mucho hubiéramos adelantado ; mas precisamente este punto permanece en la obscuridad » (p. 17)²⁶. Au fond, selon cet auteur, le problème le plus gênant réside dans la méthodologie des académiciens qui ont édité le FJ en 1815. En paraphrasant ses propos d'une façon technique, on peut considérer qu'ils n'ont pas soumis les manuscrits dont ils disposaient à une *recensio* et qu'ils ont fait une édition bédieriste avant la lettre, alors qu'il aurait été préférable d'en faire une lachmanienne afin de parvenir à « el Fuero Juzgo escrito cual salió de la mano de los traductores » (p. 16). Remarquons simplement ici que la question de la critique textuelle de la famille de manuscrits du *Fuero juzgo* n'a pas encore été réglée aujourd'hui ; nous y reviendrons un peu plus tard.

Un deuxième prix a été décerné par la RAE en 1900 à un autre ouvrage portant sur le FJ, cette fois-ci une monographie, *Gramática y vocabulario del Fuero Juzgo* de Víctor Fernández Llera, publiée finalement en 1929. La grammaire comprend une étude phonétique et morphologique et le vocabulaire inclut sous chaque entrée l'ensemble de ses variantes, l'étymologie et le sens. Le tout a été réalisé en partant de l'ensemble de la

²⁴ Cf. Schlieben-Lange (1983), Jacob et Kabatek (2001), autres travaux de Kabatek et Wilhelm 2001.

²⁵ Cf. la critique que fait de ce livre Mollfulleda (1988 : 1286-1289), plus particulièrement à propos du traitement des phénomènes phonétiques et morphologiques.

²⁶ Pour le développement de cette idée, cf. Galindo (1863 : 15-21). Ses soupçons n'étaient pas infondés (cf. *supra* note 23).

tradition manuscrite dont disposait la RAE (une vingtaine de codex de différents siècles), après une minutieuse *collatio* des formes. Mais en l'absence de discrimination des variantes dialectales et d'une hiérarchie diachronique²⁷, l'image finale des phénomènes est souvent composite, ce qui rend malheureusement cette œuvre inutilisable de nos jours. En 1900, Fernández Llera s'exerçait à un métier, celui de la grammaire historique, dont la méthode était encore en pleine définition.

Enfin, la troisième publication ancienne est celle de Manuel Rodríguez y Rodríguez (1905), *Origen filológico del romance castellano. Disertaciones lingüísticas sobre los primitivos documentos de nuestra literatura patria. Fuero Juzgo, su lenguaje, gramática y vocabulario*. Presque un tiers de ce livre de 600 pages environ correspond à un glossaire des termes du texte du FJ tel qu'il apparaît dans l'édition de la RAE ; ce glossaire présente l'avantage, par rapport à celui que la RAE avait joint à son édition, de contenir pour chaque entrée des renvois précis aux livres, titres et lois, et constitue donc un outil pratique en complément de l'édition académique. Pour le reste, l'auteur, un professeur des écoles érudit de Viana del Bollo (Orense), s'essaye à une grammaire historique aux contenus très divers, avec la particularité de soutenir une thèse qu'on pourrait appeler « progalicienne ». En effet, le galicien est placé dans le volume au cœur des événements de l'histoire linguistique de la Péninsule et notamment de l'origine du castillan. Faisant une interprétation personnelle de la théorie de la corruption du latin, Rodríguez affirme que de la décomposition de celui-ci « nacieron sin duda el gallego y el latín bárbaro, progenitores legítimos de la hermosa *habla castellana*. [...] Del latín bárbaro y del gallego se formó lentamente el romance de Castilla » (p. 4). Concernant le FJ, il considère qu'il apparaît dès la fin du XII^e, début du XIII^e (p. 7) et va s'attacher à démontrer que « la versión romanceada del Fuero Juzgo no fué única, ni hecha tan solo en lengua castellana » (p. 7) car préalablement à cette version castillane commandée par Ferdinand le Saint, il aurait vraisemblablement existé une version primitive

²⁷ Si ce n'est a posteriori un classement des formes selon leur degré de proximité par rapport à l'étymologie. Ce manque de perspective et de hiérarchisation des témoignages est mis en évidence dans le prologue (p. VIII) : « Acerca de los textos con que se comprueban, cuando es menester, las diferentes acepciones de las voces diremos que no hemos dado preferencia a ningún códice. Refirió la Academia al texto del códice de Murcia el de todos los demás, ilustrándole con variantes al pie de cada página. Nosotros tomamos los textos ya de un códice, ya de otro, puesto que todos tienen por igual derecho a entrar en esta obra de carácter esencialmente filológico. En ese enmarañado laberinto de formas, al parecer inconexas y contradictorias, la filología muestra, en cuanto es posible, la prelación, el orden, la serie respectiva de ellas, a partir de su origen. Así el primer lugar lo ocupa la que más cerca está del vocablo matriz, la que pudiéramos llamar forma más plena. »

galicienne. Son argument principal est que du temps de Ferdinand III, le galicien était une langue littéraire de premier ordre dans la Péninsule, complètement formée, et sans doute la langue vulgaire la plus utilisée ; Alphonse X, qui aurait collaboré avec son père dans les décisions concernant cette traduction, aurait prôné la traduction en galicien, en accord avec son penchant connu pour cette langue. Le titre préliminaire —pour lequel la RAE avait eu recours au manuscrit de Campomanes— est décrit comme indubitablement galicien (« [I]as palabras, los giros, la sintaxis, la factura de las cláusulas son en efecto genuinamente gallegas » p. 8). Si cette étude n'avait pas échappé à Menéndez Pidal —il cite son glossaire dans *El dialecto leonés*²⁸—, en revanche, Rodríguez n'était vraisemblablement pas au courant des recherches contemporaines sur le léonais de Menéndez Pidal et de Staaff, ni de l'étude publiée par Gessner 38 ans auparavant.

4. Malgré le profit limité qu'on peut tirer des descriptions et théories contenues dans ces trois grammaires historiques pré-pidaliennes pour notre objet, il nous semble que ces œuvres présentent un intérêt historiographique certain ; parce qu'elles se trouvent à un moment de définition méthodologique et théorique de la discipline, elles constituent des témoignages d'une ère en pleine révolution, elles mériteraient qu'on s'y intéresse, à l'avenir, dans une étude spécifique pour ce qu'elles contiennent de concepts et de méthodes du passé à un moment où l'étude historique de la langue commence à donner ses premiers fruits modernes. À l'opposé, nous trouvons un cas singulier de modernité dans la démarche adoptée par la RAE pour la réalisation de l'édition du FJ de 1815. Comme il a déjà été suggéré plus haut, les académiciens optent pour une « édition critique singulière » avant la lettre²⁹, dans le style de celles prônées à partir de 1913 par Joseph Bédier (1864-1938)³⁰. Il est intéressant de souligner l'affinité dans le raisonnement entre la RAE et Bédier à un siècle de distance. Voici la justification avancée par la RAE pour sa méthode critique (édition d'un seul manuscrit, celui de

²⁸ Cf. p. 24, note 21. Dans cette même page Menéndez Pidal avait aussi fait allusion à la grammaire et au vocabulaire de Fernández Llera, livre qui « devait être publié ».

²⁹ Cf. Castillo Lluich (2003 : 48).

³⁰ Pendant la période de réalisation de l'édition de la RAE (rappelons que le projet est déjà lancé en 1784) les théories de Karl Lachmann (1793-1851) n'étaient pas encore connues non plus. Les académiciens auraient pu prendre le parti de faire une édition suivant la tradition humaniste, à base de *selectio* et d'*emendatio*, mais leur démarche préfigure la *recensio* lachmanienne, ce qui la rend doublement visionnaire.

Murcie, avec ses erreurs, mais dont les lacunes ont été complétées ; en bas de page, un rapport exhaustif de ces lacunes comblées et un appareil avec les variantes de vingt autres manuscrits) :

Si en la traducción se hubiera propuesto la Academia dar al público no un monumento de nuestro antiguo language, sino únicamente el texto legal del código, entonces hubiera convenido elegir entre las diversas lecciones que se tenían á la vista, la que despues de maduro exâmen se hubiese calificado de verdadera y genuina. De este trabajo hubiera resultado la mayor correccion posible del texto, y por consiguiente la perfeccion de la edicion del Fuero Juzgo considerado como parte de la legislacion española : pero ¿que efectos tan monstruosos no hubiera producido operacion semejante en la misma obra considerada como monumento del idioma? ¿Que aspecto hubiera ofrecido la confusa mezcla de lecciones tomadas de códices escritos en distintos tiempos y provincias? ¿Ni de que utilidad hubiera sido este caos para representar al lector los grados y estados progresivos del romance castellano, indicar la ortografia y pronunciacion de las diferentes épocas, y explicar los pasos por donde se iba formando y perfeccionando el language? (Prologue, p. 8)

Pour sa part, Bédier, rappelant la critique que lui avait fait son contemporain dom Henri Quentin —« [u]ne telle méthode d'édition, a écrit dom Quentin, risque d'être bien dommageable à la critique textuelle »—, s'était défendu par cette phrase lapidaire : « [p]eut-être; mais c'est, de toutes les méthodes connues, celle qui risque le moins d'être dommageable aux textes »³¹. Cette formule en épilogue de ses *Réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes* affiche sa priorité : ne pas détruire les textes³² par des éditions qui aboutissent à un « texte composite » (p. 69), ce qui rejoint la critique à l'encontre de la « confusa mezcla de lecciones » exprimée par la RAE. L'accent était mis par l'Academia, il faut le mentionner, sur une opposition qui de nos jours est toujours au cœur du débat en critique textuelle : si les destinataires de l'édition avaient été des juristes, c'est une édition critique qu'il aurait fallu faire ; mais puisqu'elle avait pour but de servir à une étude linguistique, c'est l'édition du *codex optimus* qui s'imposait³³.

Un autre aspect remarquable de l'édition du FJ par la RAE, ainsi que des différentes études de la part d'érudits du XIX^e siècle, est que nous avons là la preuve que dès le XVIII^e le texte fut considéré comme un objet d'étude linguistique prioritaire, et qu'il était la référence fondamentale pour la prose castillane des origines. À tel point que déjà le *Diccionario de Autoridades* de la RAE (1726 [1963] : LXXXV) l'inscrit

³¹ Cf. Bédier (1928 [1970] : 71).

³² Cf. Bédier (1928 [1970] : 70).

³³ Cf. Castillo Lluch (2003 : 48 et note 24).

dans sa liste des œuvres en prose choisies comme autorités, la classant à la première place de la liste, en tant que seule unité sous la rubrique « [a]utores de prosa hasta el año de 1200 ». Ce classement surprend par la date et nous fait même douter que la version dont il est question soit bien celle en langue vulgaire. En réalité, le texte avait été mentionné auparavant dans le « Discurso proemial de las etimologías » en tête d'un canon de textes castillans anciens (« el Fuero Juzgo, la Historia general de España, las siete Partidas del Rey Don Alphonso, y otros antiguos », p. LVI) et à une autre reprise, où il est question d'une forme romane (« de *Fugere* decimos oy *Huir*, suavizando el antiguo *Fugir*, que usa siempre el Fuero Juzgo, y la Chronica general, y assi otros muchos », p. LVII). C'est donc qu'en 1726 la RAE estimait que la version castillane du FJ remontait au XII^e siècle, voire plus loin. Par ailleurs, la Academia, nous l'avons vu, au tournant du XIX^e siècle décerne des prix et de ce fait soutient des publications portant sur le FJ, ce qui consolide son entrée dans le canon des textes castillans des origines. Mais il se trouve qu'à cette même époque, d'autres linguistes, par la suite considérés comme des autorités de premier rang dans la discipline, se sont intéressés au FJ dans ses versions léonaises, lui conférant le statut de pièce incontournable des corpus pour les études sur ce dialecte. C'est ainsi que le FJ, qui avait au début occupé une place d'honneur dans le canon des textes castillans les plus anciens, va devenir par le rayonnement de Gessner, de Menéndez Pidal et de Staaff, un texte prioritairement associé au canon des textes léonais, à en juger par sa présence minoritaire et marginale dans les œuvres modernes d'histoire de la langue espagnole.

Nous comptons, par exemple, quatre références au FJ dans l'*Historia de la lengua* de Lapesa, dont trois correspondent à une contextualisation historique (le royaume astur-léonais suit les règles wisigothiques du FJ alors que le comté castillan y est réfractaire, § 43.2-3) ou philologique (au sujet du répertoire des premières œuvres publiées par la RAE, § 101) et une seule traite de l'aspect linguistique (nous l'avons déjà citée : « hacia 1260, en los comienzos del reinado de Alfonso X, se tradujo el Fuero Juzgo en una versión fuertemente leonesa » § 63.7). Or, le cas du manuel de Lapesa est assez représentatif d'une pratique commune du genre : le FJ est d'ordinaire évoqué au sujet de l'histoire externe plutôt que de sa langue³⁴, les notices portant sur celle-ci étant, dans le meilleur des cas, superficielles³⁵.

³⁴ Cf. Penny (2000 [2004] : 113-114), Cano (éd. 2004 : 362, 388) ou Gimeno (1995 : 111).

³⁵ Cf., par exemple, Candau (1985 : 127) : « Fernando III mandó traducir el Fuero Juzgo al castellano y se vertió al catalán el Fuero de Valencia » ou Cano (1988 [1992²] : 63) cité *supra*.

La célèbre thèse de Menéndez Pidal sur le caractère originaire différentiel et novateur de la Castille³⁶ n'a certainement pas été sans incidence sur cette réalité. Rappelons sommairement que pour Menéndez Pidal, le FJ, « el código no castellano » (2005 : 497), a eu historiquement un poids très important dans le devenir de la langue castillane. Pour reprendre les lignes générales de son travail, il établit une corrélation entre le caractère social de la jeune Castille, très émancipée de la tradition, réfractaire au FJ et régie par le droit coutumier³⁷, et le penchant pour l'innovation de la langue de ce peuple :

Castilla, al emanciparse así de la tradición de la corte visigoda tan seguida en León, al romper así con una norma común a toda España, surge como un pueblo innovador y de excepción. Retengamos esta característica que nos explicará la esencia del dialecto castellano. (Menéndez Pidal 1926 [1950³]: 475)

Il étaie son argument à l'aide d'une analogie avec l'histoire de la France (1926 [1950³]: 475 et 2005, 361-362), et de l'Italie (2005: 362). Ce sont dans les trois cas les territoires les moins traditionalistes juridiquement, les plus dominants politiquement (la Castille et la France du Nord au X^e et XI^e siècles, Florence du XII^e au XIV^e siècle) qui auront une langue innovante, plus penchée vers l'évolution, plus moderne, qui finira par s'imposer comme langue commune des nations respectives (2005 : 362)³⁸. Par ce parallélisme, la question passe aux yeux de Menéndez Pidal de « curiosísima coincidencia » (1926 [1950³]: 475) à « notable coincidencia » (2005 : 361), et peut enfin prétendre au statut de « principio general » (2005 : 362).

En effet, la langue du FJ ne fait pas l'objet d'une description individuelle, si brève fût-elle, dans les manuels d'histoire de la langue, alors que d'autres œuvres contemporaines méritent des commentaires linguistiques de type dialectal ou formel un peu plus étoffés (cf. Lapesa 1942 [1986⁹] § 62). Lleal (1990 : 248-249) inclut cependant deux lois du FJ dans la série de textes castillans qu'elle propose en annexe du chapitre sur le castillan médiéval.

³⁶ Déjà depuis 1910, ensuite en 1926 dans *Orígenes del español*, puis notamment dans les années 40, avec une reprise dans *El idioma español en sus primeros tiempos* (1942 : 85-86), et une série de travaux parmi lesquels sa conférence de 1943 « Carácter originario de Castilla » (publiée dans Menéndez Pidal 1945 [1955³] : 9-39) ; aussi dans son *Historia de la lengua* (2005).

³⁷ D'après la tradition (cf. Menéndez Pidal 2005-360-361) vers 925 les Castillans auraient refusé le *Fuero juzgo* et confié l'administration de la justice à deux juges, Laín Calvo et Nuño Rasura. À propos du caractère fantaisiste de cette croyance, cf. Martín (1992 : 39). Cf. aussi Otero Varela (1959 : 567) : « conviene recordar que la derogación del *Liber* se integró en la leyenda de Castilla y se convirtió en un tópico político que debe ser utilizado con mucha prudencia ».

³⁸ Pour une synthèse de la révision faite à cette thèse, cf. Rodríguez Molina (2010 : 640 et s.).

À cause de telles descriptions, le FJ, ce code historiquement non castillan va devenir dans la représentation de la discipline un code linguistiquement non castillan. Menéndez Pidal lui-même (2005 : 513, n. 8) au sujet de la traduction en langue vulgaire du *Liber iudiciorum* ajoutera en note : « bien es verdad que de un leonesismo tan fuerte que parecía desahuciar para siempre la norma castellana ». S'étant servi de l'édition du manuscrit de Murcie de la RAE pour ses recherches, il est pour le moins étonnant qu'il décrive ainsi le Fuero. À moins qu'il n'ait gardé en mémoire comme seule image du FJ la version du manuscrit de El Escorial Z.III.21 dont il a édité le fragment de la *Crestomatía*, le même manuscrit léonais qu'Orazi éditerait en entier une trentaine d'années après.

5. À propos de l'état actuel des connaissances linguistiques sur le FJ, quelques progrès sont à relever en rapport avec un petit nombre de codex, qui résultent des nouvelles éditions. La première qui mérite d'être mentionnée est la nouvelle édition du manuscrit de Murcie, sous la direction de José Perona, qui a vu le jour en 2002, accompagnée de deux études linguistiques sur ce témoignage, une sur l'organisation du discours signée par ce même auteur (p. 75-127) et une autre sur les traits phonétiques menée par Pilar Díez de Revenga (p. 129-149). Grâce notamment à l'expertise sur la phonétique de cette auteure, nous disposons aujourd'hui d'une image plus claire sur l'état de langue de ce manuscrit : il aurait été copié probablement dans le domaine de la couronne de Castille, peut-être en Andalousie, à Séville ou à Cordoue (Díez de Revenga 2002 : 131 et 2008 : 55)³⁹. Bref, le plus vraisemblable est qu'un Castillan l'ait copié à partir d'un autre manuscrit à forte empreinte léonaise⁴⁰ :

Si hacemos un repaso, punto por punto, de los aspectos estudiados llegaremos a la conclusión de que el copista era castellano y tenía ante sí un manuscrito leonés, o con influencia leonesa, que intentó probablemente enmendar de un modo consciente o inconsciente. Así vemos que utilizaba grafías castellanas, filtrándose esporádicamente alguna propiamente leonesa. (Díez de Revenga 2002: 145 et 2008 : 82)

³⁹ García Díaz, dans la même édition, affirme que le ms. fut copié à Séville, probablement dans le *scriptorium* du conseil de la ville (cf. *supra* note 23).

⁴⁰ García Arias dans son introduction au *Fuero Xulgu* (Academia de la Llingua Asturiana, 1994: XIV) affirme que le copiste de ce manuscrit était originaire de Salamanque, sans apporter de preuves qui permettent de confirmer ce jugement.

Quant à la date d'exécution du manuscrit, les auteurs qui signent l'édition s'accordent sur 1288 (García Díaz 2002 : 22).

Au moins trois autres éditions d'autres codex ont été réalisées et publiées ces dernières années⁴¹ : une à l'initiative de l'Academia de la Llingua Asturiana, par Tuero Morís (1994) du manuscrit asturien Hisp. 28 de la bibliothèque de l'État de Bavière ; une autre par Mencé-Caster (1996) du manuscrit Z.III.6 de San Lorenzo de El Escorial, et finalement celle d'Orazi (1997) du manuscrit léonais Z.III.21, archivé également à El Escorial, que nous avons présentée plus haut. Pour autant que nous sachions, il existe trois autres transcriptions complètes non éditées sur papier, une de Jonxis-Henkemans et Craddock (1999) du manuscrit B2567 de la Hispanic Society of America, en CD-Rom dans la collection « Electronic Texts and Concordances of the Madison Corpus of Early Spanish Manuscripts and Printings » (version incluse dans Admyte), et deux autres inédites : l'une du manuscrit Esp. 256 de la Bibliothèque Nationale de France, réalisée par José María García Martín et l'autre du manuscrit 50 de la RAE, par Manuel Rivas Zancarrón (voir chapitre II et annexe 1).

D'après la base de données PhiloBiblon de l'Université de Californie-Berkeley et les informations de la *Bibliography of Old Spanish Texts* du Hispanic Seminary of Medieval Studies de Madison (éd. de 1984), la liste de manuscrits du *Fuero juzgo* serait composée d'une cinquantaine de notices dont les dates vont du XIII^e au XVIII^e siècle (voir annexes 1 et 2). Force est de constater que, par rapport à ce chiffre, presque tout reste à faire. Nos connaissances sur l'histoire textuelle du FJ sont plus que fragmentaires. Il faudrait dans un premier temps pouvoir disposer d'éditions des différents manuscrits, ne serait-ce que des plus anciens pour commencer, dans le but de pouvoir tracer une filiation qui nous permette d'y voir plus clair d'un point de vue diatopique et diachronique pour l'ensemble de la famille. D'autres spécialistes comme Corinne Mencé-Caster (1996 : I, 83) ou encore Georges Martin, José María García Martín et Inés Fernández-Ordóñez appellent de leurs vœux la publication de l'intégralité de la tradition manuscrite du FJ. Cela requiert une édition électronique de ses différents témoignages, travail qui ne pourra être mené qu'en équipe et progressivement. Il semblerait souhaitable, pour ce faire, de partir des éditions déjà existantes, et d'adopter

⁴¹ Mencé-Caster (1996 : I, 68-72) répertorie les éditions anciennes en castillan qui vont de 1501 à 1902. Pour le détail des éditions de Villadiego (1600) et de Llorente (1792), cf. Pérez Martín (2002 : p. 63, n. 12).

pour l'ensemble le concept d'édition pratiqué par Jean Roudil et qu'a déjà mis en œuvre avec succès Enrique Arias dans le *Corpus Biblia Medieval*⁴².

⁴² Le concept de ce type d'éditions fut prôné par Jean Roudil (cf. son édition de *La tradition d'écriture des Flores de Derecho*, 2000-2011). Il en existe d'autres, mais le *Corpus Biblia medieval*, parallèle et aligné verset par verset, coordonné par Andrés Enrique-Arias de l'Université des Îles Baléares (depuis 2004) constitue un exemple réussi d'un projet collectif de ce type d'éditions. Le professeur José María García Martín a récemment présenté au Ministère espagnol un projet pour une édition globale de la tradition manuscrite du FJ en format électronique et pour une édition critique sur papier (cf. maintenant les premières lignes de l'introduction à ce volume).

II. SUR LA LANGUE DU *FUERO JUZGO*

II.1. Questions préliminaires

II.1.1. Le *Fuero juzgo* et ses inconnues

1. Faire le point sur les inconnues chronologiques et spatiales à propos du texte du FJ s'impose avant une entrée en matière de l'analyse linguistique objet de cette partie. Comme cela a déjà été dit, la première notice sur l'intention de romaniser le *Liber iudiciorum* est datée du 3 mars 1241 (González 1986 : doc. 670, p. 212-213)⁴³ :

Estas son las cosas que yo don Ferrando rey do e otorgo al conceio de Cordoua por fuero. [...] Otorgo et mando que el Libro Iudgo que les yo do, que ge lo mandaré trasladar en romanz et que sea lamado fuero de Córdoua con todas estas cosas sobredichas, et que lo ayan siempre por fuero et nenguno sea osado de lamarle de otra guisa sinon fuero de Córdoua.

À partir de cette déclaration, on tient pour une vérité le fait que « [y]a bajo Fernando III, en esa primera mitad del siglo XIII, se había traducido en lengua vulgar el *Fuero Juzgo* » (Menéndez Pidal 2005 : 513). Or, comme l'affirme avec raison Pérez Martín (2002 : 48), « [n]o nos consta si se ejecutó o no este mandato de Fernando III » (cf. aussi Kasten 1990 : 37). Certains auteurs soupçonnent, comme il a été indiqué dans le chapitre précédent, que la version romane ne s'est faite que sous Alphonse X, d'autres qu'il aurait existé deux versions : une première sous Ferdinand III et une autre du temps d'Alphonse X. Lardizábal dans son discours publié dans l'édition du FJ de la RAE (1815 : XXXVII-XXXVIII) passe en revue l'ensemble de ces spéculations :

⁴³ Il existe deux versions de cette « carta de fuero » ou for bref octroyé à Cordoue : celle-ci, datée du 3 mars 1241, en langue vernaculaire à l'exception du protocole et de la date finale qui figurent en latin (doc. 670 de González 1986), et une autre entièrement en latin du 8 avril de la même année (doc. 677 *ibid*). La première semble être une version faite dans la précipitation car il lui manquent toutes les formalités habituelles des documents de la chancellerie, ce pourquoi on considère la deuxième, complète, elle, comme la version authentique et légitime (cf. Mellado Rodríguez 2000 : 192-193 et note 9 p. 229-230). La version latine inclut également une disposition par laquelle le roi s'engage à traduire le *Liber Iudicum* en langue vernaculaire : « Item statuo et mando quod Liber Iudicum quem ego dabo Cordubensibus translatetur in vulgare et vocetur forum de Corduba cum omnibus supradictis » (*apud* González 1986 : 224 ; cf. aussi Mellado Rodríguez 2000 : 218). Sur ces deux versions de la « carta de fuero » de Cordoue, cf. également González (1980 : 416-417).

Don Francisco de Marina sospecha no sin algun fundamento, que la version no se hizo hasta el reynado de Don Alonso el Sabio ; pero parece mucho mas probable que se hubiese hecho en el de su padre, porque habiéndolo dispuesto este príncipe en beneficio de la ciudad de Córdoba por la predileccion y particular afecto que le tenia, y porque la lengua latina estaba ya por entonces demasiado distante del romance vulgar, que era la lengua del pueblo, parece consiguiente á todo esto, y á la grande exâctitud y diligencia que se observa en todas las cosas del santo Rey, que hubiese hecho poner desde luego en execucion su mandato, no siendo creible que le faltasen medios y disposición para ello, y habiendo sobrevivido bastante tiempo para que se pudiese haber ejecutado durante su vida, y así esta es la opinion entre los autores mas modernos.

El padre Andres Burriel, laboriosísimo investigador de nuestras antigüedades, y determinadamente de las pertenecientes a la legislación tanto civil como eclesiástica, da por asentado que hay dos versiones distintas, una hecha en tiempo del santo Rey Don Fernando en virtud de su mandato, y otra por su hijo el rey Don Alonso. Esta dice que se contiene en un códice de la santa iglesia de Toledo, escrito en el siglo XIII y señalado con el número 4, que es puntualmente uno de los que ha tenido presentes la Academia para su edición, y dice también que en ella pulió y corrigió Don Alonso la versión de su padre.

Par ailleurs, Alfred Morel-Fatio (1875 : 27), au fil de sa recherche sur le *Libro de Alexandre*, nous livre aussi quelques réflexions et suggestions extrêmement lucides qui méritent toute notre considération :

L'initiative d'une traduction de ce code en langue vulgaire appartient comme on le sait à Saint Ferdinand qui, après la conquête de Cordoue (1241), voulant donner à cette ville les lois appliquées dans ses autres états, pensa qu'elles seraient plus favorablement accueillies dans une traduction que sous leur forme savante. [...] Il semble ressortir de ces mots que la traduction ordonnée par Ferdinand a dû se faire à Cordoue, dans ce cas on s'étonnerait avec raison d'y trouver des traces du dialecte léonais. Le *Forum Judicum* fut longtemps considéré comme un code spécialement léonais mais au XIII^e siècle son autorité commence à être généralement reconnue dans tous les pays chrétiens de la Péninsule, d'où il résulte que la traduction ordonnée par Ferdinand n'a certainement pas été la seule qui ait été faite de ce texte et que toutes les copies que nous possédons de la version vulgaire ne remontent pas à un seul exemplaire du texte original : il n'y a pour se convaincre de ce fait qu'à examiner avec quelque attention les variantes des mss. en langue vulgaire. On ferait, à notre sens, fausse route en cherchant à rétablir une version unique du texte vulgaire, et l'opinion qui nous paraît à cet égard la plus vraisemblable est que, durant la période que va du moment où l'emploi de la langue vulgaire commence à se généraliser jusqu'à l'époque des grandes réformes législatives d'Alphonse le Savant, il se fit des traductions de ce code, au jour le jour pour ainsi dire, et suivant les besoins du moment et du lieu. Les innombrables variantes des mss., qui portent soit sur les leçons, soit sur les formes, doivent être rapportées d'une part aux différents mss. latins qui ont servi d'originaux, d'autre part aux différents dialectes parlés par les traducteurs de ce code.

Ces différentes hypothèses semblent, certes, très raisonnables, mais elles n'ont pas été prouvées, et la question de la date de romanisation du FJ est depuis l'époque de ces auteurs restée en suspens.

2. En l'absence de preuves textuelles d'une version issue de la chancellerie fernandine, on peut recourir à des indices indirects comme le serait le *Fuero real*, dont une partie est fondée sur le code wisigothique⁴⁴. Si ce texte, daté de 1255, portait l'empreinte de la version romane du *Fuero juzgo* dans les lois dont il s'inspire, il constituerait la preuve irréfutable que son existence date de l'époque de Ferdinand III ou d'une période de très peu postérieure à son règne.

À notre connaissance, il n'existe pas d'étude monographique sur les correspondances entre le *Fuero juzgo* et le *Fuero real* dans la bibliographie de l'histoire du droit. Il y a cependant une publication qui peut nous apporter des informations pertinentes sur notre énigme : il s'agit de l'article « El Fuero Real y el Fuero de Soria » signé par l'historien du droit Gonzalo Martínez Díez en 1969. Cet auteur développe toute une argumentation pour prouver que Galo Sánchez se trompait en 1919 quand il concluait, à l'occasion de son édition du *Fuero de Soria*, que le *Fuero real* était le résultat de la fusion de celui-ci et du *Liber iudiciorum*. Pour arriver à comprendre les relations existantes entre le *Fuero real* et le *Fuero de Soria*, Martínez Díez se pose, entre autres, la question suivante : les parties du *Liber iudiciorum* présentes dans le for de Soria sont-elles de source directe (*Liber iudiciorum* ou *Fuero juzgo*) où proviennent-elles indirectement du *Fuero real* ? Cela le conduit à bâtir une *collatio* du *Liber*, du *Fuero juzgo*, du *Fuero real* et du *Fuero de Soria* qui, pour la question qui nous concerne, délivre l'information intéressante suivante [nous soulignons] : « *los textos del Liber recogidos en el Fuero Real y en el Fuero de Soria representan una traducción, refundición y adaptación bastante libre del texto latino, que en nada se parece al texto romance del Fuero Juzgo, pero que es idéntica en el Fuero Real y en el Fuero de Soria* » (Martínez Díez 1969 : 556). Quelques pièces de sa *collatio* illustrent son propos. Comparons, par exemple, ce passage dans les trois textes (*apud* Martínez Díez 1969 : 556-557 —le témoignage du *Fuero de Soria* est omis—) :

⁴⁴ Les sources du *Fuero real* sont selon Pérez Martín (1997 : 120) : « la Biblia, el Liber Iudiciorum, los Fueros municipales castellanos, el Liber augustalis y las obras del Derecho Común no suficientemente precisadas: ordines iudicarii y Decretales ».

Liber Iudiciorum

8, 4, 5.— Si quis quocumque pacto partum equae praegnantis excusserit, pulletrum anniculum illi cuius fuerat, mox reformet.

8, 4, 6.— Si quis vaccam pregnantem abortare fecerit alienam, talem aliam cum vitulo domino reformare cogatur et illa, cui partum excussit, ipse accipiat. Haec et de aliis quadrupedibus forma servetur.

Fuero Juzgo

8, 4, 5.— Si algun omne faz baca aiena prennada abortar, dél otra tal baca con so becerro al sennor de la baca ; y él tome la baca que fizo abortar. E otrosi mandamos de las otras animalias.

8, 4, 6.— Si algun omne faz abortar yegua prennada aiena, peche al sennor de la yegua un potro dun anno.

Fuero Real

4, 5, 13.— Otrosi, si alguno ficiere abortar yegua, o baca, o otra bestia, peche otra tal con su fijo al señor cuya era.

Effectivement, le *Fuero real* semble être une adaptation très libre du *Liber iudiciorum*, et ne montre pas d'affinités avec la version du FJ, dont il s'éloignerait même beaucoup. L'autre exemple analysé par Martínez Díez ne fait que confirmer cette impression. En somme, cette voie potentiellement précieuse pour prouver qu'effectivement le *Liber Iudiciorum* avait bien été traduit sous le règne de Ferdinand III, selon l'engagement pris auprès des Cordouans, ne nous mènerait vraisemblablement pas très loin non plus. Que le FR ne porte pas l'empreinte du FJ nous informe uniquement sur ce fait, mais n'implique pas qu'en 1255 le FJ n'existait pas (en effet, qu'il y ait eu une version romane n'aurait pas empêché que les collaborateurs d'Alphonse X soient repartis de la source latine pour donner une nouvelle version de celle-ci⁴⁵). Par ailleurs, il n'est pas exclu que les compilateurs du *Fuero real* aient pu utiliser la version romane *Fuero juzgo* en parallèle au *Liber iudiciorum* en s'en inspirant parfois et en l'adaptant au point que toute ressemblance entre ces deux textes ait pu être effacée.

Et si cette dernière piste s'avérait productive ? Peut-on en y consacrant un peu plus d'attention découvrir des liens qui auraient échappé à Martínez Díez lors de son étude ? Nous le croyons.

Il est tout à fait vrai que le *Fuero real* adapte très librement la loi wisigothique. Dans ce livre, les passages qui sont repris du *Liber* représentent le fruit d'une

⁴⁵ Cf. Fernández-Ordóñez (1992 : 103 et s.).

appropriation actualisée, c'est-à-dire, d'une re-sémantisation de ces lois en accord avec les valeurs et les besoins propres au règne d'Alphonse X (dont on trouve un indice objectif dans la hausse des montants des peines, la partie invariablement supérieure qui en revient au roi⁴⁶, la modification de certains délais, etc.). Martínez Díez (1969 : 556) nous livrait encore des impressions plus précises sur la relation entre le *Fuero real* et le *Liber iudiciorum* dans son article, qui nous intéressent ici :

Las conclusiones que se nos ofrecen del cotejo de los textos del Liber y del Fuero Real es que el Rey Sabio o los redactores de este segundo cuerpo legal tienen muy presente ante sí el texto latino del Liber Iudiciorum y se inspiran frecuentemente en el mismo, pero sin traducir literalmente los preceptos góticos íntegros, sino muy raramente. El estilo redaccional de ambas obras es tan diverso : amplio y difuso en el Liber, conciso y seco en el F.R., que no es posible la recepción literal de las leyes del uno en el otro, pero esto no impide que se busque frecuentemente la inspiración y aún se tomen muchos de los planteamientos y soluciones jurídicas del cuerpo legal godo, vertiendo en romance más o menos libremente alguno de los párrafos dispositivos de las leyes del Liber Iudiciorum.

Il a raison : sauf exception, le *Fuero real* synthétise et se montre souvent plus injonctif dans son style (plus *seco*, donc) que le *Liber* et que le *Fuero juzgo* :

Si aliquis de apertorum et vacantium camporum pascuis, licet eos quisque fossis precinxerit, caballos aut boves vel cetera animalia generis ciuiscumque iter agentium ad domum suam inclusurus adduxerit, per dua capita tremissem cogatur exolvere ; (LI 8, 4, 26, Zeumer 1902 : 342)

Si algun omne encierra ganado del que va por camino porque lo fallo el ganado en campo abierto o en pasto deseparado, por dos cabeças de ganado peche las dos partes dun sueldo. (FJ 8, 4, 26⁴⁷)

Ningún omne non sea osado de sacar de los campos que son abiertos bestias u otro ganado que fuere de omnes viandantes. (FR 4, 6, 5)⁴⁸

Il est vrai aussi que le FR semble traduire à partir du LI, comme nous le montrent les passages avec des leçons communes à FR et LI que le FJ ne partage pas :

⁴⁶ Le roi touche davantage et bien plus souvent que dans le *Fuero juzgo* version romane (un exemple parmi des douzaines : FJ 8, 4, 25 – XV sueldos vs. FR 4, 6, 3 – XXX sueldos).

⁴⁷ L'édition de référence pour les citations du FJ est celle de Perona *et al.* (2002).

⁴⁸ Une analyse détaillée des écarts entre le FJ et le FR nous montrerait des mécanismes assez systématiques (regardons comment le FR évite la répétition du mot *ganado* —qui n'est par ailleurs pas redondante dans le FJ—, comment *el que va por camino* devient *viandante*, comment la tournure *Ningún omne non sea osado* est improvisée suivant la tradition des documents royaux prescriptifs depuis au moins l'époque de Ferdinand III.)

Si quis alienum mancipium persuaserit ut fugiret, aut ei, cum sciret fugitivum, humanitatem dederit, aut forte detonderit fugientem, si fugitivum potuerit inveniri, duos cum eodem pariter meriti servos domino reformare cogatur. Sin autem inventus non fuerit fugitivus, tres servos eius meriti domino compellatur exolvere. Eadem quoque et de ancillis precipimus custodire. (LI 9, 1, 5, Zeumer 1902 : 354)

Si algun omne conseja a siervo ajeno que fuya, o lo encrube pues que sabe que es fuydo, si aquel que lo consejo fuyr pudiere fallar el siervo peche otros tales dos siervos con aquel a su sennor del siervo, e si lo non pudiere fallar peche otros tales dos siervos. E otrosi dezimos de las siervas. (FJ 9, 1, 5)

Si alguno conseiare a sieruo ageno que fuya *o quando sopo querie foyr, sil dio talegas, ol desemei6*, ol dio otra ajuda alguna con que se fue, o lo ascondi6 quando fuy6, peche a so due6o aquel mismo con otro tan bueno si pudiere seer fallado. Et si non pudiere seer fallado aquel que fuy6, d6 dos sieruos tan buenos como aquel a so duenno. E esto mismo mandamos que sea de las sieruas. (FR 4, 15, 4)⁴⁹

Il paraît évident à la lecture comparée d'une loi comme la suivante, que si les traducteurs du FR disposaient à côté du *Liber* d'un exemplaire du *Fuero juzgo*, celui-ci ne les a pas intéressés, ils le trouvaient certainement trop prolixe :

Flumina maiora, id est, per que isoces aut alii pisces maritimi subricuntur vel forsitam retia aut quecumque commercia veniunt navium, nullus ad integrum contra multorum commune commodum sue tantummodo utilitati consulturus excludat ; sed usque ad medium alveum, ubi maximus fluminis ipsius concursus est, sepem ducere non vetetur, ut alia medietas dicensorum usibus libera relinquatur. Si quis contra hoc fecerit, exclusa ipsius a comite civitatis vel a iudice sine aliqua excusatione rumpatur, et si honestioris loci persona est, X solidos det illis, quibus impedire conatus est ; si vero inferior persona fuerit, V solidos det et L flagella suscipiat. Quod is ab utraque parte huius fluminis duo manserint, non liceat ad integrum flumen excludere, ut dicat unusquisque eorum, quod medietatem sue partis excluserit ; sed alter superius, alter inferius clusuram facere ex medietatem fluminis non proibeatur. Si vero locus non fuerit nisi tantummodo in uno transitu, sic excludatur, ut et naves et retia per medium

⁴⁹ Vérification faite dans l'appareil des variantes de l'édition de la RAE (« *Toled. y Malp. 2.* que fuya, *6 le da que coma en la carrera, 6 lo cercena, 6 lo encubre* pues que sabie que es foido &c. ») le FR aurait donc pu connaître pour sa version « sil dio talegas, ol desemei6 », un texte du FJ différent de celui contenu dans le ms. de Murcie, mais il reste que « o quando sopo querie foyr » dans FR n'a d'équivalent dans aucun des vingt mss. recensés par la RAE et constitue une leçon commune LI – FR contre FJ ; « ol dio otra ajuda alguna con que se fue » semble être simplement un ajout de l'adaptateur du FR. Ce passage renferme un autre mystère : « tres servos » à la fin de cette loi du LI (leçon apparemment commune à toute la tradition latine d'après Zeumer 1902 : 354) > « dos siervos » dans FJ et aussi dans FR. La RAE édite « tres siervos » dans son édition du ms. de Murcie du FJ voulant sans doute améliorer le passage (cela aurait pu être signalé), mais la consultation du ms. de Murcie confirme que l'édition de 2002 est la bonne : « dos siervos ». Sans vouloir épiloguer là-dessus, cette leçon de toute évidence fautive commune à FR et FJ (résolue élégamment dans FR par un changement de la peine précédente) pourrait être un argument pour imaginer que FR adapte à partir d'un texte du FJ qui comportait déjà cette erreur, mais qui en revanche n'omettait pas « o quando sopo querie foyr ».

discurrere possint. Quod si comes civitatis aut aliquis cuiuscumque clusura contra hanc ordinationem nostram evertere presumat, X solidos domino clusura dare debeat. Certe si minor persona hoc fecerit, V solidos clusura domino cogatur exolvere et L flagella a iudice eius loci accipiat. Si servus hoc fecerit, C verberibus subiacebit. (LI 8, 4, 29, Zeumer 1902 : 343-344)

Los grandes rios por que vienen los salmones o otro pescado de mar o en que echan los omnes redes, o por que vienen las barcas con algunas mercaduras, nengun omne non deve encerrar el rio por toller el pro a todo los otros e fazer la suya. Mas puede fazer seto fasta medio del rio alli o es el agua mas fuerte, e que la otra meata finque libre pora la pro de los omnes. Se si alguno fiziere demás contra esto que nos dezimos, el sennor de la tierra o el juez lo crebante luego el seto. E si fuere omne de mayor guisa peche X sueldos a aquel a quien fazie el embargo con el seto; e si es omne de menor guisa peche V sueldos e demás reciba L^a açotes. E si dambas las partes del rio oviere dos sennores, non deven cercar todo el rio fascas que diga cada uno que cerro la su meata; el uno deve cerrar la su meata de suso y el otro la de yuso, e dexe por medio passar el rio. E si non oviere más dun lugar que pueda amos cerrar, de guisa lo cierren ambos que puedan passar las barcas e las redes. E si el sennor o el juez crebantare el seto que fuere fecho assi cuemo nos dezimos de suso, peche X sueldos a so sennor del seto. E si otro omne libre lo crebantare peche V sueldos al sennor del seto e reciba L^a açotes. E si algun siervo lo crebantare, reciba C açotes. (FJ 8, 4, 29)

Ningun omne non sea osado de ençerrar los ríos mayores que entran a la mar por que salen los salmones, et los sollos, et otros pescados de mar, et por que andan las naues con las mercaduras de las unas tierras a las otras. Mas, si alguno fuere heredero en riba de atal et quisiere fazer pesquera o molinos, fágalos en tal guisa que non tuelga la passada a las naues nin a los pescadores. Et qui contra esto fiziere désfágalo quanto y fiziere con su misión. et por la osadía peche al rey .XX. morabedís. (FR 4, 6, 6).

Les preuves de l'indépendance du FR par rapport au FJ sont nombreuses, on pourrait en offrir bien d'autres, elles se trouvent dans des dizaines de lois. Or dans une loi au moins⁵⁰ les adaptateurs du FR ont considéré qu'ils pouvaient se permettre de recycler la traduction du FJ, qu'ils avaient donc bien devant les yeux en 1255 :

Audientia non tumultu aut clamore turbetur, sed in parte positis, qui causam non habent, illi soli in iudicio ingrediantur, quos constat interesse debere. Iudex autem si elegerit auditores alios secum esse presentes aut forte causam, que proponitur, cum eis conferre voluerit, sue sit potestatis. Si certe noluerit, nullus se in audientiam ingerat, partem alterius quacumque superfluitate aut obiectu inpugnaturus, qualiter uni parti nutriri possit impedimentum. Quod si admonitus quisquam a iudicem fuerit, ut in causa taceat hac prestare causando patrocinium non presumat, et ausus ultra fuerit parti cuiuslibet patrocinare, decem auri solidos eidem iudici profuturos coactus exolvat, ipse vero, in nullo resultans, contume-

⁵⁰ Notre recherche a pris en compte la liste des correspondances entre le *Liber iudiciorum*, le *Fuero real* et le *Fuero de Soria* offerte par Martínez Díez (1969 : 558-559). Cette liste, composée de 35 références à des passages où le FR s'inspire des lois wisigothiques n'est pas exhaustive. Il se peut que d'autres lois contiennent des indices clairs supplémentaires pour notre démonstration.

liose de iudicio proiectus abscedat. (LI 2, 2, 2, Zeumer 1902 : 80-81)

Los pleytos non deven seer destorvados por bozes ni por bueltas. Mas el juez deve mandar seer a una parte a aquellos que non an pleyto, e aquellos cuyo es el pleyto deven seer antel solamiente. Y el juez, si quisiere tomar consigo algunos que oyan el pleyto con el con quien se conseje, puedelo façer si quisiere, e si non quisiere, non lexe ninguno trabajarse en el pleyto por ayudar a la una de las partidas e destorvar el otra. E si alguno no lo quisiere dexar de fazer por el juez, o si non se quisiere guiar por su mandado, o non quisiere lezar de ayudar a alguna de las partes pues que ge lo defendiere el juez, peche X sueldos doro al juez mismo, e aquel sea echado fuera del juyzio aviltadamiente. (FJ 2, 2, 2)

Los pleytos non deven seer destoruados por uozes nin por bueltas. Mas **el alcalde** deve mandar seer a una parte aquellos que non an **de ueer nada en el** pleyto. E aquellos cuyo es el pleyto **et sus uozeros** deven seer ante **el alcalde tan** solament. **E si el alcalde** quisiere tomar [~~consigo~~] algunos que oyan el pleyto con el **o** con quien se conseje, puedelo façer [~~si quisiere~~]. E si non quisiere, non dexe ninguno trauaiarse en el pleyto pora ayudar a la una de las partes et destoruar a la otra. E si algunos **hi ouiere que lo non** quisieren dexar de fazer **por mandamiento del alcalde**, [~~o non quisiere lezar de ayudar a alguna de las partes pues que ge lo defendiere el juez~~], **cada uno dellos** peche **.X. morauedís; la meytat al rey et la meetat al alcalde. Et demas échelos el alcalde** del iuyzio aviltadamiente. (FR 2, 1, 5)

Nous voyons que les transformations opérées par FR (signalées en gras pour les ajouts, barrées pour les omissions) sont insignifiantes par rapport à son habitude : *juez* > *alcalde*, quelques petits ajouts, une tournure légèrement différente parfois, des simplifications vers la fin et la distribution de l'argent pour le juge et le roi à parts égales. À notre avis, il n'y a pas de doute : le texte du FR ne pouvait pas, à partir du seul *Liber*, parvenir à une formulation si proche de celle du FJ.

3. Compte tenu de ce qui vient d'être exposé, on peut affirmer qu'une version romane du *Liber iudiciorum* existait déjà en 1255 au moins. Il serait logique que cette version romane utilisée par les jurisconsultes d'Alphonse X corresponde à une traduction « officielle », autorisée, faite donc entre mars 1241 et juillet 1255 (le *terminus a quo* correspond à la première « carta de fuero » de Ferdinand III octroyée à Cordoue, et le *terminus ad quem* à la date de composition du *Fuero real*). À titre spéculatif, on peut ajouter que la facture des traductions du FJ et du FR montre une distance linguistique et stylistique entre ces deux textes qui pourrait être le corrélat d'un décalage de quelques années entre eux. Quoiqu'on entende bien que l'écart entre le FJ et le FR puisse être aussi, et il l'est sans doute, un effet de leur propos historique différent, indépendant de leur chronologie, il est en principe raisonnable de considérer le FJ comme un produit du

règne de Ferdinand III. En ce sens, on n’insistera jamais trop : la tradition manuscrite du FJ contient sans doute des données internes qui ne peuvent que nous éclairer davantage. Pour le moment, comme il a été dit, l’état de notre connaissance sur cette tradition est limité au petit nombre de manuscrits édités (sept sur un total d’une cinquantaine de manuscrits existants d’après PhiloBiblon et BOOST₃), auxquels s’ajoutent les deux qui ont été étudiés par Orazi (1997). Voici, de façon synthétique, les caractéristiques linguistiques de chacun par ordre chronologique de parution de l’édition et selon les conclusions —pas toujours précises et définitives— tirées par chaque éditeur à la suite de son travail⁵¹ :

⁵¹ Notons que la caractérisation des manuscrits ne coïncide pas forcément avec celle livrée par PhiloBiblon (en annexe 2 figure la liste complète des manuscrits du FJ offerte par leurs soins ; l’annexe 1 présente synthétiquement ces manuscrits par ordre chronologique) et qu’elle s’écarte aussi de celle que proposait la *Bibliography of Old Spanish Texts* dans sa troisième édition (BOOST₃). Il faut préciser que BOOST₃ qualifiait invariablement comme castillane la langue des 31 manuscrits qu’elle recensait (parmi lesquels se trouvent, pour autant qu’on sache, au moins quatre léonais et un asturien) ; curieusement, un changement s’est opéré dans le passage de BOOST₃ à PhiloBiblon (projet de la même équipe) : cette nouvelle base a collé l’étiquette « leonés » dans le champ *Language* des 46 manuscrits recensés du *Fuero juzgo*, ainsi que « Traducido 1260 ca. » dans *Date* (sous l’influence certainement des ouvrages qui ont défini de la sorte le texte du FJ —notamment l’*Historia de la lengua española* de Lapesa, cf. *supra* chapitre I—). Nous ne trouvons qu’une seule fois dans PhiloBiblon une indication spécifique (*Language of copy*) à propos de la langue du manuscrit Hisp. 6 de la Bayerisches Staatsbibliothek de Munich : « agallegado ».

Ms.	Langue	Date	Éditeur
Hisp. 28 de la bibliothèque de l'État de Bavière (Munich, Staatsbibliothek)	asturien	XIII ^e siècle	Academia de la Llingua Asturiana (1994)
Z.III.6 de El Escorial	castillan	1290-1310	Mencé-Caster (1996)
Z.III.21 de El Escorial	léonais centro-occidental	2 ^e moitié XIII ^e siècle	Orazi (1997)
M.II.18 de El Escorial	léonais oriental	dernier quart du XIII ^e	Orazi (1997)
P.II.17 de El Escorial	léonais occidental (extrême occident)	1 ^{ère} moitié du XIV ^e	Orazi (1997)
B2567 de la Hispanic Society of America ⁵²	castillan avec des marques léonaises	écriture gothique XIII ^e -XV ^e siècle	Wilhelmina Jonxis-Henkemans et Jerry Craddock (1999)
Archivo Municipal de Murcia	castillan, copié vraisemblablement d'un autre manuscrit à forte empreinte léonaise	1288	Perona <i>et al.</i> (2002)
Esp. 256 de la Bibliothèque Nationale de France ⁵³	léonais	2 ^e moitié du XIII ^e siècle	José María García Martín (édition inédite de 1991)
50 de la RAE ⁵⁴	castillan	écriture du XIII ^e	Manuel Rivas Zancarrón (édition inédite de 2001)

⁵² La description de PhiloBiblon (« en léonais entre 1260-1300 ») ne coïncide pas avec ces détails obtenus lors d'un échange privé avec Jerry Craddock le 4/01/2011.

⁵³ Cette caractérisation est provisoire. Lors d'une conversation privée le 16/08/2010 José María García Martín précise : « conforme iba transcribiendo, la lengua me pareció claramente occidental, leonesa probablemente (por ejemplo, por los diptongos decrecientes y la solución de LY como lateral palatal). »

⁵⁴ Données obtenues de l'éditeur lui-même le 31/05/2011.

Ainsi, sur les neuf manuscrits édités ou étudiés, quatre sont castillans avec plus ou moins d'influence léonaise, quatre léonais et un asturien. Pour les quarante manuscrits restants, il est assez difficile d'avoir une idée de leur provenance dialectale. Comme il vient d'être dit (cf. note 51), les indications de BOOST₃ et de PhiloBiblon sont inconsistantes ; il resterait la possibilité de plonger dans l'appareil des variantes de l'édition de la RAE (1815), mais techniquement l'analyse ne serait pas des plus aisées.

4. En outre, ces différentes versions dialectales du texte du *Fuero juzgo* —tout au moins celles que nous connaissons— posent le problème de leur date plus précise et de leur primauté. Il s'agit là d'un aspect, celui de la langue, ou plutôt *des langues* du *Fuero juzgo*, pour lequel d'importantes interrogations restent en suspens. Des interrogations, qui ne sont pas sans lien avec l'histoire de l'application du *Liber iudiciorum* dans l'Espagne postgothique, sur laquelle l'état de la question n'est pas non plus d'une clarté diaphane⁵⁵.

La première question que l'on peut se poser est : quand Ferdinand III affirme « que gelo mandaré trasladar en romanz », qu'entend-il par *romanz* ? Niederehe (1987 : 116) nous rappelle qu'à l'origine « [*r*]omance sirve normalmente para denominar **la lengua popular en oposición al latín** » et que les précisions dialectales, comme dans le syntagme *el nuestro romanz de Castiella*, sont plus tardives ; elles datent de l'étape alphonsine, au cours de laquelle, d'ailleurs, l'emploi du mot *romanz* se raréfie. Par ailleurs, à l'époque de Ferdinand III, d'après Amado Alonso (1938 : 12), « [d]ebía de ser rarísimo que se sintiera la necesidad de delimitar el romance que hablaban unos peninsulares del que hablaban otros ; y así como apenas se oiría hablar de “romance leonés” o de “romance ovetense”, así sería también excepcional el uso de “romance castellano” ». Le terme désigne, donc, à défaut de précisions complémentaires, la

⁵⁵ Les historiens du droit ne sont pas arrivés à une conception unanime sur la question. Il existe deux thèses qui seront développées dans les notes de bas de page successives à celle-ci et qui peuvent se résumer ainsi :

1. thèse de l'application partielle du *Liber iudiciorum* dans l'Espagne postgothique (García-Gallo, Díaz y Díaz, Menéndez Pidal) : pendant l'époque musulmane le *Liber iudiciorum* se maintient en Catalogne, dans le royaume de León, parmi les mozarabes, et à Tolède depuis la fin du XI^e siècle.
2. thèse de l'application du *Liber iudiciorum* dans l'ensemble des territoires de l'Espagne postgothique comme droit commun auquel s'ajoutent des compléments spécifiques de droit de la procédure pénale et de droit seigneurial et local pour les aspects de la nouvelle réalité qui ne sont plus couverts par le *Liber* (Otero).

langue vulgaire propre au locuteur, qui dans le cas de Ferdinand III n'est vraisemblablement rien d'autre que le roman castillan, compte tenu du fait que dans sa chancellerie tous les documents romans furent écrits en castillan, à une exception près, celle d'une brève confirmation en léonais occidental (cf. Fernández-Ordóñez 2004 : 381 et n. 5). Ne perdons toutefois pas de vue que les versions du *Fuero juzgo* léonaises conservées sont nombreuses et que les castillanes portent des empreintes occidentales.

Justement à ce propos, on doit se demander s'il n'aurait pas existé, préalablement à la version commandée par Ferdinand III, une version léonaise —étant donné qu'historiquement le FJ s'appliquait plus en León plus qu'en Castille⁵⁶— qui aurait pu servir d'appui à la traduction castillane destinée aux villes du bassin du Guadalquivir. Le cas échéant, les versions léonaises qui ont été conservées jusqu'à nos jours ne pourraient-elles pas correspondre à une tradition préfermandine ? La réponse à ces deux questions aurait pu être affirmative et nous avons même cru, pendant un instant, en trouver une preuve matérielle contenue dans six folios⁵⁷ en parchemin (cf. annexe 3).

López Ferreiro (1895 : II, 293-308) édita dans son livre *Fueros municipales de Santiago y de su tierra* ces six folios d'un codex du *Liber iudiciorum* bilingue latin-roman qu'il data du premier tiers du XIII^e siècle, plus précisément de la fin du règne d'Alphonse IX. L'historien considéra ce témoignage comme précieux, de par son ancienneté, par la distance qui, d'après lui, l'éloignait des versions du *Fuero juzgo* du fils du roi Léonais, et parce qu'il crut possible que la version romane fût écrite en galicien. Une soixantaine d'années plus tard, l'historien du droit Alfonso Otero (1959) —qui baptisa ce fragment « código López Ferreiro del *Liber Iudiciorum* »—

⁵⁶ Menéndez Pidal (1945 [1955³] : 19) rappelle qu'au X^e siècle le droit écrit wisigothique du *Liber iudiciorum* régissait dans le León, en Catalogne et en Aragón, ainsi que parmi les mozarabes d'al-Andalus, alors que « Castilla llevaba muy a mal el tener que peregrinar en alzada a León, porque repugnaba en general la legislación del viejo código, prefiriendo regirse por sus costumbres locales » (p. 18). Menéndez Pidal (1906 : 24) rapporte, comme l'avait fait Gessner (1867) quelques citations anciennes sur cette représentation : « el Canciller Ayala dice en la Crónica del Rey Don Pedro, que se llama en Toledo “castellano” todo aquel que es de tierra del señorío del Rey de Castilla “do non se juzga por el Libro Juzgo”, y esta indicación se completa con el capítulo IX de la *Crónica de Alfonso X* : “ca en el regno de León avian el Fuero Juzgo que los godos ovieron fecho en Toledo” ; una tradición contaba que al proclamar los castellanos su independencia de León, “enviaron por todos los libros de este Fuero que había en todo el Condado e quemáronlos en la iglesia de Burgos” » (cf. aussi García-Gallo 1955 : 595-596, n. 32). Cependant, il n'y a pas de consensus entre les historiens du droit sur le fait que le *Liber* n'ait pas régi en Castille, comme on l'exposera immédiatement (cf. note 58).

⁵⁷ Malheureusement, « Ó Museo do Pobo Galego só chegaron catro dos seis folios mencionados por López Ferreiro, concretamente os correspondentes ó Libro VII, *De los Furtos e de los Enganos*, partes do Tit. 1º, Tit. 2º e tamén partes do Tit. 5º, este último só na súa versión latina » (Gómez España 2005 : 112).

reconsidérer le caractère de la version romane : il valide la datation de López Ferreiro, mais dément que ce codex s'écarte significativement des versions connues de la deuxième moitié du XIII^e siècle et il est loin d'être convaincu du caractère galicien de sa langue [nous soulignons] :

Si se compara la parte romanceada de este Códice bilingüe con las versiones del F. Juzgo, se puede apreciar una coincidencia sustancial, aunque bien es verdad que su forma es mucho más tosca y primitiva. Su romance y su redacción son menos perfectos que los de aquéllas, *siendo relativamente abundantes algunas expresiones que pueden calificarse de galaicismos*. De todos modos, *no parece posible calificarlo de versión latino-gallega*. Las diferencias respecto al F. Juzgo apreciables en la parte romanceada no son mayores que las de su parte latina frente a otras versiones *vulgatae*. Simplemente, un lenguaje más incorrecto, pero nada más. (Otero 1959 : 557-558)

Cette version, ajoute-t-il, et il suit en cela López Ferreiro (1895 : 295), « después habría servido, quizá, para llevar a cabo la versión oficial de Fernando III » (Otero 1959 : 558). Ceci dit, ces aspects formels n'intéressent que très marginalement Otero. Pour lui la valeur d'un tel témoignage est historique, et non linguistique : elle réside dans le fait qu'il constitue la preuve que des versions romanes privées du *Liber* antérieures à la « version officielle fernandine » avaient existé, ce sur quoi il se fonde pour réinterpréter l'histoire de l'évolution du *Liber* et de son application dans la période postgothique⁵⁸.

Mais revenons au sujet linguistique et philologique. Il semblerait que depuis l'étude de López Ferreiro en 1895 ce codex bilingue n'ait attiré l'attention d'aucun philologue ni d'aucun paléographe moderne. Grâce à une copie des quatre folios conser-

⁵⁸ En effet, cette version prétendument préfernandine est à ses yeux un indice de la vitalité dont le *Liber* aurait joui comme droit commun plus ou moins adapté dans tous les territoires de l'époque et ébranle de ce fait la représentation historique de Ferdinand III comme restaurateur de ces lois afin d'unifier juridiquement son royaume. En fin de compte, en décidant de l'adopter dans les grandes villes andalouses reconquises dans une nouvelle version romane, le roi aurait suivi la pratique traditionnelle et n'aurait fait que valider officiellement la vigueur du *Liber iudiciorum* comme droit commun de façon ininterrompue depuis la disparition de la monarchie wisigothique. Selon ses propres mots (Otero 1959 : 158-159) : « De cualquier forma que se mire, el Códice bilingüe López Ferreiro revela la existencia de versiones romanceadas del *Liber iudiciorum* anteriores a las oficiales. Este hecho es extraordinariamente importante, porque nos aclara el carácter de la versión oficial del F. Juzgo. Ante la existencia de versiones romances privadas parece que no se puede considerar la traducción oficial exclusivamente como un acto de política legislativa tendente a lograr la unidad jurídica en la diversidad localista mediante la aplicación de un fuero local —el F. Juzgo— igual para todos los municipios. No se trataría, pues, de un resurgimiento del *Liber iudiciorum* para realizar una política legislativa, sino de una confirmación oficial de la vigencia del *Liber* como Derecho común, mantenida desde la desaparición de la monarquía visigoda. Por esto era aplicable a las grandes ciudades recién conquistadas, carentes de una tradición localista. Todo lo cual no excluye que, al mismo tiempo, sirviera para encauzar una política de unificación jurídica por vía local ».

vés de ce manuscrit que le Museo do pobo galego a bien voulu nous fournir⁵⁹, nous avons pu vérifier que la version romane de ce codex semble bien être galicienne⁶⁰, mais, contre l'avis de López Ferreiro, nous concluons que celle-ci est de toute évidence apparentée aux textes connus du *Fuero juzgo* (cf. transcription et correspondance avec le ms. de Murcie en annexe 4). La tradition « fernandine » du *Fuero juzgo* ne serait-elle donc pas innovante et se situerait-elle, au contraire, dans la continuité d'une tradition préfernandine occidentale ? Peut-on imaginer que la déclaration du roi aux Cordouans ait pu correspondre à un souhait effectif de sa part, mais que, finalement, l'essentiel pour lui était de promulguer un texte roman officiel et autorisé, ce à quoi une version traditionnelle suffisamment accréditée servait aussi ? En réalité, il paraîtrait que López Ferreiro, malgré le soin qu'il prit pour dater ce manuscrit (cf. annexe 5), n'ait pas vu tout à fait juste en proposant le premier tiers du XIII^e siècle comme date de sa copie. Une analyse personnelle nous révèle que l'écriture gothique de ce codex est transitionnelle entre la *textura* et la *rotunda*, ce qui tendrait à prouver que le manuscrit fut copié à la charnière des XIII^e et XIV^e siècles. Cette première impression semble validée par deux expertises plus pointues que des spécialistes de l'analyse codicologique et paléographique comme Pedro Sánchez-Prieto et Carmen del Camino ont bien voulu nous offrir (cf. également annexe 5).

Par ailleurs, nous savons qu'une version catalane du FJ avait existé dès la première moitié du XII^e siècle au moins —deux folios de deux versions différentes ont été conservés jusqu'à nos jours— (cf. Moran 2004 : 435-437)⁶¹. Il conviendrait

⁵⁹ Par l'intermédiaire précieux de Johannes Kabatek.

⁶⁰ Dans le codex cohabitent des formes occidentales galiciennes et centrales : *morto, aquellos, nova, a maldat, la cousa, a lee dos falsos, mays, porqueo demostra, que lo demostra, la ley, lee antigua, muytas, muchas, mucho, la parte que ouo da cosa entreguela al señor.*

⁶¹ Rappelons que le codex le plus ancien de la *Lex Visigothorum* (VII^e siècle) provient de la région Urgell-La Cerdanya et que c'est en Catalogne que l'on recense le plus de manuscrits anciens de celle-ci. D'après Díaz y Díaz (1976 : 218-219), « la densidad de ejemplares de la *Lex* en la Marca Hispánica es muy significativa » au point que selon lui on peut supposer qu'il existait un atelier d'écriture à Gérone consacré à la production en série d'exemplaires destinés en partie à la Narbonnaise et à ses *hispani* et d'autre part, que c'est d'ici que proviendraient les copies qui arrivent à La Rioja au X^e siècle. La Rioja aurait produit à son tour des exemplaires pour les régions qui développent l'esprit pro-wisigothique, comme la Galice ou le León (où l'on trouve un exemplaire du XI^e siècle). Tolède, pour sa part, aurait reçu des manuscrits en provenance du León et de la Marche Hispanique (cf. Díaz y Díaz 1976 : 222-224 pour ce qui précède). Ces faits en rapport avec la production et la circulation des codex de la *Lex gothica* sont pris comme preuves de sa vigueur légale : au VIII^e siècle, après la conquête musulmane, les seuls à avoir conservé cette loi auraient été les *hispani* catalans et les mozarabes. À partir du X^e siècle, les mozarabes venant de l'Espagne musulmane se seraient installés dans le León et

maintenant de trouver ces deux versions afin de les comparer avec celles que nous connaissons pour découvrir quel lien les unit.

Pour le moment, il est raisonnable de conclure à propos de la question dialectale des versions romanes du texte du *Fuero juzgo* que :

1. il n'existe pas de preuves du fait que la version « officielle » fernandine ait pu avoir comme modèle une autre version privée préfernandine provenant de l'ancien royaume de León. On considérera donc que les manuscrits qui nous sont parvenus proviennent d'une tradition sous la tutelle de Ferdinand III.
2. concernant les versions léonaises de la fin du XIII^e, celles-ci auraient servi dans l'ancien royaume de León⁶², car il semble peu plausible qu'elles aient été utilisées dans une ville méridionale par les participants à la reconquête et au repeuplement d'origine léonaise. Effectivement, si un contingent d'origine léonaise participa à la reconquête et au repeuplement de Cordoue (cf. González 1980 : 415), leur nombre n'aurait pas justifié qu'on ait adopté une version léonaise dans ces contrées, les Castellans ayant été de loin les plus nombreux —et parmi eux les Tolédans auraient eu un poids particulier—, comme nous l'apprend González (1980 : 437-438) :

Sin ser los topónimos incluidos en los apellidos una prueba definitiva de la procedencia, el examen de los documentados, en relación con la propiedad o vecindad en Córdoba y su término, puede mostrar que no eran mayoría los leoneses, asturianos, gallegos, portugueses y navarros; ya eso hace pensar que tampoco se haría por ellos la orientación foral. El número de caballeros, mercaderes y artesanos concurrentes procedía principalmente de Castilla, en buena proporción de la Vieja, de Campos, Meneses, Valdenebro, Roa, Guzmán, Torquemada, Olea, Argote (Burgos), Mijangos, Haro, Logroño, Pedrola y Tapiola, Marañón, Mendoza, Harana (Álava), Funes y Góngora (Navarra). También eran frecuentes los de la Extremadura y Castilla la Nueva (Toledo, Talavera, Guadalajara, Cuenca, Alarcón, Barrax). Probablemente entre los hidalgos y mercaderes se distinguían por su peso los procedentes del reino de Toledo.

Pour ce qui est des autres villes méridionales, il n'y aurait pas eu plus de raisons qu'à Cordoue pour y émettre une version léonaise (Moxó 1979 : 356 confirme que « [d]e las tierras del reino de León acudió menor número de pobladores a Andalucía »).

auraient contribué à sa diffusion sur place (cf. García-Gallo 1955 : 601-602 et 1956 : 391 et 395, mais aussi la thèse contradictoire d'Otero 1959).

⁶² Je prends connaissance d'une référence bibliographique au moment de conclure cette rédaction, qui contient sans doute des informations utiles sur ce point : Plettenberg (1994), *Das Fortleben des Liber Iudiciorum in Asturien/León (8.-13. Jh.)*.

3. d'autres versions romanes auraient pu circuler dans d'autres régions de l'ancien domaine wisigothique, comme c'est le cas de celle dont on conserve un fragment en catalan. On peut aussi ajouter que Prieto Bances (*apud* García Arias, Academia de la Llingua Asturiana 1994 : XIV, n. 10) soupçonne qu'il ait pu exister une version asturienne plus jeune de quelques années par rapport à celle du manuscrit Hisp. 28 de la Bayerisches Staatsbibliothek⁶³ et que d'après Ureña (*apud* García-Gallo 1955 : 602-603, n. 48), il est « indiscutable » que le *Liber* fut aussi traduit en arabe (le ms. 10064 de la BNE du *Liber iudiciorum* du IX^e ou X^e siècle porte quelques notes en arabe dans ses marges et entre les lignes). Une traduction arabe aurait pu être utile aux mozarabes.

De nouveau, nous voyons que seule une analyse de la tradition manuscrite du FJ qui mette en perspective les différents manuscrits, y compris le codex López Ferreiro et les deux fragments catalans, ainsi que les manuscrits latins conservés, pourrait beaucoup mieux nous éclairer sur toutes ces questions.

II.1.2. Cette étude : justifications et objectifs

1. D'une étude antérieure portant sur deux fors de la famille de Cuenca (Castillo Lluch 1996-1997) nous avons gardé le souvenir d'une syntaxe très fortement latinisante, ce qui a contrasté avec notre impression de la structure phrastique du FJ qui, au premier abord, semblait suivre une direction tout à fait opposée tout en étant contemporain de celui-ci. En une autre occasion (Castillo Lluch 2008), notre intérêt s'est porté sur des tendances lexicales dans des traductions d'Alphonse X à partir du latin qui semblaient être le fruit d'une volonté d'émancipation formelle du castillan face à la langue de culture dominante. La syntaxe du FJ pourrait-elle nous apprendre quelque chose sur le processus de promotion du castillan qui a eu lieu au XIII^e siècle ? En tout cas, bâtir l'architecture de la phrase dans un texte roman long en prose, comme l'est le FJ, à l'époque de ces premiers textes, nous paraît être un acte qui ne s'improvise pas, en particulier s'il est produit dans une chancellerie royale.

⁶³ Selon García-Gallo (1956 : 391), la loi wisigothique ne fut pas observée dans les Asturies pendant le VIII^e siècle, mais fut rétablie très tôt par Alphonse II (792-842).

Notre objectif est donc d'étudier l'ordre des constituants dans le FJ, à la recherche des tendances qui pourraient nous conduire à une interprétation de comment et selon quels critères sociolinguistiques cet aspect de la langue avait été codifié dans la première moitié du XIII^e siècle, avant Alphonse X.

Notre étude n'est pas la première qui ait été menée sur la syntaxe du *Fuero juzgo* : deux autres travaux ont été produits dans le passé, l'un dû à Mencé-Caster (1996) et l'autre à Perona (2002)⁶⁴, qui ciblent respectivement les différents types d'énoncés constituant le texte et ses éléments de relation⁶⁵. Une analyse sur l'ordre des constituants dans le *Fuero juzgo* n'a donc pas été réalisée jusqu'à présent. Par rapport à l'angle sociolinguistique adopté dans notre étude, le FJ se révèle idoine, d'autant qu'il s'agirait du premier très long texte législatif roman produit et/ou, du moins, officialisé à l'initiative des rois castillans et qu'il est comparable à d'autres fors romans très proches de lui dans le temps mais d'une sphère autre que royale, visant d'autres intérêts. Cependant, le texte du FJ ne présente pas que des avantages, puisqu'il participe d'un problème commun à la plupart des textes médiévaux conservés en copies : il fut écrit à une époque plus ancienne que celle des manuscrits dont on dispose. Entre la date de la traduction promise par Ferdinand III aux Cordouans (1241) et le manuscrit de Murcie, sur lequel se fonde notre étude —vraisemblablement de 1288— il y a un écart maximal de 47 ans et peut-être aussi une distance dialectale dont nous venons de voir qu'on ne sait rien avec certitude. La transmission de ce for aux différentes villes (Cordoue, Séville, Murcie, pour ne citer que les principales), qui exigeait une multiplication des copies, a pu modifier la traduction romane originale et l'a certainement fait. On sait bien que dans le laps de temps qui sépare la rédaction originale de la date d'une copie se superposent successivement des couches linguistiques qui forment ce que Cesare Segre a baptisé comme *diasystème*, c'est-à-dire un produit linguistique mixte entre le système de l'auteur et des traits du système du copiste ou des copistes. Selon Segre (1976 : 286) :

⁶⁴ Pour une synthèse de l'étude de Perona, cf. *infra* III.2.3. Martín Alonso (1962) inclut dans son livre *Evolución sintáctica del español* un chapitre (le V de la première partie) consacré à « la frase en el *Fuero Juzgo*, Berceo y el *Poema de Alexandre* ». Par son extension réduite et ses notes approximatives sur des contenus généralistes, cette étude nous semble ne pas être sur le même plan que les travaux cités en corps de texte.

⁶⁵ Mencé-Caster (1996 : III, 260-261) fait référence de façon marginale à l'ordre des constituants dans son manuscrit du FJ et mentionne globalement que « les nexus qui entrent dans la formation d'autres types d'énoncés que les énoncés-nexus sont majoritairement conformes à l'ordre SVO » (p. 261).

Dans le cas le plus simple, le diasystème sera le résultat du compromis entre le système du texte (S1) et le système du copiste (S2) : $D = S1 + S2$. Mais cette même copie sera à son tour recopiée par un autre copiste, avec son système (S3) ; il en résulte : $D = (S1 + S2) + S3$, et ainsi de suite.

Par conséquent, la langue du ms. de Murcie sera tenue pour un produit de son époque (1288, règne de Sanche IV) mais portant très vraisemblablement l’empreinte des usages linguistiques de l’époque d’Alphonse X et de Ferdinand III, sans perdre de vue qu’à l’origine se trouve le dessein de ce dernier, exprimé en 1241⁶⁶. Nous considérons donc le FJ, dans la version que nous allons étudier du manuscrit de Murcie, comme un instrument et un produit de la promotion du roman castillan par la chancellerie castillane entre 1241 et 1288, principalement entre les mains de Ferdinand III et d’Alphonse X. Une chancellerie qui est la scène de cette promotion dans le double versant du statut et du corpus. Pour ce qui est de la planification du statut, dans cette fameuse « carta de fuero » de Cordoue on trouve la preuve que Ferdinand III eut l’intention d’employer le roman pour ce long texte en prose, le plus long jusqu’à cette date. En ce qui concerne la définition du corpus, notre but sera de déceler quels en sont les mécanismes sur le terrain de la syntaxe.

L’étude de la syntaxe du FJ est envisagé dans une mise en perspective : il convient, pour commencer, de s’orienter en amont, vers la syntaxe du *Liber iudiciorum*, afin d’évaluer dans quelle mesure le FJ en est formellement tributaire (section II.2.1.) ; puis, nous aborderons le contraste existant entre la syntaxe du FJ et celle d’autres fors municipaux contemporains mais aussi du *Fuero real*, dont il partage certains contenus (section II.2.2.). Ces analyses vont nous permettre d’appréhender les particularités de l’ordre des constituants dans la prose du FJ (section II.2.3.) mais également de connaître ce point de la syntaxe dans un réseau de fors castillans du XIII^e siècle, ce qui nous donnera une image des tendances et des tensions en jeu à l’époque pour cet aspect de la définition du roman castillan dans l’univers de la prose législative.

⁶⁶ À ce propos, on peut rappeler aussi que des études récentes sur le rythme de développement et de diffusion des changements linguistiques permettent de conclure que la barre de 50 ans séparant une copie de son original est le seuil en dessous duquel la représentativité de la période de composition par une copie est encore garantie (cf. Fernández-Ordóñez 2006 : 10 sur les constats de Chambers 2001).

II.2. Le *Fuero juzgo* en perspective : étude syntaxique

II.2.1. Le *Liber iudiciorum* et le *Fuero juzgo*

1. L'état de la question concernant l'histoire du *Liber iudiciorum* est complexe et très controversé. Il ne nous incombe pas d'entrer dans les détails, mais il sera utile de nous référer aux conclusions auxquelles est parvenu le spécialiste de législation wisigothique José Manuel Pérez-Prendes. Schématiquement (Pérez-Prendes 2009), l'auteur rappelle que le *Liber iudiciorum* en tant que récopilation, modification et additions à la législation wisigothique connut historiquement deux formes officielles successives : d'abord celle promulguée par Receswinth en 654, et ensuite celle promulguée par Erwich en 681. D'autre part, divers juristes ont pu ajouter au fil des siècles des notes dans chacun des manuscrits qu'ils utilisaient, et ce corps d'additions intégré aux différents textes est ce que l'on connaît comme *Vulgate*. Ces connaissances, nous les devons à l'éditeur Karl Zeumer (1902). Avant la date de son édition, le *Liber iudiciorum* fut injustement considéré comme une unité historique, de sorte qu'il fut édité par juxtaposition de différents manuscrits par Villadiego (1600), la RAE (1815) et même Samuel P. Scott (1908). Le problème que présentent ces éditions est notoire : elles sont le produit hybride d'un croisement de la version receswinthienne, de l'erwichienne et de matériaux des manuscrits des vulgates. Nous ajouterons simplement que cette fusion d'éléments rend stérile toute tentative globale sérieuse d'une *collatio* du texte latin offert par ces éditions avec la version romane *Fuero juzgo* dans ses différents manuscrits. Identifier les sources latines de ceux-ci à partir du travail de Zeumer et des nouveaux manuscrits découverts depuis 1902⁶⁷, intégrés dans la nouvelle étude de García López (1996)⁶⁸, est un travail qui reste à faire et qui s'impose avant toute recherche comparative.

Comme conséquence du problème ecdotique exposé, la correspondance entre le *Liber iudiciorum* —dans ses versions les plus répandues, notamment celle de la RAE (1815)— et le *Fuero juzgo* n'est que partielle. Llorente (1792 : 23) signalait déjà que le FJ « [n]o corresponde totalmente á la coleccion latina, ni en el órden de las Leyes, ni en

⁶⁷ Pour connaître dans le détail la tradition manuscrite du *Liber iudiciorum*, cf. Díaz y Díaz (1976). Sur ses éditions, on peut consulter la synthèse de Mencé-Caster (1996 : I, 65-68).

⁶⁸ Carlos Petit (2001 : 65-61) trace un compte rendu de cette nouvelle étude et de l'édition expérimentale qu'elle intègre et conclut que son mérite réside surtout dans le fait qu'elle valide l'édition de Zeumer (en ayant tenu compte de quinze nouveaux manuscrits).

su número : y (lo que es mas) algunas, ni aun en su total contexto literal ». Corinne Mencé-Caster (1996 : I, 9) s'exprimait dans le même sens : « le *Fuero Juzgo* n'est pas une traduction littérale du *Liber Iudiciorum* (même dans sa forme *Vulgata*) : il s'est en effet, opéré au cours des siècles, un travail de compilation et de remaniement des lois »⁶⁹.

2. Une fois posée cette prémisse selon laquelle nous avons affaire à deux textes différents, distancés par le temps et les manipulations des copistes et des éditeurs, nous pouvons cependant nous essayer à comparer des parties dans lesquelles les versions latine et romane du texte montrent encore des parallélismes bien tangibles. Nous avons eu l'occasion dans la section précédente d'apercevoir déjà l'allure que revêt la traduction du *Fuero juzgo* qui, par rapport à celle du *Fuero real*, reste en général très proche du *Liber iudiciorum* et ce, en dépit des transformations et ajustements linguistiques imposés par le passage d'une langue à l'autre. Afin d'apprécier plus concrètement en quoi consistent ces transformations, nous proposons une analyse de la loi 8 du premier titre du livre 3 (3, 1, 7 dans le *Liber*), qui expose qui doit marier les enfants quand les parents sont décédés. Plusieurs cas sont ici passés en revue : celui où le père (séquence 3) puis la mère (séquence 4) décèdent, le cas où les frères seraient mineurs et ne pourraient pas décider (séquence 5), le cas du garçon majeur qui peut décider par lui-même avec qui se marier (séquence 6) et enfin le cas de la fille majeure, qui ne jouit pas de la même liberté (séquence 7).

Le tableau suivant contient dans la première colonne le texte du *Forum Iudiciorum* (Zeumer 1902 : 130), dans la deuxième une traduction personnelle en espagnol actuel, que l'on a souhaitée la plus proche possible et, dans la dernière, la version du FJ⁷⁰.

⁶⁹ Cf. l'épigraphie « Le *Fuero Juzgo* comme entité distincte du *Liber iudiciorum* » dans la thèse de Mencé-Caster (1996 : I, 2-10).

⁷⁰ Comme il a déjà été signalé, l'édition de référence pour toutes les citations du *Fuero juzgo* — sauf exceptions indiquées — est celle de Perona *et al.* (2002). La loi suivante (3, 1, 8), reproduite aussi *supra* p. 36, nous donne à voir des différences significatives entre les éditions de la RAE (1815) et celle de Perona *et al.* (2002), bien qu'elles reprennent toutes deux le manuscrit de Murcie. Vérification faite, la plus fidèle est celle de Perona *et al.* (2002) et pas uniquement pour ce seul passage (les écarts entre l'édition de la RAE et le manuscrit de Murcie n'étant pas exceptionnels tout au long du livre). Néanmoins, pour ce passage nous lisons avec la RAE dans le manuscrit *se casar* et non pas *si casar* (séquence 4) et *los deue* et non pas *les deue* (séquence 5).

1	<i>Liber iudiciorum 3, 1, 7</i>		<i>Fuero juzgo 3, 1, 8</i>
2	VII. Antiqua. <i>Ut patre mortuo, utriusque sexus filiorum coniunctio in matris potestate consistat.</i>	<i>Que muerto el padre, se ponga en poder de la madre la unión conyugal de los hijos de ambos sexos.</i>	VIII. <i>Titul que el padre muerto, el casamiento de los fijos e de las fijas finque en poder de la madre.</i>
3	Patre mortuo, utriusque sexus filiorum coniunctio in matris potestate consistat ;	Muerto el padre, póngase en poder de la madre la unión conyugal de los hijos de ambos sexos.	Si el padre es muerto, la madre puede casar los fijos e las fijas.
4	matre vero mortua, aut si ad alias nuptias forte transierit, fratres eligant, cui dignius puer vel puella iungatur.	Y muerta también la madre, o si hubiera pasado a otras nupcias, los hermanos elijan con quién se una el chico o la chica más dignamente.	E si la madre es muerta, o si casar con otro marido, los hermanos deven casar la hermana,
5	Quod si fratres eius aetatis non fuerint, ut eorum iudicio debeat germanus aut germana committi, tunc patruus de coniunctione eorum habeat potestatem.	Pero si sus hermanos no fueran de una edad que pueda confiárseles a su juicio el hermano o la hermana, entonces el tío paterno tenga la potestad de la unión conyugal de ellos.	si son de edad cumplida. <Mas> si non son de tal edad, el tío les deve casar.
6	Certe si germanus iam adulescentie habet etatem, et proximorum renuit sollicitudinem, sit illi potestas condignam sibi coniunctionis querere copulam.	Con todo, si el hermano ya tiene la mayoría de edad y rehúsa la intervención de sus parientes, tenga potestad de buscar una unión conyugal digna de sí.	Mas si el hermano es de edad cumplida, e non se quisier casar por consejo de sus parientes, puede<se> casar por sí.
7	De puella vero, si ad petitionem ipsius his, qui natalibus eius videtur equalis, accesserit petitor, tunc patruus, sive frates cum proximis parentibus conloquantur, si velit suscipere petitorum, ut aut communi voluntate iungantur, aut omnium iudicio denegetur.	En cuanto a la joven, si se presenta un pretendiente para pedirla que parece ser de la misma edad, entonces que el tío paterno o el hermano comente con los parientes próximos si aceptar al pretendiente para que o bien de común acuerdo se casen o bien de común acuerdo sea denegado.	Mas la hermana, si algun omne conveniente la demanda, el tío o los hermanos fablen con <sus> parientes mas propinquos, assi <que> comunalmientre lo reciban cuemo deven.

Les transformations opérées dans la version du *Fuero* se résument fondamentalement à deux types de modifications, l'une quantitative, l'autre qualitative.

Premièrement, dans le *Fuero*, l'expression des contenus est plus synthétique que dans le *Liber* : les phrases sont plus courtes —ce qui est déjà visible au premier abord— et des détails sont omis. C'est ce qui se passe dans les séquences 5 et 7. Dans la séquence 5, *etatis non fuerint, ut eorum iudicio debeat germanus, aut germana committi* dévient *si son de edad complida*, et perd la circonstancielle finale. Dans la séquence 7, *is, qui natalibus eius videtur equalis* est rendu par *algun omne convenible* (sans préciser que cet homme conviendrait par l'âge). Cette même séquence présente encore deux économies : *communi voluntate* et *omnium iudicio* sont unifiés en *comunalmente*, puis juste avant, la suppression de *si velint suscipere petitorem* évite un paradoxe : en effet, ce détail n'est pas pertinent au cas où le prétendant serait refusé.

D'un autre côté, l'expression correspond à un registre moins soutenu, moins technique, comme nous le montrent les versions suivantes :

<i>utriusque sexus filiorum</i>	<i>los fijos e las fijas;</i>
<i>coniunctio in matris potestate consistat</i>	<i>la madre puede casar</i>
<i>aut si ad alias nuptias forte transierit</i>	<i>o si casar con otro marido</i>
<i>sit illis potestas condignam sibi coniunctionis querere copulam</i>	<i>puéde<se> casar por sí</i>

La version vernaculaire exhibe, donc, dans ce passage, une indépendance sensible par rapport au modèle latin en choisissant les éléments essentiels du contenu et en essayant de les formuler d'une façon efficace et claire. Les tournures castillanes peuvent nous sembler correspondre à un style plus « oral », à une langue de l'immédiat communicatif selon les termes fixés par Koch et Oesterreicher (2001, 2007)⁷¹.

Cependant la simplification de l'expression ne doit pas être perçue comme le signe d'un déficit : nous avons la preuve que la langue romane disposait des ressources expressives d'un registre plus soutenu ou plus technique, celui de la distance

⁷¹ Aux dimensions diatopique, diastratique et diaphasique de la variation des langues, Koch et Oesterreicher viennent ajouter la dimension conceptionnelle entre *distance* et *immédiat communicatif*. Ces termes prétendent constituer un modèle conceptuel clair qui dépasse les confusions provoquées par les termes *langue orale* et *langue écrite* et par l'assimilation systématique de *langue écrite* à 'langue formelle' et *langue orale* à 'informelle'. Leurs concepts proviennent d'une métaphore en rapport avec les différents paramètres des conditions de la communication. La distance physique, sociale et référentielle ou, au contraire, l'immédiat physique, social et référentiel constituent des espaces qui impliquent différents types de ressources linguistiques.

communicative (Koch et Oesterreicher), présent dans la rubrique⁷² en langue romane de cette même loi 8 (cf. la séquence 2, colonne 3). La comparaison de cette séquence 2 avec la 3 nous donne à voir une reformulation d'une conditionnelle (*si el padre es muerto*) par une proposition de participe absolu (*que el padre muerto*). Ces participes absolus ne sont pas rares dans le reste de l'œuvre (par exemple dans cette séquence qui en contient trois : *si algún esposo muriere por ventura fechas las esposaias y el besodado, e las arras dadas*⁷³), de même qu'un lexique d'une langue de spécialité n'est pas exclu, comme dans *finque en poder de la madre* (plus proche du latin *in matris potestate consistat*). Mais notons aussi que la structure de la rubrique est nominale (*el casamiento... finque en poder de la madre*) alors que la structure du corps du texte est verbale (*la madre puede casar*). Cette variation met en jeu deux styles opposés, le premier étant beaucoup plus scriptural et correspondant typiquement à une langue de la distance (Koch / Oesterreicher 2001 : 598 ; cf. aussi *infra* p. 138). Au bout du compte, pour le corps du texte c'est un registre plus standard qui prime, au détriment de la langue de spécialité (variété la plus élaborée qui soit d'une langue).

La transformation qui se produit à partir du latin est cohérente avec le but de la traduction en langue vulgaire : le sens même d'une traduction en langue romane de ce for se justifie, comme le défend Lomax (1971 : 413) à propos du changement linguistique de la chancellerie en général, par une connaissance déficiente du latin par les agents de la bureaucratie ordinaire peu lettrés (*portazgueros*, maires...), problème de surcroît plus courant dans les régions éloignées de la cour, et qui coïncident avec une époque, celle de Ferdinand III, où la bureaucratie connaît une montée en flèche. Pour ces raisons, afin de rendre les contenus du texte légal plus accessibles aux lecteurs, on change de langue, mais aussi d'expression. Mais ne perdons pas de vue que ce changement est tout de même relatif : l'étude de Perona (2002) met en lumière le déploiement d'un réseau de marqueurs discursifs dans le texte roman à l'instar de ceux utilisés dans le texte latin qui témoigne d'une volonté de littérisation de cette langue jusque-là uniquement destinée à l'immédiat communicatif, afin de la doter des moyens

⁷² Les rubriques forment une strate textuelle à détacher du texte de la loi —ajoutées après la rédaction du texte, elles correspondent parfois à une époque différente de celle-ci (cf., par exemple, les rubriques du FSepúlveda dans Gibert 1953 : 366 et s. ou celles des FNovenera dans Tilander 1951 : 37-38)—. Une étude linguistique comparative des rubriques et du contenu du texte qu'elles reprennent serait très intéressante dans la perspective de la linguistique variationnelle (écart dialectal, diachronique et diaphasique / diatechnique) et de la théorie des traditions discursives.

⁷³ Cf. pour ces constructions en espagnol médiéval Suárez Fernández (1993).

complets d'une langue de la distance (nous reviendrons sur cet aspect dans la section III.2.3.).

L'écart existant entre les textes du *Liber iudiciorum* et du *Fuero juzgo* nous a fait considérer pour l'instant comme secondaire l'analyse comparative de l'ordre des constituants dans les deux livres ; pour notre objet, il suffira de dire que la structure syntaxique du *Liber iudiciorum* est classique et présente le verbe régulièrement en fin de proposition. Une observation en perspective de la syntaxe du FJ et des fors municipaux contemporains pourra mieux nous permettre d'appréhender la spécificité de notre texte. Cette vision d'ensemble des fors de la deuxième moitié du XIII^e siècle constituera donc l'objet principal de cette partie.

II.2.2. Les fors castillans de la deuxième moitié du XIII^e siècle

II.2.2.1. Contextualisation historique et présentation du corpus

1. Un élément cardinal du repeuplement des territoires reconquis était la concession de fors pour gouverner les nouvelles populations chrétiennes. À en juger par l'appréciation d'Alphonse X lui-même dans le *Setenario*, cet aspect fut exemplairement géré par son père : « [p]oblando la tierra, esto ffazía él muy bien ; [...] Afforáualos otrosí muy bien en darles quales ffueros e franquezas queríen por que ouyesen sabor de poblar la tierra e guardarla » (*apud* González Jiménez 2004b : 362). Les historiens nous rappellent qu'on peut distinguer deux époques et deux aires concernant l'attribution de fors par le roi Saint⁷⁴ : d'une part, avant 1240 dans la région du haut Guadalquivir (Baeza, Andújar, Úbeda, Quesada, Sabiote, Cazorla, Iznatoraf...), il octroya des fors de la famille de Cuenca, puis, à partir de 1241 —date de la conquête de Cordoue—, il décidera de donner le for de Tolède (*Fuero juzgo*).

Les raisons de ce changement de loi ont pu être multiples : selon González (1980 : 415-416), le roi tenait en très haute estime Cordoue, ville rivale de Tolède depuis des siècles, ce qui la rendait singulière par rapport aux villes jusque-là reconquises ; par ailleurs, dans son repeuplement nombre de Tolédans étant intervenus, la continuité législative aurait simplifié cet aspect de la vie de ces populations dans les

⁷⁴ Nous suivons García-Gallo (1975 : 454), González (1980 : 414-416) et González Jiménez (2004b : 363).

nouveaux territoires ; González Jiménez (2004b : 363) allègue aussi ce dernier argument, mais penche plutôt pour une interprétation d'un changement de stratégie dans la politique forale du roi : désormais la nouvelle loi émanerait de la monarchie et il appliquerait ce code, lequel, étant associé historiquement à la royauté et fondé sur des principes de droit romain⁷⁵, allait mieux servir les intérêts de celle-ci. Peset (1979 : 198-214) s'était également prononcé dans ce sens en précisant que l'application des normes de Tolède en Andalousie et dans le royaume de Murcie serait plus favorable fiscalement à la couronne que celles de Cuenca-Úbeda. En conclusion, les fors de la famille de Cuenca étaient adaptés à la réalité socio-économique de la bourgeoisie de bergers et d'éleveurs de la *meseta*, mais ne correspondrait plus à celle des nouvelles villes des plaines du Guadalquivir ou du Segura, bien plus riches.

2. L'étude que nous proposons compare linguistiquement une série de fors de la deuxième moitié du XIII^e siècle dont le noyau principal appartient précisément à la famille de Cuenca⁷⁶, ces fors que Ferdinand III octroya dans une version vraisemblablement latine avant d'adopter la décision de promulguer le FJ. Les fors objet de l'étude sont le *Fuero Viejo de Alcalá*, le plus ancien parmi les fors municipaux de notre corpus, rédigé avant 1247 ; une série de fors de la famille de Cuenca datés de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e : il s'agit, du nord au sud des *Fueros de Béjar, Zorita de los Canes, Alarcón, Alcaraz* et *Baeza* ; et enfin le *Fuero juzgo* et le *Fuero real* (pour les éditions, cf. les références bibliographiques en fin de volume).

⁷⁵ García-Gallo (1956 : 445) évoque également le fait que le *Fuero juzgo* suppose « la difusión de un antiguo código que, precisamente por la acentuada influencia del Derecho romano que en él se manifiesta, aparece más acorde con las nuevas tendencias jurídicas que comienzan a abrirse paso con la recepción ».

⁷⁶ Contre la croyance d'Ureña que le For de Cuenca fut un texte légal accordé par Alphonse VIII vers 1190, des études postérieures ont montré qu'il ne s'agit pas d'un texte issu de la chancellerie royale ni octroyé par ce roi, mais qu'il date d'environ 1250 (García-Gallo 1956 : 435-436, n. 144 ; Barrero García 1976 : 721-723 et 1982 : 44-49). La vision traditionnelle du Fuero de Cuenca comme archétype dont les autres fors sont des adaptations formant une famille de fors dérivés de lui (Ureña 1911 : XXIX) est de nos jours dépassée : on considère le Fuero de Cuenca comme l'assemblage de textes élaborés à différentes époques et dans des lieux divers par plusieurs générations de juristes (García-Gallo 1975 : 454-455, n. 254 ; Barrero García 1982 : 47-53). À partir de la deuxième moitié du XIII^e, le FCuenca fut octroyé et utilisé pour la formation d'autres textes locaux, dans sa totalité (FBaeza) ou partiellement (FSepúlveda et FBéjar). On peut trouver un schéma des fors de cette famille fondé sur les thèses de filiation de Jean Roudil dans Gutiérrez Cuadrado (1975 : 30-31).

Avant de procéder à l'analyse de l'ordre des constituants dans ce groupe de fors, il convient de faire brièvement le point sur l'état de la question à propos de la langue des fors ainsi qu'à propos de l'ordre des constituants en ibéroroman médiéval.

II.2.2.2. État de la question sur la langue des fors et sur l'ordre des constituants en espagnol médiéval

1. On sait combien les recherches de linguistique historique ont privilégié traditionnellement l'étude des œuvres du canon littéraire⁷⁷. Pour le Moyen Âge espagnol, les études linguistiques puisent à deux autres sources classiques principales : l'historiographie et les collections d'actes notariaux. La première a exercé une forte attraction chez Menéndez Pidal, pour ce qu'elle contenait de traces d'anciens poèmes épiques (cf. Fernández-Ordóñez 2006 : 1), ainsi qu'à cause de l'historicisme ambiant. Les deuxièmes ont été proclamées par le même auteur comme des bases de données idéales pour l'étude de la variation diachronique et dialectale dans ses *Documentos lingüísticos de España*, « a causa de expresarse comúnmente en el texto de los mismos el año en que fueron otorgados, y por contener indicaciones más o menos concretas acerca del lugar en que se escribieron » (p. V)⁷⁸.

Face aux documents notariaux, les fors présentent, comme il a été détaillé pour le cas du *Fuero juzgo*, deux inconvénients majeurs : leur localisation dans le temps et dans l'espace est souvent difficile à cerner et, par leur emploi, ils possèdent une tradition textuelle complexe. Ces deux raisons expliquent qu'ils aient été parfois exclus des analyses grammaticales (cf. Rodríguez Molina 2010 : 654-655). Mais s'ils n'ont pas été un terrain d'étude priorisé de la grammaire historique, il n'en reste pas moins que

⁷⁷ Un seul exemple : Lapesa dans sa réflexion « Sobre problemas y métodos de una sintaxis histórica » (dans Lapesa 2000), annonce son intention de composer une syntaxe historique de la langue espagnole pour explorer les changements au fil du temps sur ce niveau de la grammaire pour les différents types de textes et « en especial los representados por la literatura » (p. 54). Cf. Fernández-Ordóñez (2011 : 21-22) à propos de la priorité accordée par Menéndez Pidal à la littérature pour l'étude de la langue et Pons (2006) pour apprécier dans le détail comment le canon de l'histoire linguistique est calqué sur le canon de l'histoire littéraire pour les XIV^e et XV^e siècles espagnols.

⁷⁸ Il faut rappeler néanmoins que l'intérêt pidalien pour les textes notariaux est inversement proportionnel à l'existence de textes littéraires : dans son édition, les siècles XIV^e et XV^e sont sous-représentés « porque de ese tiempo ya los textos literarios castellanos se conservan en gran número y la lengua restringida y cada vez más amanerada de los notarios pierde casi todo su interés frente a la más rica de los escritores de varia índole que entonces abundan » (p. V-VI).

leur langue a attiré l'attention de quelques spécialistes, donnant lieu à une série de travaux dont certains sont déjà devenus classiques. Pour ce qui est des fors du XII^e siècle, Lapesa a étudié en profondeur la grammaire de celui d'Avilés et a aussi décrit les fors de Valfermoso de las Monjas, de Villavaruz de Rioseco et de Madrid (cf. Lapesa 2000). Ariza, dans son dernier livre (2009), *La lengua del siglo XII. (Dialectos centrales)*, revient sur les fors d'Avilés, Valfermoso de las Monjas et Villavaruz de Rioseco, puis se réfère à d'autres fors latins du XII^e présentant quelques formes romanes : Santa Eugenia (León, 1165), Villa Alfonso et Venefaragues (Zamora, 1157), Carvalleda (Zamora, 1187), Benavente (Zamora, 1167), Cornudilla (Burgos, 1187), Oña (Burgos, 1190), Celaperlata (Burgos, 1200) et Tafalla (Navarre, 1157). Les fors du XIII^e siècle ont pu faire l'objet d'études linguistiques individuelles par les éditeurs qui les ont publiés. C'est le cas du FJ (Mencé-Caster 1996, Díez de Revenga 2002, Perona 2002), mais aussi du for vieux d'Alcalá de Henares (Torrens Álvarez 2002), de Sepúlveda (Manuel Alvar 1953), de la famille de Cuenca (Gutiérrez Cuadrado 1974, 2003), entre autres. Du côté des autres romans ibériques, rappelons que Gunnar Tilander entreprit une recherche sur la langue des fors d'Aragon en 1937, à l'occasion de son édition du manuscrit 458 de la BNE du début du XIV^e siècle, et qu'en 1951 il fit de même avec les fors navarro-aragonais de la Novenera⁷⁹.

Ces études concernent le plus souvent des aspects graphiques et phonétiques mais également lexicaux, servant normalement d'appui à une caractérisation linguistique romane partielle pour certains fors anciens ; dans le cas des fors du XIII^e siècle, la description grammaticale est d'habitude plus large que pour ceux du XII^e, puisqu'elle comprend la morphologie et la syntaxe⁸⁰. À propos de la syntaxe des fors, comme nous allons le voir, il n'est pas rare que les études mentionnent que l'ordre des mots diffère de l'actuel en ce que le verbe occupe une position finale plus souvent que dans la langue commune, mais habituellement ces mentions se limitent au constat. C'est cet aspect qui sera développé dans l'étude centrale de cette partie, par une description systématique de l'ordre des constituants principaux —sujet (S), verbe (V), complément d'objet direct

⁷⁹ Molho (1964) avait entrepris une étude linguistique des différentes rédactions qui intègrent son édition du for de Jaca qui n'a malheureusement pas pu voir le jour.

⁸⁰ La documentation extrêmement fragmentaire de la langue romane dans les documents du XII^e siècle fait que certains aspects de la morphosyntaxe peuvent être saisis (existence de l'article, perte du neutre, conjugaison vulgaire, etc., cf. Ariza 2009 : 144) mais, pour ce qui est de l'arrangement des constituants, l'information que l'on peut avoir reste assez limitée. Les textes latins ne présentent d'ordinaire que des syntagmes et non pas des phrases ; les textes semi-romans ou romans nous donnent tout de même à voir quelques structures romanes.

(O)— dans un contexte syntaxique précis pour l'ensemble de fors municipaux et généraux présentés.

2. Dans le cadre des études fonctionnalistes typologiques qui démarrent avec Greenberg (1963 [1966²])⁸¹, le latin classique a été décrit comme une langue d'ordre non marqué SOV, qui à la fin de l'étape impériale devient SVO (de façon nette au IV^e siècle après J.C.⁸²). Quant à l'ordre des constituants en espagnol, une proposition typologique a été formulée selon laquelle cette langue aurait été au Moyen Âge —comme l'ibéroroman et les autres langues romanes d'ailleurs— une langue d'ordre VSO avec une syntaxe V2 (verbe en deuxième position)⁸³. En ce sens, selon les spécialistes qui souscrivent à cette thèse (Fontana 1993 et Rodríguez Molina 2010 pour l'espagnol médiéval, et Benincà 2006 pour l'ancien français), les langues romanes médiévales auraient été typologiquement plus proches des langues germaniques actuelles que de leur propre résultat moderne. Parmi les langues germaniques, il existe des langues V2 dissymétriques, comme l'allemand, dont la structure des principales (ex. 1) diffère de celle des subordonnées (ex. 2, où le verbe occupe la position finale), et des langues V2 symétriques, comme l'islandais ou le yiddish⁸⁴, qui ne présentent pas cet écart entre principales et subordonnées.

1. (a) Ich **treffe** Anne heute.
Je rencontre Anne aujourd'hui.
(b) Anne **treffe** ich heute.
Anne rencontre je aujourd'hui.
Anne, je la rencontre aujourd'hui.
(c) Heute **treffe** ich Anne.
Aujourd'hui rencontre je Anne.
Aujourd'hui je rencontre Anne.

2. Ich denke, dass ich Anne heute **treffe**.
Je pense que je Anne aujourd'hui rencontre.
Je crois que je rencontre Anne aujourd'hui.

⁸¹ Cf. aussi Comrie (1981 [1989]) et Croft (1990) et pour une synthèse actualisée sur les études typologiques Rodríguez Molina (2010 : chap. 2. § 2).

⁸² Cf. Adams (1976).

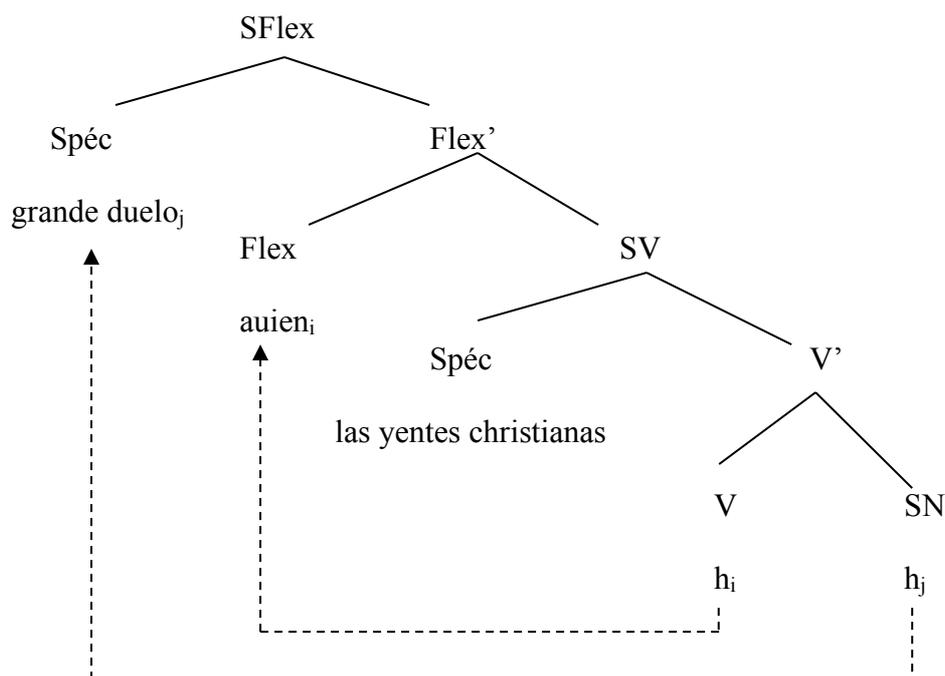
⁸³ Cf. Maling et Zaenen (1981). Je renvoie, pour plus de bibliographie et un exposé détaillé sur l'ensemble de ce point, à l'excellente étude de Rodríguez Molina (2010 : 1254-1291).

⁸⁴ Cf. Fontana (1993 : chap. 3) et Maling (1980 et 1990).

Les langues romanes médiévales répondraient à un patron de langue V2 symétrique. Cela implique 1) que le verbe peut être précédé d'autres constituants (argumentaux ou non argumentaux), 2) que quand l'objet occupe cette position préverbale, le sujet se postpose au verbe et inversement (cf. Rodríguez Molina 2010 : 1273) et 3) que l'ordre de la subordonnée n'est substantiellement pas différent de celui de la principale. Les quelques exemples suivants (*apud* Rodríguez Molina 2010 : 1274, 1276, 1286, 1287) illustrent le fonctionnement V2 de l'espagnol médiéval et comment différents éléments sont focalisés en position initiale préverbale :

3. (a) Bretanna **poblo** Brutho que fue del linage de los de Troya (Alfonso X, EE1, 3v)
- (b) Estonce **demando** Hercules a Allas ell estrellero si farie alli cibdat (Alfonso X, EE1, 5r)
- (c) Agora **dexa** aqui la estoria de fablar del (Alfonso X, EE1, 84v)
- (d) Con uuestro confego baltir **quiero** dos archas (PMC, 85)
- (e) Paffando **van** las fierras η los montes η las aguas (PMC, 1826)
- (f) Mucho **era** alegre delo que an caçado (PMC, 1731)
- (g) e [si ovejas **tomaren** en el coto] tomen I carnero (FA, 227, 41r)
- (h) e deste fablaron todos los sabios [que estorias **fizieron**] (Alfonso X, EE1, 4v)
- (i) Moisés e tod ell otro pueblo de Israel [cuando esto **vieron**] llegaron a la tienda (Alfonso X, GE1, 307v)
- (j) E diz maestro Pedro [que estos ídolos **falló** David después] (Alfonso X, GE1, 86r)
- (k) —Estos que vos contaré son los sacrificios [que ofrecer **devedes**] (Alfonso X, GE1, 310v)
- (l) E ueyendo Ihesus la fe dellos, dixo al paralitico: Sey firme, fio, [ca perdonados te **son** tos pecados] (NT, Mt, 9, 5, 211v)

Formellement, cette position peut se représenter dans le modèle générativiste par le mouvement du verbe et de l'élément focalisé à la position du SFlex (syntagme flexion) (cf. le schéma suivant *apud* Rodríguez Molina 2010 : 1278) :



À côté de cette position V2, l'on trouve aussi assez fréquemment une V1, surtout dans les narrations (cf. Elvira 1993 : 251-252), et il n'est pas exclu que le verbe puisse apparaître occasionnellement dans des positions V3, V4, etc., ainsi qu'en position finale dans les subordonnées⁸⁵. Rodríguez Molina (2010 : 1282-1286) présente un certain nombre de configurations qui superficiellement sont V3, V4, etc., mais qui structurellement ne le seraient pas. Il faut tout de même préciser que dans les propositions subordonnées l'ordre V2 ne semble pas aussi affirmé que dans les principales : on y observe des cas fréquents de verbe en position V1, immédiatement après le relateur, ou bien le contraire, en position finale. Cependant, ces cas de position finale du verbe en proposition subordonnée pourraient aussi être le résultat de la position V2 (ex. 3i-k) sans qu'il soit nécessaire d'y voir une construction archaïque, résidu d'une étape antérieure de la langue (Rodríguez Molina 2010 : 1289).

⁸⁵ La position finale du verbe est attestée plus fréquemment dans les subordonnées que dans les principales au cours de toute l'histoire du latin, comme indiqué par Adams (1977 : 69) : « Yet in Latin of all periods, including that of late vulgar texts, the verb showed a considerably greater tendency to gravitate to the final position in subordinate clauses than it did in main clauses », et par Ramsden (1963 : 51) : « in all periods of Latin, final verb position was more usual in subordinate clauses than in main clauses ». Dans des études déjà classiques sur le sujet comme celle de Linde (1923) les preuves textuelles et statistiques de ce fait avaient été apportées. Cf. aussi Adams (1976 : 94-95, 99), Franzén (1939 : 136-139) et Pinkster (1990 : 168), ce dernier pour une vision plus sceptique sur la question.

Le fonctionnement V2 des langues romanes anciennes jusqu'au XIV^e siècle est à prendre comme une hypothèse de travail sur laquelle tous les spécialistes sont loin d'être d'accord, notamment à cause des variations mentionnées, constatables entre V1, V2, V3, etc. et de l'effet d'irrégularité qu'elles produisent (cf. Fischer 2005 et 2011 et Elvira 2011)⁸⁶. Une proposition alternative, toujours dans le cadre des études typologiques, est celle qui décrit le passage de l'ordre du latin classique SOV à SVO actuel dans les langues romanes en passant par une étape de transition définie comme TVX —où *T* correspond au thème de la phrase (topique, support) et *X* à tout autre type de complément— (Vennemann 1974). Cette description est défendue par Elvira (2011) pour l'espagnol ancien avec l'argument que la configuration TVX rend mieux compte de la diversité des structures dans lesquelles le verbe n'occupe pas une position V2 et est notamment compatible avec les occurrences en nombre non négligeable de V1.

Entre-temps, traditionnellement les grammaires historiques, lors de mentions très brèves au sujet de l'ordre des constituants en espagnol médiéval, ont décrit ses particularités par rapport à l'espagnol moderne alléguant tantôt une syntaxe plus libre dans la phase ancienne —non grammaticalisée et répondant davantage à des motivations stylistiques— tantôt l'empreinte du latin par archaïsme (résidus de l'ancien ordre SOV, particulièrement persistants en subordonnée, comme on vient de le voir) ou par cultisme (tendance stylistique)⁸⁷. Nous aurons l'occasion d'y revenir un peu plus tard ; pour l'instant, on retiendra que l'explication que nous nous devons de donner à propos de la description de notre corpus aura à mettre à l'épreuve ces diverses hypothèses, à savoir : la syntaxe des fors, répond-elle à des contraintes formelles en rapport avec un fonctionnement V2 propre à la langue médiévale, était-elle déterminée par des tendances stylistiques, ou encore, répond-elle souvent à une spontanéité arbitraire ?

3. Il convient à présent de préciser un peu plus comment a été décrit l'ordre syntaxique du castillan médiéval par des auteurs qui ont mené des recherches quantitatives qui par la suite pourront servir de référence pour comparer nos données spécifiques relatives

⁸⁶ Cette hypothèse mérite de continuer d'être explorée plus en détail moyennant des études de fréquence dans les textes anciens en distinguant les genres textuels et les aires dialectales, comme le suggère Rodríguez Molina (2010: 1291).

⁸⁷ Voir les références à ce sujet rapportées par Rodríguez Molina (2010 : 1272-1273) de Menéndez Pidal (1908), Lapesa (1984) et Cano (1988), ainsi que sa note 55 p. 1272.

aux fors. On peut offrir une synthèse à partir des résultats des travaux d'England (1980) et d'Elvira (1987)⁸⁸, qui analysent respectivement la position du COD et celle du verbe en espagnol médiéval. Ils constatent de façon convergente et complémentaire que :

- 1) La position VO était déjà bien implantée en espagnol ancien, dans tout type de proposition (England 1980 : 4 et Elvira 1987 : 73).
- 2) La position du sujet par rapport au verbe était, au contraire, plus libre (England 1980 : 4). Dans les propositions principales on constate la tendance du verbe à apparaître en position initiale absolue, ce qui provoque l'inversion du sujet (VS) dans plus de 60 % des cas étudiés (Elvira 1987 : 75-77).
- 3) Dans les subordonnées, on observe deux tendances : 1) la proportion majoritaire de VS des principales diminue ou s'inverse (Elvira 1987 : 76-77) ; et 2) souvent le verbe apparaît en position finale absolue précédé de son objet (England 1980 : 11 et Elvira 1987 : 77).

L'article d'England (1980 : 11) propose également le détail spécifique suivant sur la séquence OV dans les subordonnées conditionnelles de textes représentatifs du genre de l'*exemplum* médiéval.

Type of clause	<i>Calila</i>	<i>Engaños</i>	<i>Castigos</i>	<i>Lucanor</i>	<i>Gatos</i>	<i>ABC</i>	<i>Espéculo</i>
Condition	12,7 %	15,4 %	25 %	15,7 %	28,6 %	19,4 %	6,8 %

À partir de ces données et d'autres recueillies personnellement sur les subordonnées conditionnelles de la *Segunda Partida* (cf. Castillo Lluch 1996-1997: 280-281), on peut affirmer que dans plus de 80 % des cas c'est la séquence VO qui s'impose dans ce type de contexte. C'est sur cette toile de fond que les résultats quantitatifs extraits de notre étude sur les fors castillans médiévaux pourront être projetés et prendront une signification précise.

⁸⁸ Cf. Castillo Lluch (1996-1997 : 279-280)

II.2.2.3. L'ordre des constituants dans les fors castillans au XIII^e siècle

Quelques contextes syntaxiques impliquant des éléments noyaux et adjoints (ou déterminants et déterminés) ont été retenus pour cette étude, parmi lesquels la priorité a été accordée au verbe et au COD nominal. Le tableau suivant rappelle la date de la version romane étudiée des différents fors et présente les lois dont les données ont été dépouillées et analysées pour chaque cas.

For	Date version romane analysée	Lois analysées
Alcalá	avant 1247	305 (en entier)
Sepúlveda	1300	254 (en entier)
Béjar	1290-1293	350 (partiellement)
Zorita	ms. fin du XIII ^e ou début du XIV ^e	350 (partiellement)
Alarcón	fin du XIII ^e	350 (partiellement)
Alcaraz	1296	350 (partiellement)
Baeza	dernier ¼ du XIII ^e	350 (partiellement)
Juzgo	ms. de Murcia de 1288	livres 3 à 8 (partiellement)
Real	ms. fin du XIII ^e ou début du XIV ^e	livre 3 (partiellement)

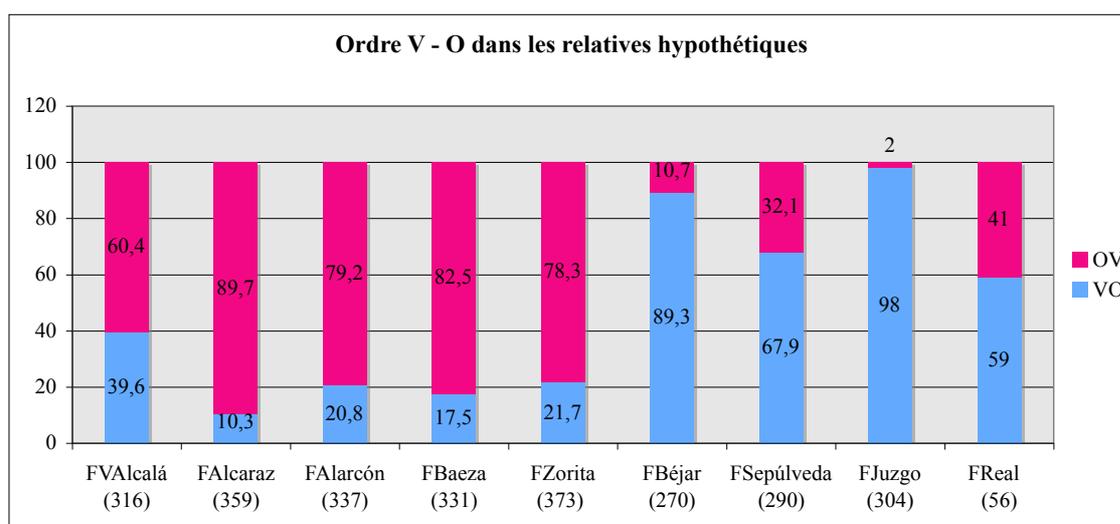
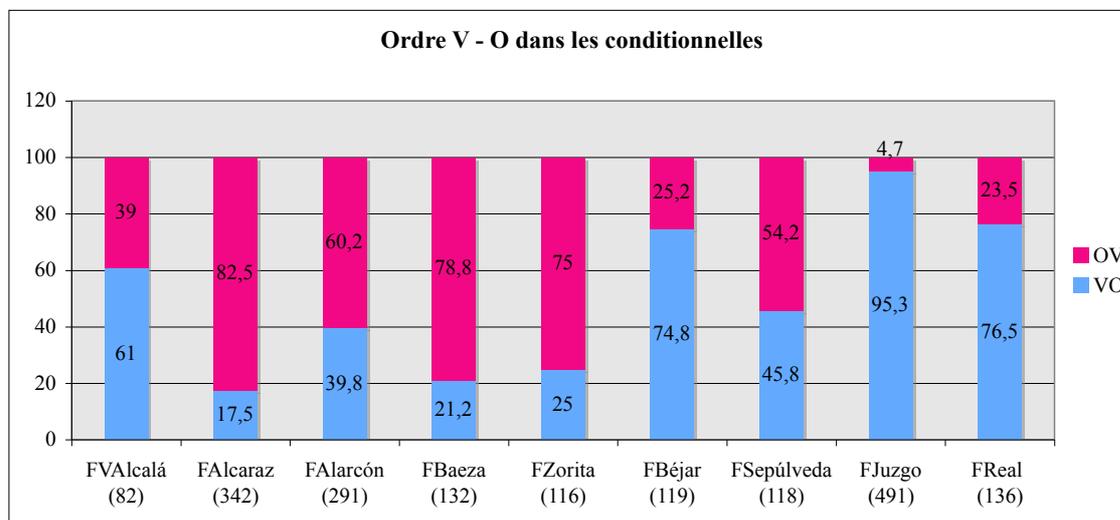
Dans la mesure de nos possibilités pour cette étude, nous avons tenu à ce que le répertoire des fors étudiés soit suffisamment riche et à ce que l'échantillon des lois analysées soit représentatif du texte dans son ensemble⁸⁹.

II.2.2.3.1. L'ordre relatif V – O

1. Dans le discours législatif, les normes s'expriment par le moyen d'hypothèses qui associent un fait supposé à une conséquence légale ($p \rightarrow q$). De ce fait, ce sont les phrases conditionnelles et les relatives hypothétiques qui y sont le plus fréquentes, au vu de quoi ces deux contextes syntaxiques ont été la cible de la présente étude. C'est donc dans ces deux types d'énoncés que notre attention a été portée à l'ordre relatif verbe – complément d'objet direct, par un relevé systématique des occurrences d'ordre VO et OV dans les lois annoncées dans le tableau précédent. Les résultats de l'étude

⁸⁹ Nous pouvons en principe assurer cette représentativité dès lors que, par exemple, la différence entre l'étude des 260 premières lois du FBaeza et celle des 350 premières lois ne se traduit que dans une différence de pourcentage inférieure à un point pour les phrases conditionnelles et que cette différence est nulle pour les relatives hypothétiques. Parallèlement, la différence entre l'étude de 2 livres (3-4) du FJ et de 6 (3-8) est de +0,1% VO pour les relatives et de +1,1 VO pour les conditionnelles.

quantitative sont présentés dans des graphiques à barres sur lesquelles s'affichent les valeurs sous forme de pourcentages. Le chiffre figurant en dessous du nom du for correspond à la somme totale d'occurrences.



En faisant abstraction des différences entre les deux types de propositions⁹⁰, on peut apprécier que l'image tracée par les données relevées est éloquent. Sur les neuf fors étudiés, on distingue un groupe orienté fortement vers une syntaxe OV (Alcaraz,

⁹⁰ Cette différence se traduit par des valeurs OV plus élevées généralement dans les relatives hypothétiques (sauf dans le cas de Béjar, Sepúlveda et *Fuero juzgo*). Elle est sensible dans le cas d'Alcalá, Alarcón et *Fuero real* (hausse de OV dans les relatives hypothétiques) et de Béjar et Sepúlveda (hausse de OV dans les conditionnelles). Ce contraste est sans doute lié à la différence structurelle des relatives et des conditionnelles, notamment par la participation d'un sujet dans les deuxièmes. Ce n'est peut-être pas un hasard si Béjar, Sepúlveda et *Fuero juzgo* vont à contre-courant du reste, puisque ce sont les fors les plus enclins à l'ordre VO. Ce point mériterait d'être abordé plus en détail, mais dépasse nos objectifs cette fois-ci.

Alarcón, Baeza et Zorita) et un autre qui penche plutôt (Alcalá et Sepúlveda) ou radicalement (Béjar, FJ et FR) vers l'ordre contraire VO.

Cela mérite qu'on présente un exemple⁹¹ de mise en perspective des différentes versions de ces textes pour donner au lecteur une image de leurs correspondances. Les lois suivantes, communes à la plupart des fors étudiés (sauf Alcalá, Sepúlveda et FJ), traitent de deux cas de figure des héritages ; on peut y apprécier dans leur contexte les variations dans l'ordre des constituants V et O dans des propositions hypothétiques conditionnelles et relatives. Les différents discours sont découpés en unités sémantiques et alignés pour offrir une visualisation directe des contrastes.

FAz III, 68	Que ninguno no dé a palacio manneria. Et qual quier que ante del casamiento o despues sin lengua muriere, el palacio non aya ninguna manneria.
FAn 165'	E tod aquel que ante de casamiento o despues de casamiento sin lengua muriere, non peche a palacio ninguna cosa.
FBa 175	Que ninguno non pecte maneria a palatio. E qual quier que sin lengua muriere, siquier ante del uelar, siquier depues, palatio non aya manneria ninguna.
FBe 218	Que no den ninguno maneria a palatio. Tod omne que murier sin lengua antes del casamiento, o depues, non den maneria ninguna a palatio.
Reste	_____

FAz III, 68 ...	Mas si alguno de vos <u>parientes cercanos non ouiere</u> , parta todo su auer segund su uoluntad, tan bien el mueble como rayz, si con testamento muriere.
FAn 165' ...	Mas tod aquel que <u>parientes non ouiere</u> , departa todo su auer et ssegund de su uoluntad, tan bien en mueble como en rayz, si testado muriere.
FBa 175 ...	Ante si alguno de uos muriere et <u>non ouiere parientes et fiziere testamento</u> , compartia lo suo segund que fallare en su coraçon, mueble et rayz.
FZo 178 ...	Mas tod aquel de uos que <u>herederos non ouiere</u> , parta todos sus bienes segund su coraçon le dixiere, tan bien en mueble como en rayz.
FBe 218 ...	Mas si alguno de uos <u>non ouier parientes</u> , parta tod su auer asso uoluntad, mueble e raiz, si murier manifestado.

⁹¹ Sur la base d'un autre exemple de Martínez Díez (1969 : 550-551) qui met en parallèle cette même loi dans le for latin de Cuenca, celui de Soria et le *Fuero real*.

FR 3, 5, 3 Si el omne que moriere non ouiere parientes ningunos,
e ficiere manda de sus cosas
derecho es que se cumpla la manda según la fizo,

FAz III, 69 **De aquel que sin lengua muriere.**
Et si muriere sin lengua e parientes cercanos ouiere,
den el quinto de su ganado a los clerigos de su collacion,

FAn 165' ... Si testado non fuere e muriere e parientes ouiere,
dé el quinto a ssu collaçion del ganado e non de otra cosa.

FBa 176 **Del que sin lengua muriere.**
Maes si testamento non fiziere et parientes ouiere,
den el quinto a su collation del ganado et non de las otras cosas

FZo 179 Si por auentura, sin testamento finare et ouiere herederos,
deue seer dado el quinto asu collaçion, de ganado et non de otras cosas,

FBe 219 Qvi passar non manifestado, e parientes ouier,
dé el quinto del ganado assu collaçion,

FR 3, 5, 3 e si non ficiere manda

FAz III, 69 ... assi como de oueias, de bueys, de vacas e de todas bestias, sacado cauallo de
siella ;

FAn 165' ... Aquesto es a ssaber de oueias, e de cabras, e de bueyes, e de uacas, e de todas
bestias, sacado de cauallo de siella.

FBa 176 ... maes de oueias, de boys, de uaccas et de bestias, fuera end cauallo de siella ;

FZo 179 ... assi como de oueias, o bueyes, o uacas, ode otras bestias, saluo cauallo de
siella :

FBe 219 ... de oueias, de bueyes, de uacas, de todas bestias, fueras de cauалlos de siella.

FR 3, 5, 3 ———

FAz III, 69 ... todo lo otro que fincare aya lo sus herederos.

FAn 165' ... E lo otro, todo ayanlo los parientes.

FBa 176 ... et lo al aian los parientes

FZo 179 ... todas las otras ayan los mas çercanos,

FBe 219 ... Lo al aian los parientes

FR 3, 5, 3 ayalo todo el rey.

FAz III, 69 ... Et ellos fagan del cuerpo del muerto lo que ellos quisieren.

FAn 165' ... E ellos del cuerpo fagan aquello que quisieren.

FBa 176 ... e ellos fagan del cuerpo del muerto cuemo quisieren.

FZo 179 ... et aquellos del cuerpo del muerto fagan lo que quisieren.

FBe 219 ... e fagan del cuerpo del muerto lo que quisieren.

FR 3, 5, 3

FAz III, 69 ... Enpero aquel que moros mataren o de gladio fuere muerto, non ha de dar quinto.

Reste

C'est le for latin de Cuenca (chap. 9, lois 8 et 9⁹²) qui est à l'origine de ces lois dans lesquelles les séquences centrales (« Immo siquis uestrum *propinquos non habuerit* », « Si aliquis intestatus decesserit, et *propinquos habuerit* ») présentent l'ordre OV. Dans ce cas et dans bien d'autres, la question principale que soulèvent nos données est celle de savoir dans quelle mesure les versions romanes font intervenir l'alternance VO / OV dans un but informationnel et expressif, pour démarquer un élément focalisé ou poser un topique (ou support), ou bien si la séquence OV répond à des raisons plutôt rhétoriques et stylistiques.

2. Une première approche de cette problématique peut consister à comparer de près les versions latine du fuero de Cuenca et romanes des fors qui en dérivent. Nous avons pu mener une observation de ce type sur la syntaxe des fors d'Alcaraz et d'Alarcón dans les subordonnées conditionnelles (Castillo Lluch 1996-1997) et nos résultats montraient

⁹² Ureña (1935 : 252) :

.viiij. QUOD NULLUS PALATIO PECTET [MANERIAM]

Quicumque ante matrimonium, uel post, sine lingua decesserit, nullam palatio pectet maneriam. Immo siquis uestrum propinquos non habuerit, diuidat omnem substanciam suam secundum cor suum, tam mobile, quam radicem, si testatus decesserit.

.ix. DE EO QUI SINE LINGUA DECESSERIT

Si aliquis intestatus decesserit, et propinquos habuerit, detur quintum sue collationi de ganato, et non de alijs, id est, de ouibus, bobus, baccis, et omnibus bestijs, excepto equo sel[l]ario. Ceterum habeant propinqui, et ipsi de corpore mortui faciant quod uoluerint.

une inertie importante des versions vernaculaires par rapport au modèle latin, quoiqu'à différents degrés :

Solution syntaxique	Alcaraz	Alarcón
Maintien de l'ordre OV lat.	88% (143 cas)	61% (76 cas)
Permutation OV lat → VO rom.	12% (19 cas)	39% (48 cas)
Maintien de l'ordre VO lat.	100% (10 cas)	80% (4 cas)
Permutation VO lat → OV rom.	0% (0 cas)	20% (1 cas)
Création de l'ordre OV	13 cas	10 cas
Création de l'ordre VO	2 cas	7 cas

Pour résumer, on peut apprécier les tendances suivantes dans les deux fors : Alcaraz maintient majoritairement l'ordre OV de l'original latin (143 fois – 88%) et Alarcón le suit aussi, mais moins fréquemment (76 occurrences – 61 % des cas) ; Alcaraz permute très minoritairement (19 cas – 12 %) une séquence OV latine par une VO, alors qu'Alarcón le fait assez fréquemment (48 fois – 39%) ; enfin, quand Alcaraz improvise un COD inexistant dans la version latine, il emploie plus spontanément l'ordre OV (10 fois) que VO (2 fois), tandis qu'Alarcón crée indistinctement un COD dans l'ordre VO et OV (7 et 10 cas respectivement).

Une histoire textuelle différente peut être à l'origine de ces contrastes. Le problème est que, malgré les progrès accomplis dans nos connaissances sur la tradition textuelle de la famille de Cuenca —dus notamment à Gutiérrez Cuadrado et Peset (1979) dans leur édition du *Fuero de Úbeda*—, celles-ci restent encore hypothétiques, et par conséquent toute tentative d'interprétation pour une application à notre analyse linguistique ne peut être que spéculative. Il y a un fait, cependant, sur lequel tous les spécialistes semblent s'accorder⁹³ : les versions romanes dérivent d'un modèle latin ou de divers modèles latins perdu(s) —aucune version latine connue n'étant la source des versions romanes— qui seraient datables du milieu du XIII^e siècle⁹⁴. Roudil (1968 : 10) se demandait si les adaptateurs de la version latine en roman n'auraient pas pu utiliser, en parallèle avec une version latine du *Forum Conche*, une autre version romane déjà existante. Dans le cas des différences de stratégie constatées entre les fors d'Alcaraz et d'Alarcón, cela pourrait apporter une explication. Bartolomé de Uceda, traducteur et

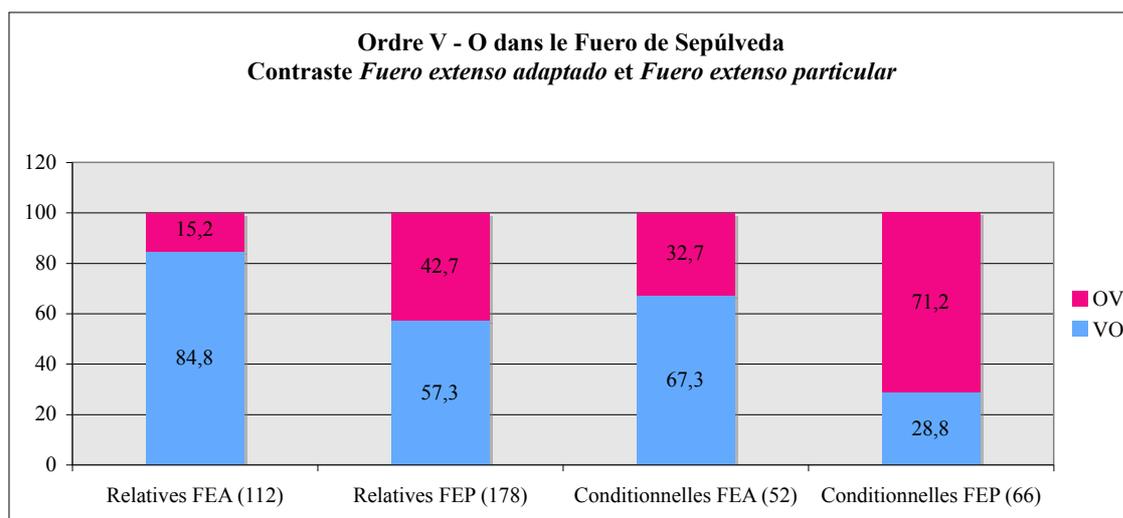
⁹³ L'histoire de cette famille de fors est très polémique. Voir Barrero García (1982 : 44-49) pour la controverse sur les hypothèses d'Ureña et l'état actuel de la question. Cependant, cf. aussi Gutiérrez Cuadrado *et al.* (1979 : *passim*) pour une critique des méthodes et des conclusions de García-Gallo et de son école (dont Barrero García fait partie).

⁹⁴ Cf. Wright (1998).

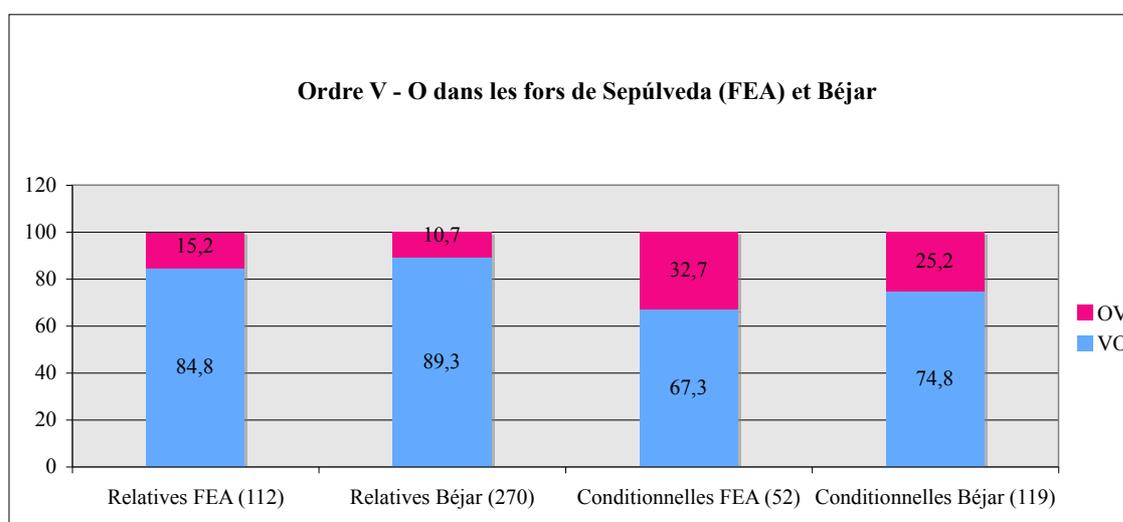
auteur du for d'Alcaraz ne se serait-il pas servi d'un texte latin uniquement, alors que l'adaptateur inconnu d'Alarcón aurait pu disposer d'une version romane à côté de la latine ? D'autres fors de cette famille n'auraient-ils pas pu avoir comme unique point de départ une version romane ?

Rappelons que dans la langue de l'époque les énoncés subordonnés cible de notre étude présentent dans plus de 80 % des cas l'ordre VO. La proportion inverse, celle de 80 % OV, et même une proportion supérieure de cette séquence, documentée dans les fors d'Alcaraz, Alarcón, Baeza et Zorita constitue une singularité, voire une anomalie, qui ne peut qu'être due à une forte influence du latin, probablement à cause de l'emploi d'une version latine seule ou d'une version latine à côté d'une version romane latinisante. D'autre part, les fors de Béjar et Sepúlveda semblent s'éloigner nettement de la syntaxe latine, ce qui pourrait provenir de l'utilisation d'une version déjà romane pour leur adaptation.

3. Entrons un peu plus dans le détail de la tradition textuelle de ces deux fors, Sepúlveda et Béjar. Le for de Sepúlveda est singulier dans cette famille dans la mesure où, comme Rafael Gibert (1953 : 354-355) l'a montré dans son étude historique et juridique, il est le résultat de la fusion de deux matériaux : un peu moins de la moitié des lois proviennent de l'adaptation d'un modèle de la famille de Cuenca —*fuero extenso adaptado* (FEA) dans la terminologie de Gibert—, et le reste correspond à des préceptes particuliers —*fuero extenso peculiar* (FEP)—. Par la suite, Gutiérrez Cuadrado (1974 : 31, 33-39) a pu prouver, en grande partie grâce à des évidences liées à leur contenu et à la façon dont ce dernier est agencé, que ces deux fors, Béjar et Sepúlveda, appartiennent à la même tradition manuscrite. Évidemment, cette fraternité concerne uniquement la partie du FEA (lois 1-32 et 102-185) du for de Sepúlveda. Si nous séparons les données du for de Sepúlveda partie FEA et partie FEP, nous obtenons l'image suivante, où les différences syntaxiques sont sensibles :



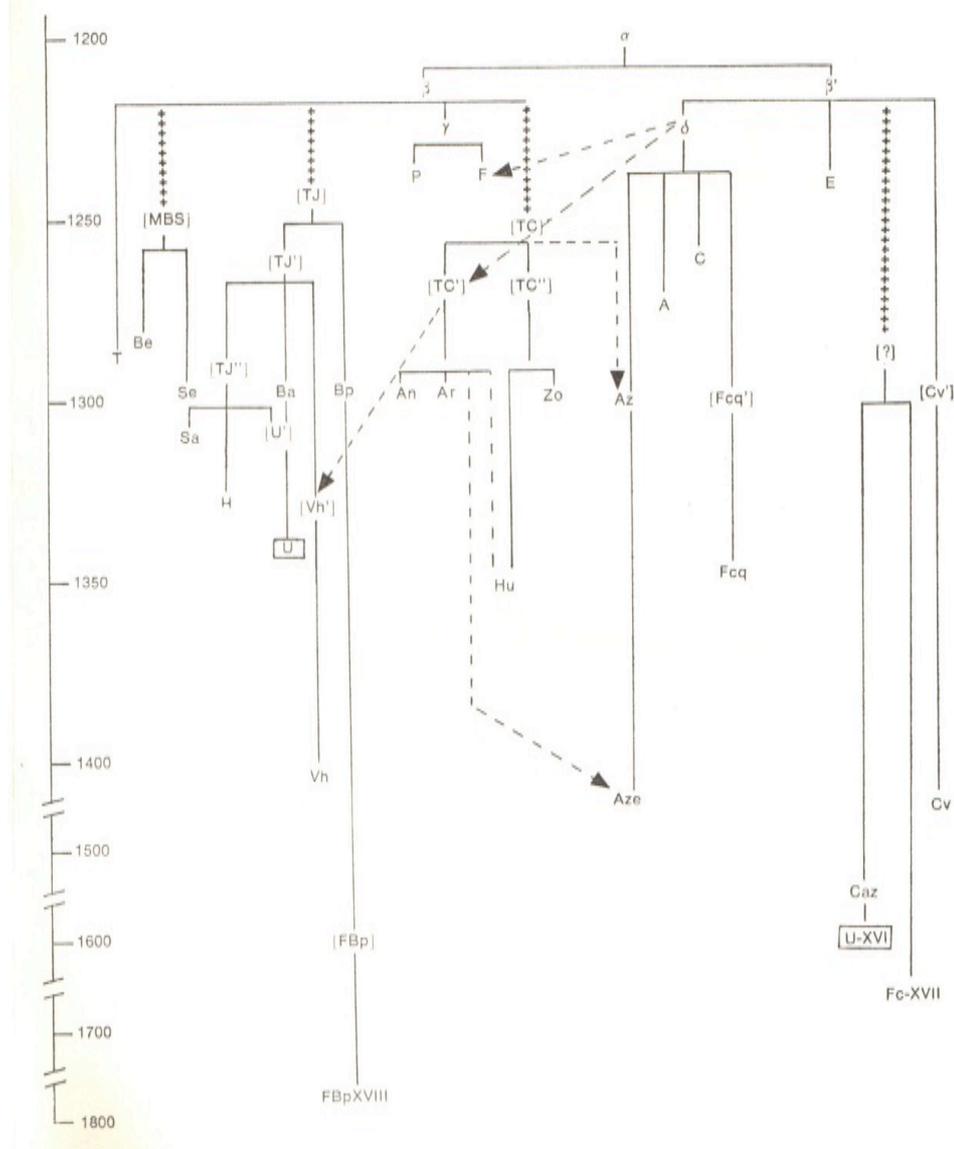
Si nous comparons à présent uniquement la partie FEA de Sepúlveda avec les résultats obtenus du for de Béjar, nous apprécions que ces deux textes s'apparentent encore plus que quand on tenait compte des deux composantes du for de Béjar :



Ces données peuvent être mises en perspective avec la tradition textuelle de ces deux textes. L'arbre hypothétique de la tradition manuscrite des fors de la famille de Cuenca selon les connaissances actuelles est le suivant (*apud* Gutiérrez Cuadrado *et al.* 1979 : 135⁹⁵) :

⁹⁵ Gutiérrez Cuadrado et Peset (1979 : 134) : « los manuscritos supuestos latinos se representan por letras griegas. Los romances supuestos, entre corchetes. Las líneas de cruces indican un origen no exactamente precisado. Las líneas punteadas con flecha, una influencia lateral. [...] las letras mayúsculas, excepto H y U indican mss. latinos y las minúsculas romanceados. [MBS] = Modelo de Be y Se. »

TRADICIÓN MANUSCRITA DEL FORUM CONCHE



LISTA DE ABREVIATURAS

A	Forum Alcazaris	Fcq	Fuero de Cuenca, fragmentos del XIV
An	Fuero de Alarcón	H	Fuero de Iznatoraf
Ar	Fuero de Alcázar	Hu	Fuero de Huete
Az	Fuero de Alcaraz	P	Forum Conche, ms. de París
Aze	Fuero de Alcaraz, ms. del Escorial	Se	Fuero de Sepúlveda
Ba	Fuero de Baeza, ms. de Baeza	Sa	Fuero de Sabiote
Be	Fuero de Béjar	T	Forum Turolii, edic. de Caruana
Bp	Fuero de Baeza, ms. de París	Ter	Fuero de Teruel, edic. de Gorosh
C	Forum Consocre	U	Fuero de Úbeda
Cv	Fuero de Cuenca, ms. de Valencia	Vh	Fuero de Villaescusa de Haro
E	Forum Conche, ms. del Escorial	Zo	Fuero de Zorita de los Canes
F	Forum Fari		

Il faut ajouter à ce *stemma* une précision que Martín Palma (1984 : XXXII) apporte lors de son édition des de Villaescusa de Haro et Huete : « Huete y Zorita de los Canes, sin ser uno el modelo del otro, se remontan los dos a un modelo anterior más primitivo que el que ofrece la forma Primordial del Forum Conche ».

Il est connu que l'établissement d'un *stemma*⁹⁶ de ce type est surtout guidé par le critère du contenu et de sa disposition. Mais la langue, nous le voyons, peut aussi être un argument puissant pour valider la pertinence de certaines de ces hypothèses : Béjar et Sepúlveda sont effectivement très proches syntaxiquement et en même temps s'écartent des autres ; postuler un ancêtre commun roman ([MBS] = Modèle roman de Be et Se) semble également très raisonnable du point de vue linguistique⁹⁷. Il nous paraît important de faire valoir la preuve syntaxique comme un instrument prometteur pour continuer à explorer et à confirmer les relations textuelles entre ces différents fors romans. Ceci dit, il ne faut pas perdre de vue que dans le domaine des interférences linguistiques les logiques peuvent parfois être contradictoires (nous y reviendrons *infra*, III.2.2). En effet, des textes présentant une forte empreinte latine dans l'ordre des constituants peuvent être le résultat, entre autres, d'une adaptation à partir d'autres textes romans qui auraient délibérément conservé cette marque pour une raison extralinguistique.

4. Jusque-là, nous avons évoqué l'interférence linguistique comme force déterminante de l'ordre des constituants, mais pour expliquer l'alternance VO / OV dans les fors on peut également faire appel à une analyse de type informationnel. Si l'ordre VO est, sans conteste, l'ordre non marqué dans la prose contemporaine, l'antéposition du COD —et d'ailleurs de n'importe quel autre type de complément— au verbe représenterait une dislocation de ce complément qui peut servir à une mise en relief expressive (focalisation) ou à détacher le support informationnel de la phrase (topicalisation).

Comme nous l'avons vu, dans notre corpus se profilent deux types de textes : d'un côté un groupe fortement et même radicalement orienté vers l'ordre OV et, d'autre part, des fors dans lesquels la proportion VO – OV est plus équilibrée (for vieux d'Alcalá) et encore d'autres où l'ordre OV n'est que marginal. Concernant le premier groupe de textes, à la lecture d'un passage comme celui qui suit, il semble justifié d'abandonner toute idée d'y trouver un lien entre antéposition des compléments et mise

⁹⁶ Le mérite énorme d'avoir tracé cet arbre revient à Gutiérrez Cuadrado et Peset (1979) mais les études d'Ureña, de Roudil et de Gutiérrez Cuadrado, à l'occasion de leurs éditions respectives antérieures, ont également contribué à la définition de ces relations.

⁹⁷ D'après l'étude graphique, phonologique et morphologique de Gutiérrez Cuadrado (1974 : 38-39), il s'agirait d'un texte léonais.

en relief informationnelle, puisque c'est par défaut que les compléments s'antéposent au verbe :

227. Que ninguno non peche omicidio por omne que en trebeio muerto fuer.

Mando uos otroquesi, que ninguno non peche omicidio ni calonna por el omne que en bofordo de conceio, o en trebeio de bodas, o en arremetiendo de cauallo, o de asta de lança, o escudo, o otra manera ferido fuere o muerto fuera delos muros dela uilla. Ca todo aquel que delos muros dela uilla adentro bofordare, et *omne firiere omatare*, peche la calonna et el danno qual quier que fiziere. Otroquesi, tod aquel que *pedra o saeta, o astil, o otra qual se quiere cosa semeiable a esta echare, et omne firiere o matare, o otro danno ficiere*, peche la calonna que fiziere et el danno otroquesi. Tod aquel que fuera de los muros bofordare, et *pedra, o saeta, o otra cosa echare, et omne firiere, o otro danno fiziere*, non peche por ende calonna. Enpero, si sospechoso fuere que de grado fizo aquel danno, sauese segund fuero de Çorita. (FZo 227)

À la limite, dans les fors de ce type-là seule l'étude inverse —tenter de saisir la motivation des séquences VO— présenterait un intérêt. Mais nous allons ici consacrer notre observation à la structure marquée dans la prose de l'époque : OV, ainsi qu'à l'alternance VO / OV dans des contextes que l'on peut décrire comme similaires. Nous aborderons donc une analyse informationnelle dans les fors du deuxième groupe, à la recherche des principes déterminants de la position préverbale du COD.

Dans un premier temps, il est possible de recenser des cas qui semblent énigmatiques du point de vue de la motivation de l'antéposition du COD.

a. Comment interpréter, par exemple, la variation VO / OV des couples d'exemples suivants du for vieux d'Alcalá, dans lesquels, avec la même configuration actancielle et dans des contextes comparables (en début de loi, s'agissant de nouveaux thèmes), l'on retrouve des structures inverses ?

4. (a) Qui *aqua suzia vertiere* ad áltero sobre so corpo... (FVA 11)
(b) Qui *metiere la cabeza* ad otro sobre so aqua... (FVA 12)
5. (a) Todo barraño que *al vezino matare*, peche las caloñas... (FVA 160)
(b) Todo barraño que *matare a otro barraño*, peche... (FVA 161)

Dans le cadre d'un for, texte à discours prescriptif dans lequel en principe tous les faits supposés font l'objet de la même considération, nous conviendrons qu'il est problématique de défendre qu'*aqua suzia* (4a) et *el vezino* (5a) sont des éléments focalisés et que *la cabeza* (4b) et *otro barraño* (5b) ne le sont pas. Nous avons du mal à voir une fonction informationnelle différente pour les paires a et b. Si nous notons que

les titres se suivent (11 et 12 ; 160 et 161) il ne nous reste que l'explication de la *variatio* pour rendre compte de ces différentes séquences.

b. Les cas suivants, montrant une variation VO / OV entre la rubrique et le corps de la loi, semblent a priori d'une autre nature :

6. (a) 231. Qui *uvas cogiere* o fructa.
(b) Qui entrare en biña e *cogiere uvas o fructa*, peche per de día V moravidís... (FVA 231)
7. (a) 293. Todo omne que *omne matare* e se fuere.
(b) Todo omne que *matare omne* e se fuere al corpo de su muger... (FVA 293)

Ici on pourrait interpréter la variation entre OV dans la rubrique et VO dans le corps comme une stratégie de focalisation pour faciliter l'accès rapide au contenu de la loi à partir de la rubrique, par rapport au corps du texte, où l'accès immédiat de l'objet n'est pas aussi important pour le législateur. Cette manipulation au moment de fixer les titres des lois viendrait s'ajouter à d'autres procédés —comme raccourcir le texte en éliminant tout élément accessoire (cf. exemple 6)— afin de faciliter la visibilité du thème de celles-ci. Cependant, la distribution OV dans la rubrique – VO dans le corps du texte, qui semble systématique au regard des occurrences du for vieux d'Alcalá, car elle est constante dans le peu d'occasions où il existe une variation entre la rubrique et le texte, ne l'est nullement dans les autres fors. Voici deux exemples contraires :

8. (a) 250. De qui *echare bassura* en la villa.
(b) Todo omne o muger que *estiércol o bassura echare* en toda Sepúlvega,... (FSe 250)
9. (a) 252. Del que *oviere erencia* en frontera.
(b) Tod omne que *erencia oviere* en frontera... (FSe 252)

L'effet de cette alternance est aléatoire, comme dans ces autres lois, presque à la suite l'une de l'autre dans le for de Béjar :

10. (a) 126. Qui *fizier danno* en huerto ageno.
(b) Sj omne entrar en huerto ageno e *danno fizier* de dia,... (FBe 126)
11. (a) 128. Qui *taia el agua*, o la prende en uez agena.
(b) Qvi *agua prendier* en uez agena o la taiare,... (FBe 128)

Une dernière remarque à ce propos concernant le for de Zorita : ce texte à séquence dominante OV présente majoritairement cet ordre aussi bien dans la rubrique que dans le texte, mais à partir de la loi 259 les rubriques VO dominant —avec OV dans le texte— et ceci jusqu’à la loi 350, dernière de notre corpus. Un telle conduite, si elle n’est pas due à une raison textuelle (mains et époques différentes, mais cela n’est pas signalé), attesterait encore une fois d’une variation arbitraire.

Ces exemples de distribution inconsistante qui résistent à une analyse discursive et qui nous permettent tout au plus d’invoquer des motivations stylistiques de *variatio*, donc non prévisibles pragmatiquement ni grammaticalement, peuvent être multipliés à volonté. Mais nous en trouvons d’autres qui semblent donner à voir, par les changements opérés, des intentions de modulation informationnelle.

c. Pour commencer, entre plusieurs rubriques qui se suivent, la variation 1) VO > 2) OV est parfois interprétable en termes de **focalisation contrastive** du COD dans la deuxième rubrique (soulignée en gras dans les exemples). C’est ce que l’on observe dans la séquence (12b) où le COD s’antépose et la différence par rapport au thème de la loi précédente est ainsi soulignée : dans le premier cas, il s’agit de chaume propre alors que, dans le deuxième, il est question du chaume de quelqu’un d’autre.

12. (a) 98. Qui *encendier restroio*.
 Qvi encendier su restroio peche el danno que por él uinier por iura de los que an tomado el danno. (FBe 98)
 (b) 99. Qui **restroio ageno** encendier.
 Qvi encendier restroio ageno o cogiere paia agena pechela... (FBe 99)

C’est à cette logique d’antéposition de l’élément contrastif que correspond aussi l’exemple suivant, où l’alternative paradigmatique entre différents COD est explicite (il s’agit ici d’une différence quantitative : on oppose le fait d’accuser deux juges à celui de n’en accuser qu’un seul) :

13. Todo omne d’Alcalá o de so término qui *reptare a los alcaldes* in capítulo peche V moravidís al capítulo, e si *reptare a II alcaldes* peche II moravidiís, e si **a un alcalde** *reptare* peche I moravidi. (FVA 42)

Le contenu des fors, dans lesquels pour un délit donné est souvent déclinée toute une série de cas de figure soumis à des circonstances atténuantes ou aggravantes, se prête particulièrement bien à une recherche sur ce genre de mouvement de focalisation contrastive, qui est le type de focalisation par excellence (Benincà 2004 : 249, Krifka

2007 : 6 et *passim*). Si les exemples précédents et d'autres similaires montrent un fonctionnement qui correspond à la mise en relief de l'élément contrastif, force est de constater que des cas qui échappent à nos attentes semblent plus fréquents. Dans les lois suivantes, il est question de comparer la gravité de glaner dans la moisson d'autrui sans ou avec un objet tranchant :

14. (a) Qvi *cogier grannas* en miesse agena con unna, la mano lena, no peche nada por una uez... (FBe 92)
- (b) Qvi *grannas cogier* con cuchiello o con foz o en otra guisa fueras con unna, peche un morauedi. (FBe 93)

La position préverbale ici correspond au COD et ne met pas en relief le paramètre qui change par rapport à la loi précédente. Dans un autre for, celui de Baeza, on trouve une antéposition qui correspond davantage à ce que notre compétence de locuteurs de l'espagnol actuel prédirait :

15. 73. Del que **con foce cogiere** grannas.
Maes aquel que **con foce o con cuchiello o en otra manera** grannas cogiere, sinon con la unna, peche .I. morauedi. (FBa 73)

Un autre cas assimilable à (17) est le suivant, où la construction d'un pâturage est normée soit dans le village soit en dehors :

16. 141. De aquel que en el aldea *fiziere deffesa*.
Todo aquel que en aldea *fiziere deffesa*, faga la con amor de los de la aldea ; et si non, no·l vala. E qual quier que *deffesa fiziere* en frontera de exido o de carrera, faga·l ualladar en derredor. (FBe 141)

Si dans la rubrique de la loi et au début de celle-ci le premier terme de l'alternative est mis en avant (*en el aldea* occupe la position préverbale), quand il est question du deuxième terme du choix (*en frontera de exido o de carrera*), celui-ci reste *in situ* et c'est le COD qui s'antépose au verbe. Nous voyons le même fonctionnement pour deux lois consécutives, entre le corps de la première et la rubrique de la suivante (ici quand il s'agit de bâtir un moulin dans sa propriété ou bien dans la rivière) :

17. (a) 185. De fuero de los molinos e de los molineros.
Molino que alguno fizier en su herdat aia la carrera en ancho III passadas e aderredor IX passadas ; si non, non uala (FBe 185)
- (b) 186. Qui *molino fizier* en madre.
Si alguno fizier molino en medio del rio,... (FBe 186)

Un dernier exemple de ce type :

18. (a) 214. De esposo que *refusar el esposa*.
Si el esposo refusar a la esposa despues del desposamiento,... (FBe 214)
(b) 215. El esposo que *la esposa refusar* auiendola ya.
Sj depues que el esposo ioguier con la esposa e la refusare,... (FBe 215)

Il peut aussi arriver que dans une loi, une séquence réponde à nos attentes mais que d'autres, pourtant identiques, ne le fassent pas. C'est ce qui est observable dans cette loi tirée du FJ, comparable à celle de l'exemple (12) :

19. Qui recibe alguna cosa emprestada o en guarda, e *salva todas sus cosas* de quema o de agua o de enemigos o dotra tal guisa, e *perdiere la ajena*, peche lo que recibio en guarda sin nengua escusacion. E si *salvare alguna partida de sus cosas e la ajena perdiere*, segund es asmamiento de lo que salvo, peche quanto mandare el juiez. E si *perdio todas sus cosas e salvar las ajenas*, deve aver parte de lo que salvó... (FJ 5, 5, 5)

En effet, sur trois séquences où la même opposition (ses propres biens / ceux d'autrui) est posée dans la loi, l'antéposition ne se produit qu'une seule fois. Ces exemples suffisent à nous montrer dans le meilleur des cas (exemple 19) un manque de systématisme et dans les cas les plus déroutants (14, 16-18), des mécanismes d'antéposition sans connexion avec une « logique » informationnelle vue depuis notre compétence de locuteurs de l'espagnol actuel ; c'est notamment vrai pour l'antéposition du COD au verbe alors que le focus contrastif de la phrase est un autre complément exprimant une variable qui, lui, reste dans une position postverbale.

d. Éventuellement, les COD en position préverbale de (14b, 16, 17b et 18b) qui, nous l'avons vu, ne sont pas de nature contrastive, pourraient avoir subi une **focalisation faible**. Benincà (2004)⁹⁸ propose l'existence de ce type de focalisations dans les langues romanes anciennes, pour des éléments de type informationnel non marqués contrastivement. Ce mouvement se produit quand un élément qui constitue une information déjà donnée est repris en position frontale par la suite. Les cas de (20) et (21) pourraient correspondre aussi à ce cas de figure :

⁹⁸ Benincà (2004 : 251) : « the hypothesis that the Focus Field can host various kinds of Foci is relevant in particular for medieval Romance languages. This area appears to be more easily activated in those languages than in modern Italian, so that we find there not only contrastive Focus or wh elements, but also less 'marked' elements (an identificational, informational or 'unmarked' focus, an anaphoric operator, or even elements with the pragmatic characteristics of a topic 'put into relief'). »

20. 193. De los molinos fornezinos.
Por estos que fazen los molinos fornezions por que ante prendan las heredades, mandamos que qui *molino* quisiere fer, que lo faga tal qual es molino a que mueles los omnes... (FBe 193)
21. De la buena e de los erederos del ladron.
Si algun omne a la buena del ladron, que ge la mandó él porque es su partiente más propinco, por que el peccado fue muerto con el ladron, este que *la buena a* non deve recibir nenguna pena en su cuerpo, mas... (FJ 7, 2, 18)

Le concept de *focalisation faible* est employé et développé par d'autres chercheurs qui s'occupent de l'espagnol et du catalan anciens comme Batllori et Hernanz (2011) et s'approche beaucoup de la notion de *stylistic fronting* dont on parlera un peu plus bas.

e. Les exemples précédents seraient à associer à d'autres qui semblent particulièrement courants dans certains des fors étudiés. Quand un objet a été mentionné en position postverbale d'un énoncé affirmatif, il est par la suite repris antéposé au verbe de ce même énoncé en version négative. Ce seraient des cas de **focalisation faible associée à un changement de modalité de l'énoncé (contre-présupposition)** :

22. e lo que les diere alguno e lo que ellos puedan ganar con aquello que les dieren, todo deve pertenescer a aquel que je lo dio a sus herederos ; e si *herederos non oviere*, develo aver el sennor. (FJ 4, 4,7)
23. Título de las herencias.
Todo omne que *ouiere hijos o nietos, o dent ayuso*, de mugier de bendición non puedan heredar con ellos otros hijos que aya de barragana. Mas del quinto de su auer mueble et rayz puédales dar lo que quisiere. E *si hijos, o nietos, o dent ayuso non ouiere* de muger de bendición, nin otros hijos que aya derecho de heredar, pueda fazer de todo lo suyo lo que quisiere,... (FR 3, V)
24. 179. Qui demandar rayz ante anno e dia.
Si alguno demandar rayz ante de anno e dia, aquel que la tien robrada dé otor a fuero. Dando el otor, finque su heredit forra e quita. Si *otor non dier*, lexe la raiz con X morauedis. (FBe 179)
25. 109. Qui defendier pennos al uinnadero.
Qvi defendier pennos al uinadero fuera peche un morauedi e pendre en casa del defendedor. Si *casa non ouiere* tomel sobreleuador,... (FBe 109)

Ces occurrences, sans être systématiques (cf. exemple 26) sont très nombreuses dans nos textes et le phénomène peut se produire également dans le sens inverse, quand on passe d'une négation à une affirmation (27-28) :

26. e depues de su muerte todo lo al finque a sus fijos, e daquella cosa non puede enajenar la mujer nada sinon cuemo es de suso dicho. E si *non oviere fijo* daquel marido, puede fazer lo que quisiere daquello que dio el marido. (FJ 5, 2, 4)
27. Hy el muerto non dexó fijos mas dexó su buena a sus franqueados o a otras personas, cada uno segund lo que tinie de la buena, pague cada uno e faga emienda de la debda. E si *fijos oviere* hy ellos ovieren su buena, ellos lo deven emendar por su padre. (FJ 5, 6, 6)
28. 116. De qui entra en vinna sin mandado.
Si omne entrar en uinna sin mandado del sennor desde enero fasta uendimias, peche V sueldos mauer non coia y nada. Si *uuas cogier* o otro frucho de dia, peche X morauedis,... (FBe 116)

f. **Les quantifieurs** méritent un commentaire à part, car ils constituent une catégorie à caractère focal. D'autres linguistes, comme Camus Bergareche (2008), et Fernández-Ordóñez (2009) dans son étude récente sur l'ordre des mots dans la prose alphoncine, constatent déjà la régularité de leur antéposition au verbe. Dans nos fors, leur antéposition est également une tendance affirmée. Par exemple, dans le FJ, il est à relever que parmi les rares cas d'antéposition du COD au verbe dans des subordonnées hypothétiques certains correspondent à des syntagmes nominaux quantifiés :

29. (a) E si por ventura *alguna cosa* ende diere o vendiere... (FJ 4, 3, 3)
(b) Hy el defendedor, *si alguna cosa mandare* de sus cosas a sus fijos... (FJ 268)
(c) Si *alguna cosa recibieren* los esposados... (FJ 4, 4, 3)
(d) E si *alguna cosa ganar* el fijo (FJ 4, 4, 5)
30. E si *ninguna cosa non ouiere* en la manda, peche el diezmo de la manda (FR 3, IV)
31. Título de las particiones
Si algún omne *pusiere uinna* en tierra agena, quier defendiéndogelo el sennor quier non, pierda la uinna el que la puso et sea del sennor de la heredat. Et esto mismo sea si *pusiese árboles* o *fizier otra lauor*. E si *alguna destas cosas fiziere* en tierra o en heredat que aya de so uno con otros ... (FR 3, III')

Mais ici encore les exceptions ne manquent pas :

32. Todo omne que *recibiere* dotro *alguna cosa* en comienda dégela quando quier que gela demande (FR 3, XIV)
33. Si alguno *touiere alguna cosa* de dos omnes o demás en comienda, non la de al uno a menos del otro. (FR 3, XIV)
34. Si alguno *furtare alguna destas cosas*, pechela como ladron ; (FBe 201)

g. À propos de ce dernier exemple, où un quantifieur est associé à un déictique, il faut signaler que nombre de cas de séquences OV se produisent dans les fors enclins à l'ordre VO **quand le COD inclut un démonstratif**. À nouveau, on observe que dans le FJ il existe une tendance à antéposer ces démonstratifs, comme si par leur valeur anaphorique, une position initiale leur convenait mieux. Cela se produit en tout à six reprises, dans trois conditionnelles et dans trois relatives.

35. (a) E si *esto non fizieren*... (FJ 3, 2, 6)
 (b) E aquellos que *esto fizieren*... (FJ 3, 3, 4)
 (c) E si el cabeçal *esto non fiziere*, pierda aquello que deue auer... (FR, 3, IV)

Il s'agirait d'après la description de Benincà (2004 : 251) d'un autre cas de focalisation faible —non contrastive—. D'autres frontalisation, dans des contextes syntaxiques différents de celui des conditionnelles et des relatives ciblées par notre étude, confirment leur nature focale. Voyons les exemples suivants (le premier avec un démonstratif et le deuxième avec un quantifieur), qui ont un caractère déictique d'identité (« *resumptive* ») en connexion avec un ou plusieurs éléments du contexte précédent :

36. Otra raiz que ganaren en uno padre e madre, *esso* a de heredar el que sobrar al otro de dias en su uida... (FBe 225)
 37. E quanto ganar o fallar fasta aquel tiempo, *todo* sea de sus parientes,... (FBe 229)

Ce phénomène de tendance à l'antéposition au verbe d'un syntagme nominal incluant un démonstratif, que ce soit en fonction de sujet ou d'objet, a aussi été décrit par Elvira (1993 : 254-256) à propos de la prose alphonsine ; dans son analyse de la position initiale comme ayant une fonction au service de la cohésion du discours, il est parfaitement logique qu'un élément anaphorique occupe cette place.

e. Un autre résultat OV d'une relation anaphorique est représenté par les **topicalisations**, parfois contrastives. Comparons les énoncés (a) et (b) de (39) :

38. (a) e si *ovejás tomaren* en el coto tomen I carnero ; (FVA 227)
 (b) *Boe o vaca, o cavallo o yegua, o mulo o mula, o roçin, o asno o asna, si lo tomaren* en los cotos peche I mencal... (FVA 228)

Le discours est paraphrasable : « si on trouve des brebis... et en ce qui concerne les bœufs et les vaches, les chevaux et les juments, les mulets et les mules, si on en

trouvait... » ; l'énoncé de (b) pose donc un support autre par rapport à la loi immédiatement précédente, le démarque et légifère sur lui. La preuve formelle que dans le cas de (b) il s'agit d'une topicalisation, c'est que le COD y occupe une position extraphrastique, en dehors de la structure dominée par le relateur conditionnel (cet énoncé peut être comparé avec l'énoncé (a) où l'antéposition de *ovejás* pourrait être une focalisation faible)⁹⁹.

h. Il nous reste à mentionner un dernier aspect. Une fois de plus à propos du for de Béjar, qui, nous le savons, est un for qui pratique de façon stable l'ordre VO : il semblerait qu'il conserve des séquences OV dans des cas particuliers avec le verbe *auer* (*si fijo(s) ouier*, 240, 247, 248, 249) et certaines expressions récurrentes comme *daño fziere* (288, 289, 296...). Non systématiques, ces structures attirent tout de même l'attention du lecteur sur une toile de fond de séquences majoritaires VO ; sémantiquement elles correspondent à un contenu prototypique transitif (possession) qui aurait pu entraîner une inertie syntaxique plus forte par rapport à d'autres moins prototypiques. On pourrait y voir **la persistance d'une routine**. L'emploi du futur du subjonctif dans le discours foral est lui aussi une routine ; quand ce temps, fixe dans le texte, est remplacé par le présent dans les rubriques du for de Béjar, invariablement c'est l'ordre VO qui est employé (voir l'exemple (11), et d'autres lois comme 227, 284, 335, 346...). Probablement, l'ordre OV qui « passait » dans certains énoncés de ce for avec le futur du subjonctif, était perçu comme moins habituel et moins naturel dans les énoncés hypothétiques au présent. On pourra se reporter également à l'exemple (19).

5. Il est temps de récapituler et d'essayer de tirer quelques conclusions à partir des analyses développées jusqu'ici. Nous avons dans notre corpus deux types de fors : ceux qui pratiquent majoritairement l'ordre OV et ceux qui pratiquent l'ordre VO, et au milieu se situe le for vieux d'Alcalá.

⁹⁹ Pour visualiser synthétiquement les relations hiérarchiques entre ces différents éléments topiques et focus, nous pouvons nous servir du schéma suivant (*apud* Fernández-Ordóñez 2009) :

[Topique adjoint ou externe [Phrase [Complémenteur [Focus [Négation [VSO]]]]]]

Ordre majoritaire OV

Fuero de Alcaraz
Fuero de Alarcón
Fuero de Baeza
Fuero de Zorita de los Canes

Ordre majoritaire VO

Fuero Viejo de Alcalá *Fuero de Béjar*
Fuero de Sepúlveda
Fuero juzgo
Fuero real

Pour les premiers, une motivation de type informationnel est à exclure pour expliquer l'ordre OV. Avec comme référence pour la prose du XIII^e le fait que la séquence non marquée est, dans les conditionnelles et les relatives, VO dans plus de 80 % des cas, la côte qu'atteignent les énoncés à verbe final dans ces fors ne peut être considéré que comme la manifestation d'une stratégie rhétorique, stylistique, d'imitation de la syntaxe latine.

Quant aux fors de Béjar, Sepúlveda, Juzgo et Real, ou encore d'Alcalá, il est utile de se pencher sur les séquences OV qu'ils présentent, dans la mesure où elles se détachent du reste et peuvent donc avoir une fonction informationnelle. Nous avons vu que ces COD antéposés peuvent correspondre à des éléments focalisés dans leur phrase ; leur focalisation peut être faible (s'ils constituaient simplement une information donnée et qu'ils sont repris après en position frontale) ou contrastive (si leur antéposition peut être associée à un effet de contraste par rapport aux contenus de la loi en cours ou de la précédente). Nous avons cependant pu nous rendre compte que très souvent l'antéposition du COD n'est pas corrélée à une mise en relief contrastive : dans le contexte de ce COD préverbal d'autres éléments constituent le focus contrastif, mais ils ne sont pas mis en relief structurellement. Certaines des focalisations attestées sont conditionnées sémantiquement : c'est le cas pour les syntagmes nominaux contenant des quantifieurs et des démonstratifs (cf. points f et g). Enfin, les topicalisations peuvent aussi expliquer la configuration OV (exemple 38).

Nous ne sommes pas arrivés au bout de notre analyse, mais nous pouvons déjà anticiper sur la problématique que nous nous étions fixée et avancer que :

1) Dans notre corpus le verbe apparaît trop souvent en position V1, immédiatement après le pronom relatif ou la conjonction conditionnelle¹⁰⁰ (ex. 4b, 5b, 6b, 7b, 8a, 9a, 10a, 11a... 31...), ou en position V>2 pour que l'on puisse valider l'hypothèse du verbe en deuxième position. Ce n'était pas imprévisible car, on l'a dit, les recherches

¹⁰⁰ La configuration des conditionnelles est sensiblement différente, dans la mesure où le relateur est très souvent suivi du sujet qui précède le verbe (*si* + SVOX), ce qui donne des valeurs plus importantes d'exemples V2. Ceci dit, les cas *si* + V1 ne manquent pas : *si furtare alguna cosa* (FBe 71), *si firier o matar al sennor* (FBe 149), *si dier fiador* (FBe 184), *si fizieren algun trabaio* (FBe 188), etc.

existantes ont déjà souligné que dans les propositions subordonnées l'ordre V2 n'est pas aussi assuré que dans les principales. Les positions V>2 sont illustrées par les phrases suivantes, parmi une infinité d'exemples similaires documentés dans nos fors latinisants :

39. Tod quel que [COIa omne] [CCcon armas uedadas] [CODliuores] [V4fiziere], peche xxx marauedis. (FZo 233)
40. Item, tod aquel que [CCL[CCLen conceio] [CCLO en mercado] [CCLO a la puerta del iuez] [CCLO en corral de alcaldes]] [CCMmenos de mandamiento delos alcaldes] [CODaalguno] [V4 ou V7reptare], peche lx mencales. (FZo 293)
41. 16. De aquel que salto diere.
Et qual quier que [CCL[CCLen yermo] [CCLO en poblado]], [CCT[CCTtan bien de dia] [CCT como de noche]], [COI[COIen omne que non fuere desafiado], [COIo si fuere saludado,] [COIo sobre fiadores de saluo]], [CODsalto] [V5 ou V9diere], peche .LX^a. mencales. (FAz IV, 16)

Dans ce dernier exemple, la position finale du verbe défie toute capacité cognitive et de traitement linguistique. On imagine que la compréhension d'un tel énoncé était possible en interaction avec la rubrique : c'est seulement parce que le thème est posé par celle-ci (« sur celui qui commettrait une attaque ») que le lecteur et celui ou ceux qui écoutent sont prêts à traiter la suite comme son développement et que la compréhension est immédiatement garantie. Il est tout de même intéressant de constater que dans les autres fors on évite une telle complexité :

42. 16. Del que de noche o de dia salteare omne.
Et todo aquel que en yermo o en poblado, de noche o de día, salteare omne que no ouiere desafiado, o saludado, o sobre fiadores de saluo, peche .LX. mencales. (FAz IV, 16)

2) De façon évidente dans quatre fors sur les neufs étudiés, les raisons stylistiques semblent les plus puissantes pour l'ordre OV ; pour les fors moins latinisants, les focalisations faibles qui, rappelons-le, sont loin d'être systématiques (elles ne sont pas au service de la condition V2), nous donnent à voir des mécanismes d'agencement de l'ordre des constituants qui en fin de compte relèvent aussi pour la plupart de choix stylistiques. Il conviendrait de faire une étude d'ensemble exhaustive —avec un décompte par catégories pour chacun des fors— que nous n'avons pu mener ici que pour le FJ (cf. *infra*). Notre analyse se poursuit maintenant avec une série d'autres constructions où les éléments noyaux et adjoints connaissent une mobilité moindre dès

le XIV^e siècle et qui disparaît définitivement au Siècle d'or ; leur étude va nous permettre d'aller plus loin dans l'observation de ces différents facteurs.

II.2.2.3.2. L'ordre noyau – adjoind dans d'autres structures

1. Notre étude sur les fors d'Alcaraz et d'Alarcón (Castillo Lluch 1996-1997: 286) commentait brièvement que d'autres traits, en plus de la position finale du verbe, reflétaient une forte influence du modèle latin dans ces textes : d'une part la traduction de *sicut dictum est* par *como dicho es* —à une date où la séquence auxiliaire – participe était définitivement implantée en castillan en milieu de phrase— et, d'autre part, l'ordre relatif du verbe modal et de l'infinitif dans les périphrases verbales (*si prouargelo pudieren*), qui reprenait la séquence latine (*si probari potuerit*). Sur ces deux points, nos fors exhibaient une fréquence remarquable de l'ordre inverse à celui qui était le plus pratiqué dans les textes en prose contemporains, mais à nouveau, une différence de degré était sensible entre les deux : par exemple, Alcaraz traduisait presque toujours (27 fois sur 29) *como dicho es*, alors qu'Alarcón préférait *como es dicho* (20 occurrences vs. 9 de l'ordre inverse). Nous allons aborder plus en détail ces deux phénomènes à la lumière de nouvelles données et dans un nouveau cadre théorique qui a aussi été mis en rapport avec l'hypothèse V2.

2. Concernant la séquence verbe modal et infinitif dans les périphrases verbales, on peut dire que le comportement des fors étudiés est à nouveau irrégulier et qu'il existe une corrélation entre l'ordre OV majoritaire et la pratique de la frontalisation de l'infinitif dans ces périphrases. Ainsi, c'est dans les fors d'Alcaraz, d'Alarcón, de Baeza et de Zorita que les structures du type *si prouargelo pudieren* sont de loin les plus fréquentes. Notre observation ne s'est pas limitée cette fois-ci aux subordonnées conditionnelles et relatives hypothétiques, mais force est de constater que c'est dans ce type de phrases que les frontalisation des infinitifs sont les plus habituelles. Il semblerait que ce fait soit avéré pour la prose en général, c'est-à-dire en dehors de la tradition discursive des fors, comme le montre Octavio de Toledo y Huerta (2011 : 28). Par ailleurs, entre les divers verbes modaux qui composent ce type de périphrases (*poder*, *querer* et *deber*), des contrastes se font sentir : c'est avec *poder* que l'on trouve le plus d'occurrences de frontalisation, puis avec *querer* et *deber*, dans cet ordre. Les frontalisation ne sont pas

exclues avec d'autres verbes à contenu sémantique proche des verbes modaux, comme dans *saber conuiene* (FZo 69), mais ces exemples constituent des cas très rares. Il faut souligner que parmi les exemples documentés, un bon nombre d'entre eux correspond à des structures que l'on peut considérer figées : plus particulièrement, le cas de *si prouargelo pudieren* nourrit considérablement les chiffres globaux de la structure avec infinitif frontalisé (par exemple dans le for de Baeza, lois 109, 112, 113, 114 deux fois, 115 deux fois, 116, 118, 120, 128, 129, 130 et ainsi de suite). Dans ce même for de Baeza, la structure inverse se retrouve dans des contextes non fossilisés comme *ninguna cosa non pueda dar* (loi 178). D'autres formules comme *si firmar nol pudieren* ont également un fonctionnement routinier. Le for de Zorita présente aussi un nombre d'occurrences élevé de *si prouargelo pudieren*, mais pratique parfois *si lo pudiere probar* (qu'on ne retrouvait pas dans FBa) ; il est à noter que ce for emploie souvent la tournure passive *si pudiere ser provado* comme alternative à *si prouargelo pudieren*.

Face à cette tendance, dans les fors de Béjar, Sepúlveda, Juzgo, Real et Alcalá la préférence de la séquence [verbe modal + infinitif] est attestée. Dans le for de Béjar, l'ordre majoritaire est *si io pudieren probar* (cf. lois 136-141), et on n'y trouve qu'occasionnellement des séquences comme *si firmar non pudier* (loi 75). Dans le for vieux d'Alcalá, la séquence la plus fréquente est v. modal + infinitif ; c'est la même chose pour les causatives (*fazer + inf.* —2 occurrences dans cet ordre—) :

For vieux d'Alcalá, périphrases modales			
<i>poder + inf.</i>	26	inf. + <i>poder</i>	1
<i>querer + inf.</i>	45	inf. + <i>querer</i>	5
<i>aver a + inf.</i>	12	inf. + <i>dever</i>	1
Total	83		7

Dans le *Fuero juzgo*, sur un total de presque 600 occurrences de périphrases modales les plus courantes dans notre texte (*dever / poder / querer + infinitif*), décomptées dans les deux premiers livres, l'ordre systématique est [v. modal + infinitif] :

43. Los pleytos non *deven seer* destorvados por bozes ni por bueltas. Mas el juez *deve mandar seer* a una parte a aquellos que non an pleyto, e aquellos cuyo es el pleyto *deven seer* antel solamiente. Y el juez, si *quisiere tomar* consigo algunos que oyan el pleyto con el con quien se conseje, *puedelo façer* si quisiere,... (FJ 2, 2, 2)

À une exception près :

44. quando *venir quisiere* al pleyto... (FJ 2, 1, 17)¹⁰¹

Les chiffres détaillés de notre décompte sont les suivants :

FJ, livres 1-2, périphrases modales			
dever + inf.	345	inf. + <i>dever</i>	0
<i>poder</i> + inf.	146	inf. + <i>poder</i>	0
<i>querer</i> + inf.	101	inf. + <i>querer</i>	1
Total	592		1

Cet ordre [verbe modal + infinitif] se vérifie aussi dans d'autres périphrases moins fréquentes comme les aspectuelles fréquentatives (*por que los juezes suelen muchas vezes judgar tuerto* – FJ 2, 1, 27), les modales épistémiques (*si non sopiere escribir* – FJ 2, 5, 12) ou les propositions causatives (*et por le fazer callar* – FJ 2, 1, 26).

3. À côté des structures précédentes, les cas d'inversion prédicative d'un participe, d'un adjectif prédicatif ou d'un nom par rapport à l'auxiliaire *ser* dans les constructions passives ou attributives, comme dans *si uençudo fuere* et *si el fijo orphano fuere* (FBa 186), *si aldeanos fueren* (FBa 42) ou encore dans la formule *como dicho es*, peuvent être abondamment documentés dans les fors à ordre OV majoritaire. Certains de ces fors affichent des valeurs plus équilibrées que d'autres en ce qui concerne la possibilité d'alterner entre *como dicho es* et *como es dicho* (Alarcón et Baeza sont partagés entre ces deux structures, Alcázar et Zorita pratiquent uniquement ou presque *como dicho es*). Dans le for vieux d'Alcalá, les frontalisations du participe dans les passives sont assez rares (6 cas contre 30) ce qui est cohérent avec le peu de frontalisations d'infinitifs dans les périphrases.

Dans le FJ aussi bien dans la phrase active avec les participes *haber* et *ser*, que dans les passives avec *ser*, l'ordre est [Aux + pp] :

45. En la ley de suso *avemos dicho* qual pena deven aver los que casan con las parientas (FJ 3, 5, 7)
46. Non deven *ser dichos* ladrones tan solamientre los que fazen el furto, mas los que lo saben e lo consienten, (FJ 7, 2, 7)

La formule *assi cuemo de suso es dicho* admet des variantes (notamment avec l'interpolation de *de suso* : *cuemo es de suso dicho*) mais respecte toujours l'ordre [Aux

¹⁰¹ Fernández Llera (1929 : 85) fait allusion à cette inversion en citant ce même exemple, qu'il qualifie de véritable latinisme.

+ pp] dans le FJ. Le seul détail à relever dans ce texte est qu'on y trouve une formule figée avec le substantif *derecho* frontalisé : *derecho es* à dix reprises, qui alterne avec la séquence *es derecho*.

4. Ces inversions d'ordre ont été désignées par Lema et Rivero (1991), Batllori (1992) et Fontana (1993) *stylistic frontings* sur le modèle de constructions analogues existantes en islandais et dans d'autres langues germaniques, des langues V2¹⁰². Dans ces langues, l'anticipation de certains noyaux —surtout des adjectifs, des participes, des adverbes et des particules verbales— par rapport à la forme verbale finie permet de préserver l'ordre V2 quand la position V1 se retrouve vide, notamment à défaut d'un sujet ; ce mécanisme est donc déterminé syntaxiquement et dépourvu d'effet discursif (cf. Maling 1990 pour l'islandais). Le *stylistic fronting* a été très récemment l'objet de recherches spécifiques pour les langues romanes —cf. Fischer (2005 et 2011) pour le catalan et l'espagnol ancien, Rodríguez Molina (2010) et Elvira (2011) pour l'espagnol ancien et Remberger (2011) pour le sarde moderne—. Fischer (2005 et 2011) défend que le *stylistic fronting* du catalan et de l'espagnol anciens est indépendant d'un fonctionnement V2 et qu'il a discursivement un effet d'emphase (2005), une information de l'arrière plan repassant au premier plan (2011) —ces frontalisation seraient équivalentes aux focalisations faibles qui ont été vues plus haut—. Rodríguez Molina (2010 : 1399, 1403, 1424), pour sa part, voit trop de différences entre les frontalisation du participe des temps composés de l'espagnol médiéval et celles des langues comme l'islandais pour pouvoir les assimiler. Il considère cependant que celles-ci, de même que les frontalisation de participes dans les constructions passives ou attributives, ou d'infinitifs dans les périphrases modales, répondent aux exigences de la syntaxe V2 de l'espagnol ancien, et sont le résultat d'une focalisation des formes verbales non finies pour préserver au verbe sa deuxième position. Enfin Elvira (2011) défend que ces constructions ne sont pas systématiquement motivées informationnellement, et qu'elles ne constituent pas d'office des focalisations : leur emploi est extrêmement fréquent et non marqué et répondrait à une motivation grammaticale multiple. D'un côté, cet ordre est favorisé par le schéma TVX ; d'autre part, les verbes qui les favorisent dans les propositions principales sont pour la plupart copulatifs et auxiliaires et par la loi de Wackernagel il s'agirait d'éléments qui ne commencent pas la phrase ; enfin, dans les

¹⁰² Cf. Rodríguez Molina (2010 : 1390 et s.).

subordonnées, la tendance archaïque du verbe à occuper une position finale plus souvent que dans les principales fait que des constituants encore plus diversifiés sont antéposés au verbe.

Un désaccord important règne donc entre les différents spécialistes, ce qui témoigne de la nouveauté de cette approche théorique et somme toute du caractère bouillonnant et encore expérimental des recherches sur l'ordre des constituants en espagnol médiéval. Notre impression à partir des données documentées dans notre corpus est qu'il n'est peut-être pas impossible de trouver des effets discursifs dans ces structures. Comparons, par exemple, les séquences déjà vues dans (22 et 24) de focalisation faible associée à un changement de modalité de l'énoncé, avec celles de (47 et 48) qui présentent un parallélisme structurel et sémantique (contre-présupposition) évident :

22. e lo que les diere alguno e lo que ellos puedan ganar con aquello que les dieren, todo deve pertenescer a aquel que je lo dio a sus herederos ; e si *herederos non oviere*, develo aver el sennor. (FJ 4, 4,7)
24. 179. Qui demandar rayz ante anno e dia.
Si alguno demandar rayz ante de anno e dia, aquel que la tien robrada dé otor a fuero. Dando el otor, finque su heredat forra e quita. Si *otor non dier*, lexe la raiz con X morauedis. (FBe 179)
47. De .I. morauedi arriba, iure con .I. uezino et sea creydo. E si *iurar non quisier o non pudiere*, peche el danno. (FBa 85)
48. Si el sennor de la uinna el danno del ganado pudiere firmar, coia pecho. Maes si *firmar non pudiere*, iure el que sospecha ouieren,... (FBa 89)¹⁰³

Cependant, le plus frappant dans notre corpus est que ces différentes frontalisations constituent un phénomène très polarisé : certains fors les cultivent et les favorisent alors que d'autres semblent les éviter soigneusement. S'agissant de textes contemporains et qui partagent pour la plupart les mêmes contenus, défendre que des contraintes ou des tendances grammaticales ou encore des raisons discursives déterminent leur profusion semble difficilement justifiable. D'une part, les premières devraient agir pour tous les textes et elles ne le font pas. En outre, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, ces constructions frontalisées [pp. + auxiliaire] et [adjectif + verbe attributif] constituaient

¹⁰³ Ces frontalisations sont visibles avec d'autres compléments : « e el otro faga la mancuadra, el que el cavallo curiare, si fuere de edat, e si *de edat non fuere* faga la mancuadra dueño de cavallo. » (FVA 275).

des archaïsmes en voie de disparition¹⁰⁴, au vu de quoi on est en droit de croire que les lois de Wackernagel ne seraient plus actives à ce moment-là. Et si par ailleurs il est vrai que dans les subordinées le verbe a tendance à occuper plus souvent que dans les principales la position finale, celle-ci y est tout de même minoritaire à l'époque. Quant aux raisons discursives, elles nous semblent également secondaires comparées à d'autres causes qui sont probablement celles aussi qui expliquent le comportement de la séquence V – O et que nous allons exposer par la suite.

II.2.2.3.3. Conclusions

1. Les faits les plus saillants observés dans cette section sont les suivants :

1. Les neuf fors étudiés, quoique contemporains entre eux et, pour la plupart, dotés de contenus presque identiques, montrent des tendances très divergentes entre un ordre OV et VO, qui sont extrêmes pour certains (Alcaraz, Baeza, Zorita d'un côté et Béjar, Sepúlveda dans ses parties adaptées de Cuenca, et Juzgo à l'opposé).
2. La pratique majoritaire d'OV est corrélée avec celle de la frontalisation d'un participe ou d'un adjectif prédicatif à l'auxiliaire et des formes verbales infinies dans les périphrases ; inversement, le trait VO coïncide avec un manque de frontalisation.

À propos de l'éventuelle rentabilité informationnelle des différentes frontalisation, sans exclure qu'elles aient pu être associées à des effets discursifs dans certains cas, nous interprétons que leur accumulation aux taux que l'on connaît compromettrait leur valeur expressive. Quant à une explication grammaticale pour les deux premiers faits, nous concluons qu'ils semblent indépendants d'un éventuel fonctionnement V2 (les contre-exemples sont trop nombreux). D'ailleurs si un principe grammatical était à la base de l'ordre des constituants dans ces textes, on s'attendrait à ce qu'il soit uniforme pour nos neuf textes contemporains analysés, ce qui, de toute évidence, est loin d'être le cas. À

¹⁰⁴ Cf. Menéndez Pidal (1926 [1950³] : 380), Lapesa (1942 [1986⁹] : 218) ou González Ollé (1983 : 5).

ceci nous trouvons deux explications possibles qui peuvent éventuellement s'articuler entre elles :

1. Il y avait des raisons rhétoriques derrière le choix d'un ordre de constituants donné. On peut imaginer que certains rédacteurs des fors (Alcaraz et Zorita surtout) aient penché pour la pratique des frontalisations en les considérant comme une marque archaïque intéressante rhétoriquement (elle constituait la preuve d'une continuité et même d'une identité par rapport à la loi immédiatement antérieure rédigée en latin), alors que d'autres (comme Béjar, Sepúlveda dans son adaptation de Cuenca ou *Fuero juzgo*, très clairement) ont eu un sentiment d'artifice linguistique en raison duquel il les ont évitées. Ces frontalisations au parfum si latinisant auraient été retenues comme emblème d'une tradition de la distance communicative qui venait remplacer l'ancien droit coutumier éminemment oral en Castille.
2. Ces fors ne partageaient pas la même grammaire à cause d'un écart dialectal entre eux. Il n'est en effet pas impossible que des tendances dialectales divergeantes aient pu exister quant à l'ordre des constituants à l'époque de nos textes. Sur ce sujet, malheureusement, on ne dispose pas de descriptions qui puissent nous servir de cadre de référence, car nos connaissances de syntaxe dialectale sont presque inexistantes¹⁰⁵, elles commencent tout juste actuellement à être envisagées (cf. Fernández-Ordóñez 2011). Sur l'ordre de constituants en fonction de la géographie nous comptons uniquement sur les résultats de Rodríguez Molina (2010 : 1536 et s.) qui, dans son étude de l'histoire des temps composés en espagnol, explore les différences dialectales concernant l'ordre auxiliaire – participe (*ha dicho – dicho ha*) et trouve que l'ordre avec frontalisation du participe est d'origine nord-orientale :

el orden V–Aux es, en la etapa más antigua [1140-1295], un fenómeno lingüístico claramente oriental, pues los únicos enclaves en los que se manifiesta fuera de los territorios navarros, aragones y riojanos son Uclés (provincia de Cuenca), y Murcia (región repoblada con aragoneses, por otra parte). (Rodríguez Molina 2010 : 1539)

¹⁰⁵ La dialectologie dans le domaine de la syntaxe est une « asignatura pendiente » de la grammaire historique, comme le signale Rodríguez Molina (2010 : 649) : « [o]tra carencia secular radica en el olvido casi total en el que yace la sintaxis dialectal, pues se considera que, a diferencia de lo que sucede con la fonética y, en menor medida con la morfología, las lenguas iberorrománicas se caracterizan por una estructura sintáctica con apenas margen para la variación o la disidencia ».

Una vez vista la distribución dialectal del orden V–Aux, creo que se puede sostener sin problemas la existencia de un claro sesgo diatópico en la elección del orden Aux–V ~ V–Aux, en el sentido de que existe una clara direccionalidad de este a oeste y de norte a sur en el descenso de la proporción del orden V–Aux. Este es prácticamente inexistente en León, Galicia y toda Andalucía, mientras que la zona más activa en lo que a la proporción del orden V–Aux se refiere se encuentra en los territorios de los antiguos reinos de Aragón y Navarra. (Rodríguez Molina 2010 : 1545)

À la description de Rodríguez Molina s'accorderaient à peu près les données de nos frontalizations d'un participe, d'un adjectif prédicatif ou d'un nom devant l'auxiliaire *ser* dans les constructions passives ou attributives (*dicho es, vencido fuere... orphano fuere, aldeano fuere*). C'est dans les fors orientaux (Zorita, Alcaraz, Alarcón) que la séquence [élément prédicatif – *ser*] est habituelle, alors qu'elle est rare dans les occidentaux ou dans ceux auxquels on suppose une origine ou une influence occidentale (Béjar, Sepúlveda, FJ). Entre Alcalá et Zorita séparés par une soixantaine de kilomètres une fissure est à noter, puisqu'Alcalá pratique exceptionnellement ces frontalizations. Le for de Baeza, en Andalousie centro-orientale, est partagé entre les deux ordres.

La raison dialectale est très suggestive, mais il faudrait pouvoir comparer nos données sur l'ordre O – V et sur les frontalizations des infinitifs dans les périphrases modales avec celles d'autres textes, comme nous venons de le faire avec les résultats de Rodríguez Molina, pour voir si sur ce point également des tendances dialectales se confirment. Toutes ces frontalizations semblent en principe corrélées, nous l'avons vu dans notre corpus : on peut parler pour toutes d'ordre [noyau – adjoint] (aussi [déterminant – déterminé]) ou bien l'inverse ; on pourrait donc s'attendre à ce que les résultats de recherches plus poussées convergent avec ceux qui se profilent au sujet des données des temps composés et des constructions passives ou attributives. La question qui se pose est celle de savoir si une raison rhétorique n'aurait pas pu avoir une incidence sur ces différentes tendances dialectales. Un argument en faveur de cette hypothèse serait que les données varient entre traditions discursives différentes.

À ce propos, nous devons ajouter que les résultats exposés ici de Rodríguez Molina semblent bien montrer que le facteur dialectal et celui de tradition discursive se télescopent. La description proposée par cet auteur (citée plus haut) a été établie à partir des documents notariaux de son corpus ; en ce qui concerne les documents littéraires, il

constate, en revanche, que les différences dialectales ne sont pas aussi marquées. En effet, la distribution des frontalisations est assez homogène dans les textes littéraires, alors qu'elle était très hétérogène en fonction du paramètre dialectal dans les documents notariaux. Par ailleurs, l'histoire littéraire du phénomène telle que Rodríguez Molina (2010 : 1548) a pu la retracer part également de la région orientale et s'étend par la *meseta* castillane et la côte cantabrique vers l'occident mais sans atteindre la Galice et le León, ni descendre au-delà du Tage. À la base de cette diffusion progressive du phénomène jusqu'au XV^e se trouverait le prestige dont il aurait joui.

Nous tendons à croire que les raisons rhétoriques dans certaines traditions discursives, comme c'est le cas des fors, peuvent être puissantes. À notre avis, l'ordre des constituants est un aspect formel de la langue sur lequel les locuteurs ont une perception concrète et une conscience claire, et cela dut être vrai aussi pour la langue ancienne. Chacun sait à quel point un discours dont seul l'ordre est altéré peut rendre un effet décalé (dans le temps ou artistiquement) et les rédacteurs des fors en étaient sûrement conscients aussi¹⁰⁶. La particularité de nos données est que les frontalisations ne se manifestent pas comme un trait commun à tous les textes étudiés. En raison de quoi ces frontalisations auraient-elles eu du prestige pour certains fors et en auraient-elles été dénuées pour les autres ? C'est ce que nous nous proposons de comprendre par la suite en mettant le FJ au premier plan de notre réflexion.

II.2.3. Le *Fuero juzgo* parmi les fors de la deuxième moitié du XIII^e siècle

1. L'étude précédente nous a semblé nécessaire pour contextualiser la langue du *Fuero juzgo* et pouvoir la caractériser dans son époque. À la lecture de certaines appréciations de la part des éditeurs de fors, on peut comprendre à quel point les représentations changent lorsqu'on considère les textes individuellement ou faisant partie d'un réseau. Par exemple, Gutiérrez Cuadrado (1975: 32) affirmait que le for de Béjar « traduce de una manera exageradamente literal muchas estructuras latinas. En este aspecto nos parece más fiel que otros fueros derivados de Cuenca » et Manuel Alvar (1953: 651) à propos du for de Sepúlveda: « [e]l verbo se coloca con una gran frecuencia al final de la

¹⁰⁶ À titre d'exemple, le roman historique espagnol du XIX^e siècle a exploité abondamment et à très bon escient ce trait stylistique de la frontalisation (cf. Lola Pons et Álvaro Octavio de Toledo 2009).

frase. Este rasgo ha de ser considerado como un latinismo de imitación culta ». Nous savons maintenant que les fors de Béjar et de Sepúlveda (ce dernier dans sa partie adaptée de Cuenca surtout) sont, au contraire, les fors les plus émancipés du modèle latin de la famille de Cuenca (de l'échantillon qu'on a étudié).

Sur cette toile de fond des fors de la deuxième moitié du XIII^e siècle, le *Fuero juzgo* se détache sans conteste comme celui qui pratique le plus régulièrement l'ordre VO et [auxiliaire + forme verbale infinie] pour les périphrases modales et les structures prédicatives et passives. Les cas exceptionnels où OV se manifeste (livres 3 à 8) sont les suivants:

Conditionnelles	23 cas OV (vs. 468 VO)
Type <i>si fijos (non) oviere</i>	9 cas [6 cas <i>si fijos non oviere</i> ; 2 cas <i>si fijos oviere</i> 1 cas <i>si herederos non oviere</i>]
Type <i>si alguna cosa... -re</i>	8 cas [7 cas <i>si alguna cosa</i> ; 1 cas <i>si algun danno</i>]
Type <i>si esto (non) fizier</i>	3 cas
Autre cas	3 cas [<i>Si algun omne la bestia que es emprestada trae x 2</i> <i>E si salvare alguna partida de sus cosas e la ajena perdiere,</i>]
Relatives hypothétiques	6 cas OV (vs. 298 VO)
Type <i>aquellos que esto fizieren</i> (3)	3 cas
Autres cas	3 cas [<i>este que la buena a...</i> <i>Nengun omne que cavallo errado tome...</i> <i>De los que falso mandado lievan...</i>]

Parmi ceux-ci, les plus nombreux correspondent à des frontalisation de syntagmes qui contiennent un quantifieur (8) ou un déictique (6) et, pour les cas du type *si fijos (non) oviere*, il s'agit surtout d'énoncés à sémantique contre-présuppositionnelle (9). Les cas des quantifieurs et des déictiques constituent des résidus parmi les plus résistants de l'ordre OV, encore possibles aujourd'hui dans la langue espagnole (quoiqu'avec un

effet sémantique particulier d'emphase sur la polarité de l'énoncé —*verum focus*— cf. Leonetti et Escandell 2009) :

49. (a) Algo has visto. (= ‘{Sí / seguro} que has visto algo’)

50. Eso creía ella. (= ‘Es cierto que ella creía eso’)¹⁰⁷

Quant aux occurrences du type *si hijos (non) oviere* pour introduire une contre-présupposition, il est à noter que malgré le fait que cette séquence OV ne soit pas systématique dans ce contexte (cf. exemple 26 *supra*), l'emploi semble répondre à une routinisation, comme l'indique le fait que le COD soit huit fois sur neuf le substantif *fijos*.

Mis à part ces 29 cas d'ordre OV (face à 766 d'ordre VO) et les occurrences de *derecho es*, le FJ ne pratique pas les frontalizations. Sans exclure une raison dialectale à ce comportement —dont malheureusement, comme on l'a dit, rien ne peut être affirmé avec certitude—, on peut supposer qu'il a été adopté pour des raisons rhétoriques et stylistiques en accord avec son caractère historique. Comment expliquer sinon que dans d'autres documents de la chancellerie de Ferdinand III le choix de l'ordre [noyau – adjoint] ne soit pas si rigoureux, à commencer par le for bref dont il dote Cordoue le 3 mars 1241 ? En effet, dans ce for bref ou « carta de fuero » en roman il ne manque pas de séquences OV dans les relatives hypothétiques et les conditionnelles ni de frontalizations d'infinitifs et de participes :

Ordre OV

*si falla alguna fiziere el escriuano
e si castillo ganare*

*al que cauallo mataren
todos aquellos que algo houieren
aquel que el omezillo deue pechar*

infinitif + verbe modal

*si él por sí escreuir non sopiere
Et el escriuano si él escrebir sopiere*

Ordre VO

sil dieren erecha

*el que fiziere el mal fecho
el que matare omne
[el] que quebrantare casa
todo omne que forçare mugier
todo omne que matare a otro
Tot omne que matare omne*

verbe modal + infinitif

*si non lo pudieren prender
si non pudiere auer*

*por que deua pechar omezillo
aquel que el omezillo deue pechar*

¹⁰⁷ Exemples *apud* Leonetti et Escandell (2009).

pp + ser

todo omne que *justiciado fuere*
 El aquel que *iusticiado fuere*

ser + pp

si fuere iusticiado
 mando que el mueble del debdor *sea uendido*

De la même façon, dans la « carta de fuero » dont Ferdinand III dote Carthagène (16 janvier 1246, doc. 733)¹⁰⁸, on trouve proportionnellement plus de séquences OV (*si mugier (non) ouiere, qui tienda ouiere, qui esto fiziere*) que dans le *Fuero juzgo*. Dans d'autres documents originaux du règne du roi Saint, des frontalisation routinières sont à noter aussi bien dans les formules conventionnelles de la *notificatio* « *Connoçuda cosa sea a todos los que esta carta vieren...* » (< *Notum sit omnibus hanc cartam uidentibus quod ego Ferrandus...* doc. 525)¹⁰⁹ que de la *sanctio* « *si alguno contra esta mi carta quisiere venir* » (doc. 519, 520...), « *Et ninguno de los conceios que esta mi carta quebrantassen...* » ; elles sont également visibles dans l'expression anaphorique « *como sobredicho es* » (4 fois, par exemple, dans doc. 819) notamment, mais aussi dans d'autres cas dans le corps des textes.

2. On a le sentiment, après avoir comparé ces documents avec le *Fuero juzgo*, que dans celui-ci un contrôle fut opéré pour éviter de le surcharger de marques qui pouvaient lui donner une allure trop latinisante, d'autant que la traduction du *Liber* faite pour le *Fuero juzgo* suit en général de très près le texte latin, comme nous avons eu l'occasion de le voir dans les premières pages de ce chapitre. Effectivement, contrairement à la version du *Liber* donnée par le *Fuero real*, les adaptations du *Fuero juzgo* furent légères. Cela s'explique parce que le *Fuero juzgo* se devait d'être le *Liber iudiciorum* (« *el Libro Iudgo que les yo do, que ge lo mandaré trasladar en romanz et que sea lamado fuero de Córdoba* »), tandis que pour ceux qui composèrent le *Fuero real* l'objectif était probablement inverse. Le *Fuero real* était un nouveau code légal et de ce fait les lois wisigothiques empruntées au *Liber iudiciorum* devaient y être intégrées,

¹⁰⁸ Toutes les citations sont faites à partir de l'édition de Julio González (1986).

¹⁰⁹ Jean Roudil (1980, cité *apud* Díez de Revenga 1994 : 95) assimile ces formules à des lexies complexes invariantes : « [i]l s'agit d'une lexie bien établie, qui ne saurait donner lieu à des variantes ». Díez de Revenga (1995-1996 : 196-197) recense tout de même une série de variantes de cette lexie complexe qui présentent toutes la frontalisation. Ce phénomène n'est pas exclusif du castillan, cf. par exemple en occitan : « *Conoguda causa sia als presents e als devenidors...* » (*apud* Kabatek 2007b : 28).

adaptées, transformées autant que nécessaire¹¹⁰, de manière à ce qu'elles composent un tout harmonisé avec le reste de l'œuvre. C'est probablement aussi la raison pour laquelle les auteurs du *Fuero real* évitent par principe de suivre le modèle du *Fuero juzgo* : il n'était pas souhaitable que les deux codes se ressemblent.

Le *Fuero juzgo* est ainsi le résultat d'une traduction qui respecte au plus près la lettre latine du *Liber* mais qui s'efforce d'en rendre une version fortement romane : le *Fuero juzgo* est le *Liber* qui devient le *Fuero de Córdoba* (« et nenguno sea osado de lamarle de otra guisa sinon fuero de Córdoba »). Les données obtenues de l'analyse des structures qui ont fait l'objet de notre étude montrent que le FJ force vers la séquence la plus autochtone (réelle ou prétendue), alors que la plupart des fors municipaux veulent adopter la texture syntaxique de leur modèle latin comptant sur celle-ci comme gage d'autorité¹¹¹. Une autorité qui leur était bien nécessaire, car ils surgissent en parallèle du nouveau droit romain dans le but essentiel de conserver des privilèges locaux qui risquent d'être abolis par la nouvelle politique centraliste¹¹². Quant au *Fuero juzgo*, son gage d'autorité était imprimé dans ses vieilles lois wisigothiques à caractère royal ininterrompu, et si dans la matière, *Liber iudiciorum* et *Fuero juzgo* restent les mêmes —ou pratiquement identiques¹¹³—, le dessein déclaré de Ferdinand III fut de le transmuier en une réalité romane du milieu du XIII^e siècle.

¹¹⁰ Ce pouvoir « de faire, de changer et d'interpréter la loi, ainsi que celui d'annuler ou de changer la coutume » est déclaré explicitement une prérogative de l'empereur dans la *Deuxième Partie*, comme le souligne Martin (2000 : 329). Littéralement : « puede fazer ley e fuero nuevo e mudar el antiguo, sy entendiere que es a pro comunal de su gente ; e otrosy quando fuese escuro a poder de lo esclareçer... » (*Segunda partida*, I, II).

¹¹¹ Gutiérrez Cuadrado (2003 : 127) remarque aussi que ces fors « [t]ratan, probablemente, de acercar el texto romance al latino, de mostrar la continuidad natural entre los fueros latinos y romances, de proclamar que la materia foral de Cuenca es única, se exprese en latín o romance ».

¹¹² Cf. Otero (1959 : 572).

¹¹³ Cf. l'étude comparée du prologue du *Liber iudiciorum* et du *Fuero juzgo* de Maintier-Vermorel (2008). D'après cette auteure dans la version de ce dernier des modifications par rapport au *Liber* furent introduites ; relativement systématiques, elles auraient été orientées vers le renforcement du rôle de la monarchie face à celui de l'Église et auraient contribué à forger un puissant instrument de propagande royale au moment de la genèse de l'État moderne.

III. LE *FUERO JUZGO* DANS LE PROCESSUS DE PLANIFICATION DU CASTILLAN

III.1. Planification du statut : sélection et implantation du roman castillan sous Ferdinand III

III.1.1. Causes

1. Par son caractère fondateur, la décision prise par Ferdinand III au printemps 1241 d'octroyer à Cordoue l'ancien code légal wisigothique long de douze livres dans une version en roman, mérite une attention soutenue que l'histoire de la langue espagnole ne lui a jusqu'à aujourd'hui pas accordée. Quoique cet acte ne fût pas isolé — sous le règne de son grand-père maternel, Alphonse VIII de Castille, quelques documents voient déjà le jour en roman parmi lesquels le célèbre *Tratado de Cabrerros* (1206)¹¹⁴, puis dans sa chancellerie les chartes en roman commencent à se multiplier notamment à partir de 1230¹¹⁵ — il n'en est pas moins singulier. Pour la première fois un roi castillan décide de faire traduire un code légal long dans sa langue vernaculaire¹¹⁶, inaugurant de façon fortement symbolique une nouvelle étape : désormais les chartes romanes de la chancellerie castillane allaient devancer les latines, et d'autres fors, parmi lesquels le *Fuero viejo de Alcalá* et le *Fuero de Brihuega*, promulgués par l'archevêque de Tolède, Rodrigue Jiménez de Rada avant 1247, allaient être rédigés en castillan. Le caractère pragmatique de ces textes est certainement à la base du fait qu'ils soient les premiers à être mis en roman, mais une approche multifactorielle s'avère nécessaire pour comprendre ce pas en avant historique.

2. Le cadre idéologique dans lequel s'inscrit l'acte de Ferdinand III est le néo-gothicisme qui défend le droit de la monarchie astur-léonaise (successivement léonaise

¹¹⁴ Cf. Wright (2000).

¹¹⁵ Notons aussi que l'archevêché de Tolède, en la personne de Jiménez de Rada, commence à promulguer des fors brefs en roman à partir de 1230 (Torrens 2002 : 514).

¹¹⁶ En Navarre les fors en roman —navarrais, évidemment— remontent au début du XIII^e siècle avec Sanche VII le Fort (cf. Fernández-Ordóñez 2004 : 388).

et castillano-léonaise) à hériter l'*imperium* péninsulaire possédé par les rois goths (Fernández-Ordóñez 2000 : 277). Dans cette perspective d'unification politique du royaume, l'unification législative se révéla cardinale, tout en étant légitimée par le nouveau droit commun¹¹⁷, le droit canonique et le droit wisigothique. C'est justement ce droit wisigothique qui semble avoir été considéré par Ferdinand III dans un premier temps comme le plus apte à matérialiser ces aspirations idéologiques certainement par son caractère traditionnel ; par la suite Alphonse X déploya une recherche presque obsessionnelle d'un nouvel instrument pour l'unification législative du royaume qui s'est traduite par la production de l'importante œuvre juridique que l'on connaît. Notons, d'ailleurs, qu'il n'est pas impossible qu'à l'origine de cette quête alphonsine qui culminera avec la rédaction des *Parties*, le roi Saint ait pu jouer un rôle de poids. Comme le signale Martin (1992 : 253), « [d]ans leur prologue aux *Sept parties*, les juristes alphonsins prétendront que l'idée d'un code juridique applicable à l'ensemble du royaume avait été suggérée à Alphonse le Savant par son père ». Littéralement : « (...) e a esto nos movio señaladamiente tres cosas : la primera, que el muy noble et bien aventurado rey don Fernando, nuestro padre, que era muy cumplido de justicia et de verdat, lo quisiera facer si mas visquiera, et mando a nos que lo feciesemos... »¹¹⁸.

Dans ce contexte, associée à l'expansion territoriale et au plan d'unification législative du royaume, l'adoption officielle de la langue castillane prend un sens inséparable de la dynamique bien connue de la langue qui crée la nation et, réciproquement, de la nation qui crée la langue (Hagège 2000 : 183-216). Certains auteurs censurent une telle interprétation, considérant qu'on ne peut pas présumer que le roi (cela a été dit à propos d'Alphonse X, mais la remarque vaut également pour

¹¹⁷ Cf. Nieto Soria (1997 : 55-56) : « La aportación inspiradora del romanismo era particularmente coherente con los principios del espíritu laico en materia de ejercicio de la potestad legislativa, pues esa aportación inspiradora romanista apuntaba preferentemente en un doble sentido : el de la preeminencia de la prescripción real sobre el derecho consuetudinario y el de la necesidad de llevar a cabo una actividad de codificación sistemática bajo el directo control real. Como una expresión constatable de ese espíritu laico podría advertirse la *propensión a monopolizar la creación del derecho*, lo que, en definitiva, vendría a suponer la manifestación de una *fuerte inclinación monista* ».

¹¹⁸ *Las siete partidas del rey don Alfonso el Sabio, cotejadas con varios códices antiguos por la Real Academia de la Historia*, 3 vol., Madrid, Imprenta Real, 1807, I, p. 5, *apud* Martin (1992 : 296, n. 6). Ceci dit, Georges Martin (1993-1994) démontrera brillamment comment dans le *Septenaire* le recours à la tutelle de son père par Alphonse X pour la composition des *Parties* tourne au mythe (il le présente comme « participant de plus en plus effectif —commanditaire, puis concepteur et exécutant— du livre de lois », p. 98) en accord avec l'évolution psychologique et les circonstances vitales du roi Sage à la fin de ses jours.

Ferdinand III), ait effectivement donné une telle importance à son geste¹¹⁹. On prétend que la décision royale d'employer et de promouvoir la langue vernaculaire au XIII^e siècle provient d'une vision pragmatique plus que d'une conscience politique et idéologique. Soit. Ce qui est indéniable c'est que l'adoption du castillan comme langue de communication pour les documents officiels du royaume se produit lors d'un concours de circonstances qui dans le devenir historique l'imprègnent d'une valeur symbolique nationale. Sur ce point, nous coïncidons avec l'interprétation de Georges Martin (1997a et 1997b : 134), qui accepte qu'en premier lieu, l'usage d'une langue vernaculaire au lieu du latin est destiné « à faciliter la diffusion du message royal auprès des élites peu lettrées », mais qui souligne « la signification politique que revêtait, dans un espace plus que jamais multilinguistique non seulement le choix d'une langue vernaculaire parmi d'autres, mais encore [...] la normation par la royauté d'une langue dont on portait pour la première fois l'emploi sur le terrain de la science, du droit général et de l'histoire royale ! ».

Une facette fondamentale de cette nouvelle idéologie monarchique, non sans rapport avec le romanisme, est son caractère séculaire, qui a pu trouver dans l'emploi de la langue vernaculaire un instrument très utile à son service. Ce lien, suggéré par des historiens comme Nieto Soria (1997 : 60) : « [s]eguramente habría que conceder algún significado a la utilización sistemática en la documentación oficial del castellano en lugar del latín a la hora de producir un efecto añadido de secularización política », a été explicitement formulé par une linguiste, Mencé-Caster (2011 : 104), qui voit dans le choix du castillan comme langue d'écriture « le souci de fonder une nouvelle « *auctoritas* » à partir d'une langue qui, contrairement au latin, ne serait pas solidaire de l'*auctoritas* ancienne, liée à l'Église »¹²⁰. Dans une acception moins politique, le

¹¹⁹ Cf., par exemple, MacDonald (1997 : 409) à propos de Ferdinand III : « el uso de cierta lengua vernácula respondía menos a un juicio real (que habría manifestado una base ideológica) y más a las habilidades y a la educación del nuevo personal y, especialmente a lo apropiado de la circunstancia o del dialecto escogido para su aplicación según la circunstancia ». Dans le domaine de la planification du corpus, parmi les auteurs sceptiques, on peut citer Lodares (1993-1994 : 316-317 n. 13), Niederehe (1987 : 108, 125) et Cano (1988 [1992²] : 194), mais on y reviendra *infra*.

¹²⁰ La sécularisation est un processus subtil dont on peut apprécier la complexité dans une formule comme la suivante : « [l]a vinculación entre el rey y la justicia era el resultado de la condición regia de vicario de Dios » (Nieto Soria 1997 : 67). Le souverain et la monarchie se sacralisent sans la médiation de l'Église. Cf. aussi Martin (2006) qui décrit Jean d'Osma, à la différence de Luc de Túy, comme « le tenant d'une ministérialité divine directe du roi, où l'Église n'est plus ni conductrice ni même médiatrice ».

concept de sécularisation fut aussi utilisé par Menéndez Pidal pour expliquer l'adoption des romans comme langues officielles :

Descubría así dos encontradas corrientes de vulgaridad en la lengua notarial: una que venía de los siglos antiguos y se extinguía en el curso de los primeros tercios del XI; otra que empezaba en el último tercio del XII y triunfaba con la adopción del lenguaje vulgar en el XIII. ¿Qué había ocurrido a fines del XI para detener la primera de estas dos corrientes? Pues la reforma cluniacense que restauró la latinidad y se alzó como barrera aisladora entre las dos direcciones reseñadas. Y ¿qué ocurrió a fines del siglo XII para iniciar la segunda corriente? Pues un movimiento general a toda la Romania que llevaba a secularizar la cultura, y por tanto a entronizar el romance como lengua oficial ordinaria, dejando el latín solamente como supletorio para los actos más solemnes (Menéndez Pidal 1926 : VIII).

Dans son *Historia de la lengua* (2005 : I, 513, 512) Menéndez Pidal affirmait aussi que « [e]n la primera mitad del siglo XIII existía un general deseo de secularizar la actividad intelectual », puisque pour Alphonse X « la ciencia no debía permanecer encerrada en el hermetismo latino, casi sólo accesible para los clérigos, era preciso secularizarla, poniéndola en lengua vulgar ; a ese propósito responde toda la actividad del rey Sabio ». En outre, l'abandon du latin aura une utilité certaine dans un royaume composé de sujets de confessions variées dont il va être question immédiatement.

3. Les raisons pratiques du choix de passer du latin au roman, même si elles semblent évidentes, méritent aussi un commentaire. De nombreux auteurs évoquent le fait que l'emploi du castillan s'est imposé à Ferdinand III en parallèle de la reconquête des terres méridionales d'al-Andalus pour garantir la communication avec les populations¹²¹. Les déclarations directes du roi, dans ce sens : « [e]t ut presentibus et futuris que donanda decreuimus clarius elucescant non ea in latino set in uulgari idiomate promulgamus »¹²², confirment cette motivation pragmatique de bonne compréhen-

¹²¹ Cf., par exemple, Cano (1988 [1992²]: 194) : « En todo caso, los motivos para el uso exclusivo del romance en tales textos fueron muy concretos : las reconquistas castellanas del XIII habían casi duplicado el espacio y la población del reino ; los problemas jurídicos, de urgente cumplimiento muchos de ellos, se acumularon; entre la población destinataria de fueros, repartimientos, concesiones, etc., había musulmanes, extranjeros, etc., cuyo único instrumento comunicativo compartido era el castellano ». Rojinski (2003) va même jusqu'à affirmer que la langue vernaculaire s'impose dans le but de soumettre les sujets du royaume à la nouvelle autorité monarchique renforcée.

¹²² Doc. 670 de l'édition de Julio González (1986 : 211).

sion¹²³. La maîtrise du latin à l'époque était l'apanage d'une poignée d'érudits et d'une partie de plus en plus réduite du clergé (Márquez Villanueva 1990) ; pour le reste, le *latinum circa romancium* constituait le niveau de compétence des lettrés attesté le plus fréquemment dans les chartes (Lapesa 1942 [1986⁹] : 160-161). Au deuxième tiers du XIII^e, la nécessité se fit sentir de régler institutionnellement ce déficit géré, de fait, de façon privée depuis des siècles. De par la singulière contingence historique de l'Espagne dans le contexte européen, l'arabe dominait autant, si ce n'est plus, que le latin comme langue de culture dans les nouveaux territoires successivement reconquis, ce qui avait sans doute conduit à relativiser le poids du latin. En conséquence, dès lors que pour la grande majorité des sujets de Ferdinand III, la langue quotidienne était le castillan ou une autre variété romane très proche, et étant donné d'autre part l'hégémonie politique et économique de la Castille dans le nouveau royaume fernandin, on comprend que le roman dans sa variété castillane ait été choisi comme langue officielle de communication du creuset fortement multilingue qu'était le royaume du roi Saint. Tout ceci avant même de prendre en compte les Juifs, dont rien n'a été dit jusqu'à présent.

Il est bien connu que dans sa fameuse étude sur « Alfonso el Sabio y los Judíos », Américo Castro (1948, puis 1954) trouve un lien de cause à effet entre la place de prédilection qu'occupent les Juifs collaborateurs scientifiques du roi Sage et l'adoption définitive de la langue castillane pour l'ensemble de sa production écrite : « En ninguna otra corte de la Europa del siglo XIII podía ocurrírsele a nadie redactar en idioma vulgar obras como la *Grande e General Estoria*, los *Libros del saber de Astronomía* o las *Siete Partidas* » (Castro 1954 : 451). La raison pour lui est claire : les intellectuels juifs sont pour le roi Sage la clé d'accès à la culture islamique et hébraïque, position qui les investit d'un pouvoir important et qui leur donne le droit d'employer, voire, à la longue, d'imposer, la langue qu'ils partagent avec le roi : le castillan.

Sólo así se hace inteligible que a un rey, considerado como sabio, se le ocurra vulgarizar y no latinizar la historia, el derecho y la ciencia, formas de cultura sólo expresables en latín, en la cristiandad occidental, a mediados del siglo XIII. Mas la cultura viva de Castilla era a la vez cristiana, islámica y judía, y su común denominador tenía que ser el idioma entendido por quienes integraban tan extraño conglomerado. Era patente el fracaso de las fuerzas africanas, después de 1200, interesadas en reanimar la lenta agonía del Imperio islámico en España, ya incapaz de reaccionar. Castilla se afirmaba como potencia dominante e indiscutida, y sobre el trono de Alfonso X lucía la estrella de un imperio

¹²³ Cf. aussi Lomax (1971 : 413).

peninsular y quizá europeo. Como todo imperio necesita una lengua de cultura, los judíos, siempre despiertos, proponían una “era alfonsí”, y henchían la lengua hablada de materias compatibles con la especial forma del vivir castellano. (Castro 1954: 457)

Cette fameuse image du Juif réfractaire au latin accélérant le processus d’adoption du castillan comme nouvelle langue des lettres que dresse Américo Castro à propos du royaume d’Alphonse X, pourrait-elle avoir des précédents dans le règne de son père ? Une exploration menée par Sánchez-Prieto (1996 : 921) nous montre qu’il y a des raisons empiriques pour envisager que les Juifs aient effectivement incité à l’utilisation de la langue vernaculaire à une époque où le latin était encore de mise dans les documents de la chancellerie :

Los documentos romances emanados de la cancillería de Fernando III son minoría frente a los latinos. Esto no obsta, sin embargo, para que a esa época corresponda una plena conciencia de la necesidad del uso del castellano (es interesante notar, hasta donde he podido rastrear la cuestión, que están sistemáticamente escritos en romance los documentos que afectan a judíos).

4. Mais bien que l’influence des Juifs soit un phénomène qui ait pu peser particulièrement dans l’Espagne de l’époque (Castro 1954 : 443 disait : « [l]a historia del resto de Europa puede entenderse sin necesidad de situar a los judíos en un primer término ; la de España, no »), mieux vaut ne pas perdre de vue une perspective européenne du passage au roman dans l’écriture, car la décision de Ferdinand III en Castille ne se produit pas indépendamment de ce qui se passe en dehors des frontières péninsulaires. Kabatek (2001, 2005a, 2007b) défend l’idée que dans le courant de la Renaissance du XII^e siècle, l’évolution du droit à partir de 1150 aura un impact linguistique dans les différents pays européens qui s’étendra au siècle suivant. Depuis le *studium* bolognais¹²⁴ se divulgue partout en Europe un nouveau type de droit, fondé sur le système juridique justinien, constituant le *Corpus Iuris Civilis*, la plus complète et complexe expression du traitement scientifique du droit romain (Kabatek 2007b : 26). Les conséquences linguistiques de ce nouveau courant juridique arrivent avec les compendiums de ce corps de droit romain initialement écrits en latin (*Summa trecensis*, *Summa rogerii...*), puis en roman. La première somme romane, *Lo Codi*, fut rédigée en

¹²⁴ Cf. Roudil (1986 : 24 n. 32).

occitan dans la deuxième moitié du XII^e siècle et jouit d'une diffusion européenne très importante dont témoignent des traductions totales ou partielles et des adaptations dans différentes langues vernaculaires (Kabatek 2001 : 116). En Espagne, la réception du droit romain se fit fondamentalement par l'intermédiaire de ces sommes¹²⁵, notamment du *Lo Codi*, qui servit de modèle à Jacobo de Junta (1224-1294¹²⁶), précurseur des rédactions castillanes de droit justinien (*Flores de Derecho, Doctrinal, Suma de los nueve tiempos de los pleitos*¹²⁷) et considéré comme le plus important des juristes de la cour alphonsine¹²⁸. La rédaction romane de ces sommes est une manifestation de la scission qui s'instaure dans les représentations des jurisconsultes au niveau européen entre, d'une part, le droit scientifique, exprimé en latin, et, d'autre part, l'application pratique de ce droit, pour laquelle il fallait simplifier la matière en la résumant et en la formulant dans la langue vernaculaire afin qu'elle soit d'un usage aisé pour les notaires (Kabatek 2001 : 115).

L'ensemble des causes évoquées d'ordre politique ou pratique, internes au pays ou communes à l'Europe, aurait concouru à ce que Ferdinand III fasse enfin basculer définitivement la langue parlée tous les jours vers l'univers de la lettre. On peut maintenant se demander à quel point le roi mesura l'ampleur symbolique et politique de son geste.

III.1.2. Conscience ?

1. Précisément la conscience est un élément clé pour la sociolinguistique dans l'étude de ce type de processus qui mettent fin à une situation de diglossie. La planification linguistique, comme d'ailleurs tout type de planification, implique dans un premier

¹²⁵ Ostos Salcedo (1994: 115-116) résume les indices de l'apparition du droit romain dès l'époque d'Alphonse VIII : « Finalmente, queremos señalar que a la hora de analizar las bibliotecas de la época y a pesar de los pocos inventarios conservados —Santiago, Sigüenza y Oña— M. C. Díaz y Díaz destaca una renovación de las obras existentes en estos centros de cultura, al relegarse los libros de carácter litúrgico por otros con comentarios bíblicos, pero sobre todo la presencia masiva de libros jurídicos, lo que a su parecer constituye una verdadera novedad. A. García y García pone de manifiesto la receptividad que hubo en la península al Derecho común romano y la presencia, a finales del s. XII, de numerosos códices con dicho contenido, aunque normalmente importados por aquellos que fueron a estudiar a Bolonia o a otras universidades italianas y del sur de Francia ».

¹²⁶ Déduction de Roudil (1986 : 25).

¹²⁷ Cf. Roudil (1986 et 2000-2011).

¹²⁸ Cf. Pérez Martín (1997 : 120).

temps la conscience d'un problème qui se traduit par la suite en action (« [p]lanning is a human activity that arises from the need to find a solution to a problem » Haugen 1966 [1971²] : 51-52). Cet aspect est évidemment polémique quand on le relie à l'action linguistique d'un roi du Moyen Âge, parce que le fait de lui attribuer une conscience n'est qu'un présupposé en l'absence de déclaration explicite de sa part, c'est-à-dire dans la plupart des cas¹²⁹. Les spécialistes sont donc partagés entre ceux qui affirment cette conscience et ceux qui s'abstiennent de le faire soit par principe d'objectivité, soit parce qu'ils considèrent que le dessein du roi n'était qu'un facteur secondaire. Comme paradigme de cette position, on peut évoquer les considérations de Niederehe (1987 : 125), quand il critique l'avis de Bahner (1956 : 125) pour qui le castillan fut bien déclaré langue officielle de la chancellerie royale sous Ferdinand III :

Efectivamente, no puede hablarse de una promulgación oficial en el sentido de una política lingüística preconcebida, ya que a Fernando III no le quedó otro remedio que expresarse en la lengua popular si no quería poner en entredicho las reformas previstas. Pero esto no es una política lingüística.

Ou encore celles de Rafael Cano (1988 [1992²] : 194) :

Durante el s. XIII el castellano se convirtió en la única lengua empleada por la Cancillería regia, y a imitación de ésta en todos los textos de carácter jurídico y normativo. En este aspecto, el castellano fue por delante de otros romances. Sin embargo, esta conversión en lengua « oficial » fue sólo la generalización de una práctica ya muy habitual, no el resultado de una voluntad regia (de Fernando III o de Alfonso X) plasmada legalmente.

Toujours est-il qu'après une étape où les réticences sur des considérations sociolinguistiques en termes de politique ou planification linguistique ont eu un fort écho dans la discipline, les spécialistes formulent actuellement de plus en plus l'action linguistique d'Alphonse X (considérons ici que celle de son père pourrait l'être de la même façon) en termes de planification linguistique, marquant dès lors un changement de paradigme¹³⁰. Dans l'*Historia de la lengua española* coordonnée par Rafael Cano, Fernández-Ordóñez (2004 : 385) déclare à propos du choix du castillan par Ferdinand III et par Alphonse X : « [t]al selección lingüística debió de realizarse de forma

¹²⁹ Ce débat n'est pas sans rappeler la critique du *New Criticism* à l'« illusion de l'intention » (*intentional fallacy*) et la réaction polémique que cela souleva, matérialisée par l'apparition du *New Historicism*.

¹³⁰ Marcos Marín (1979) fut précurseur de l'analyse en termes sociolinguistiques. Cf. aussi Hilty (1997 : 430, 438) et Mencé-Caster (2011 : 105 et s.).

plenamente consciente » et elle bâtit son chapitre sur « Alphonse X dans l’Histoire de l’espagnol » sur les étapes et conditions pour la constitution d’une langue standard, en suivant de très près le modèle de planification linguistique de Haugen (1983). En outre, parmi les sociolinguistes qui s’intéressent à l’histoire de la langue espagnole, cet aspect de la conscience a logiquement aussi été mis en avant, comme dans le manuel de Moreno Fernández (2005 : 107) [nous soulignons] :

El culmen de la Escuela de Toledo se alcanzó a mediados del siglo XIII, con la figura de Alfonso X, hombre de intereses amplios y variados, desde el ajedrez a la Historia, pasando o por el Derecho o la gemología, *muy preocupado por el empleo y el enriquecimiento del castellano* como lengua de la Historia, de la Ciencia y de la Cancillería, en detrimento del latín.

Moreno Fernández (2005 : 107) soutient en conséquence qu’Alphonse X entreprit « lo que la sociología de la lengua actual llama una planificación lingüística, fijando usos y desarrollando recursos para un empleo de la lengua cada vez más amplio, rico y variado ». Cette tendance à identifier l’action linguistique de Ferdinand III et d’Alphonse X avec une planification se confirme dans les manuels d’histoire de la langue les plus récents. Un dernier exemple : Torrens Álvarez (2007 : 207) : « ya en la primera mitad del siglo XIII se inició este proceso de relativa normalización del castellano gracias a la figura de Fernando III ».

2. Au demeurant, la discussion sur l’intentionnalité ou non-intentionnalité de Ferdinand III et d’Alphonse X produit un débat circulaire¹³¹ auquel on pourrait couper court en formulant une évidence épistémologique : Ferdinand III et Alphonse X ignoraient logiquement ce qu’est une planification linguistique avec ses deux versants, planification du corpus et du statut¹³², mais nous qui interprétons les faits historiques,

¹³¹ Curieusement, Lodaes (1993-1994 : 318-319) utilisait la même expression que Moreno Fernández (2005 : 107, voir *supra*) sous sa forme négative au sujet de l’aménagement du code castillan par Alphonse X : « los traductores alfonsíes (o el propio rey) *no aparecen tan preocupados por el casticismo castellano* (o por su tolerancia) *cuanto por probar la solidez de su lengua vernácula como lengua culta*, capaz de captar los refinamientos de otros códigos considerados sabios y desde los que pretende surgir. [...] la *codificación* (lo erróneo frente a lo correcto tal como hoy lo entenderíamos) *no parece que preocupe demasiado* a los redactores alfonsíes ».

¹³² Marcos Marín (1979: 78) analyse pour l’époque alphonsine « las actuaciones sobre la lengua con el deliberado propósito de reforma y modernización, dentro, claro está, de la cosmovisión

nous ne pouvons pas ignorer ce que l'on connaît depuis les années 60 : les modèles descriptifs de planification des langues que la sociolinguistique a développés et auxquels s'ajuste l'action des rois castillans dans les débuts du processus. Selon les mots de Ferguson (1968 : 32) :

in most of the well-known cases of language standardization in Europe since the Renaissance, a number of features keep recurring, although they are not all present in each case:

1. The basis of the standard was the speech of an educated middle class in an important urban center.
2. The standardizing language was displacing another languages from its position as normal written medium.
3. One writer or a small number of writers served as acknowledged models for literary use of the standardizing language.

The standardizing language served as a symbol of either religious or national identity.

Inévitablement, notre connaissance du monde construit une deuxième chaîne sémiologique sur les faits historiques¹³³, laquelle constitue notre interprétation. Dans notre cas, on peut conclure qu'en accord avec les modèles sur la planification linguistique dont nous sommes aujourd'hui informés, il est raisonnable de supposer que Ferdinand III et Alphonse X avaient bien conscience du pas qu'ils faisaient¹³⁴.

III.1.3. Agents et projets

1. « [C]reo que no se ha hecho hincapié en la importancia de Fernando III para la extensión del español como “lengua oficial”. Recordemos que él mismo manda traducir el

de cada reformador y tiempo ». Joseph (1987 : 53) parle de ces agents de planification linguistique avant la lettre en termes d' « avant-garde de l'acculturation ».

¹³³ Barthes (1957).

¹³⁴ Il est intéressant de voir comment dans le discours des historiens, les interprétations sur la conscience de nos rois castillans s'expriment sans aucune censure. Nieto Soria (1997: 99) l'évoque chez Alphonse X: « Y digo que esto es lo verdaderamente importante porque, ante la novedad de sus pretensiones, el poder real era consciente, y cada vez más, según se fueron sucediendo los acontecimientos —Alfonso X fue todo un ejemplo en ese proceso de toma de conciencia—, de que la reacción de esas fuerzas centrífugas era inevitable, y cuanta más experiencia tuvo de la dimensión de esa reacción y más se reafirmó el poder real en esas pretensiones de carácter autoritario, más valoró todos los beneficios que podía obtener de la interpretación política de determinados conceptos vinculados a la idea de lo teológico, de lo sagrado, como también de lo jurídico y de lo histórico y de su integración en su sistema global de representación ». Georges Martin (1997) défend aussi « la conscience qu'eut la royauté de l'utilité de l'historien » à propos de la composition, sous le règne de Ferdinand III, du *Chronicum mundi* et du *De rebus Hispaniae*.

Fuero Juzgo para darlo como fuero a Córdoba ». C'est ainsi qu'Ariza (1998 : 76) résume la dette que l'histoire de la langue a envers le roi Saint. En effet, rares sont les spécialistes qui ont mis l'accent sur son action linguistique (cf. *supra* p. 14 et s.) et même ceux qui la connaissent bien, comme Fernández-Ordoñez (2004 : 385), ne semblent toujours pas décidés à déclarer que le castillan devient langue officielle¹³⁵ avec Ferdinand III :

Gracias a la práctica cancilleresca alfonsí, durante treinta años largos el castellano fue diseminado a lo largo y a lo ancho del reino en infinidad de documentos que *de facto* lo proponían como modelo de lengua escrita por encima de las demás modalidades lingüísticas del reino. La percepción del nítido contraste existente entre las vacilaciones lingüísticas de los diplomas de Fernando III y la coherente seguridad de la colección documental de su hijo explica que desde antiguo se atribuyera, no sin razón, al rey Sabio la responsabilidad de la iniciativa. Si bien no fue su inventor, la regularidad alfonsí fue definitiva para que el castellano se convirtiese en la lengua de la corte regia, esto es, en la lengua « oficial » y, como tal, en ella se formularon las relaciones jurídicas, administrativas y económicas en que intervenía la corona¹³⁶.

Pour ceux qui comme Ariza réclament une partie de ce mérite pour Ferdinand III, le *Fuero juzgo* fonctionne souvent comme l'argument premier pour défendre son importance dans le processus de promotion du castillan. Nous avons déjà cité le cas singulier de Capmany (cf. *supra* I.1), le plus enthousiaste des auteurs anciens vis-à-vis du retentissement de l'intervention fernandine, à l'époque où les académiciens de la RAE avaient entrepris la monumentale édition du *Fuero juzgo* :

Habiendo hallado en este estado su lengua vulgar el Santo Rey D. Fernando, quiso ennoblecerla con la version del *Fuero Juzgo* [...]. Esta version castellana [...], se está exâminando por la Real Academia Española, que ha emprendido una nueva y correcta edicion del texto latino con la version de este precioso monumento. En este mismo romance mandó igualmente componer las Leyes de las *Siete Partidas*, que su hijo D. Alonso concluyó en 1260. De todo lo cual se hace evidente que la lengua castellana debe su fomento, extension y uso público al Santo Rey D. Fernando ; siendo muy raras las escrituras que se pueden citar en vulgar anteriores á su reinado. Su hijo Don Alonso X halló ya la lengua muy adelantada, rica, y apta para tratar cientificamente toda suerte de materias. (Capmany 1786 : cxxv-cxxvi)

¹³⁵ Ce concept est ici pris, évidemment, au sens large : « la lengua que emplea un gobierno y sus oficiales en su relaciones con sus súbditos, sobre todo en documentos oficiales » (Lomax 1971 : 411). Cf. *supra* note 4.

¹³⁶ Ailleurs, Fernández-Ordóñez (2002-2003) qualifie la période de Ferdinand III de « incipiente revolución lingüística » ; elle considère à cette même occasion que « la situación lingüística que ofrece el reinado de Fernando el Santo es [...] de transición ». Cf. chapitre I.

Parmi les auteurs modernes, nous pouvons citer l'exemple de MacDonald (1997 : 392), qui dans son étude sur le passage du latin au roman dans la chancellerie royale castillane, après avoir analysé différents types de documents (*privilegios rodados*, d'autres privilèges et chartes ainsi que d'autres documents législatifs de type foral) met l'accent sur la date de 1246 comme moment charnière concernant l'emploi des deux langues. Il accorde dans ce passage du latin au roman une place d'exception au *Fuero juzgo*, en affirmant : « [u]na situación que puede servir de precursor del cambio en la preferencia de lenguas fue cuando el rey dio el fuero de Toledo a Córdoba en 1241 ».

Nous partageons l'avis de ces deux auteurs, ainsi que d'autres comme Amado Alonso (1938 ; 75-76) ou Bahner (1956 : 17) (cf. *supra* p. 16 et s.) : le jalon qui devrait marquer le passage au castillan comme langue des documents officiels est 1241. C'est bien la date à partir de laquelle la balance des documents produits dans la chancellerie royale commence à pencher clairement vers la langue vernaculaire et c'est la date hautement symbolique à laquelle le roi Ferdinand III déclare s'engager à faire traduire en roman le code civil qui lui servira à l'harmonisation juridique des nouvelles villes méridionales reconquises.

2. On ne sait malheureusement rien à propos des traducteurs-adaptateurs du *Liber iudiciorum* en roman ni du processus de cette translation. En revanche, l'image que l'on a des agents de la planification linguistique du règne du roi Saint est moins floue. Il est bien connu que la chancellerie de Ferdinand III fut fondamentalement marquée par une personnalité : celle de Juan Díaz, originaire de Soria, connu aussi comme Juan de Osma —il fut évêque d'Osma de 1231 à 1240— (vice)chancelier de Ferdinand III pendant vingt-neuf ans de façon ininterrompue (de 1217 à 1246). Auteur de la *Chronica regum Castellae*¹³⁷, écrite dans un latin qui n'est apparemment pas des plus virtuoses¹³⁸, son

¹³⁷ Cf. les éditions latine et espagnole de Luis Charlo Brea et l'ensemble des actes du colloque *La Chronica regum Castellae, de Jean d'Osma (1236) : sources, forme, sens et influence* <<http://e-spania.revues.org/index31.html>>. Voir aussi Ostos (1994) González (1980 : 504-509), Fernández-Ordóñez (2002-2003), Arizaleta (2010 : 274), et pour plus de références Lomax (1971 : 413 n. 6).

¹³⁸ Cf. Martin (2006) : « sous le récit historique, affleure la charte, [...] le latin se rapproche tangentiellement du roman dans un langage qui ressemble à la *scripta* diplomatique et que le rival de Jean d'Osma, Rodrigue de Tolède, rétablira rageusement dans sa dignité littéraire ». Charlo Brea (1998 : 357) revendique cependant « que utiliza y bien todas las posibilidades que la lengua le ofrece ». L'éditeur de la *Chronica* prévient du fait qu'il faut se garder de toute comparaison avec la langue classique littéraire au moment de juger ces chroniques : « No

influence pour le passage au castillan de la *scripta* fernandine a plusieurs fois été mise en avant par les spécialistes (Hilty 1997 : 432 et s., Lomax 1971 : 413) et le contraste entre la politique de son prédécesseur, Diego García, conservateur et réticent à l'emploi du roman, et la sienne, n'est pas passé inaperçu (Wright 2001 : 74-75). De son idéologie pro-castillane Juan de Soria a laissé des indices clairs dans sa chronique, où sont défendus les intérêts de la Castille « en hostilidad abierta a los del reino de León y con cierto menosprecio de la importancia de los reyes aragoneses » (Fernández-Ordóñez 2002-2003). À ce propos, il convient aussi de rappeler que lors de l'union des royaumes de Castille et de León en 1230 la fusion des deux chancelleries se solde par le licenciement de tout le personnel léonais¹³⁹, ce qui ne fut sans doute pas sans conséquence sur le sort du devenir linguistique du royaume. MacDonald (1997: 402 et s.) insiste néanmoins sur le rôle tout aussi décisif à ses yeux, si ce n'est plus, des successeurs de Juan de Soria : Pedro Martínez, chancelier uniquement pendant quelques mois en 1249, puis l'évêque de Ségovie Raimundo —connu aussi comme maître Ramón de Losana—, qui occupa la fonction de notaire (équivalente dans la pratique à celle de chancelier) :

Es evidente que el cambio del uso del latín al uso del romance en documentos legislativos dirigidos a destinatarios locales e intrapeninsulares en el reinado de Fernando duró desde la primera carta conocida en castellano en 1223 hasta el uso casi exclusivo de esta lengua para 1250. Así que la época de transición correspondía principalmente al segundo cuarto del siglo XIII. La ultimación del proceso empezó con un impulso creciente poco antes de la muerte de Juan Díaz (1246). Se aceleró el ritmo en los dos años sucesivos, luego aumentó mucho bajo la notaría del Maestro Ramón. Para expresarlo de otra manera, el desarrollo del cambio, inicialmente lento, creció rápidamente en los años 1246-1250, al principio quizá con un sentido de la orientación nacido bajo, o aun a instancia de, el obispo Juan Díaz y luego, cada vez más, bajo la dirección de los obispos Pedro Martínez y, sobre todo, maestro Ramón de Losana. (MacDonald 1997: 403)

pidamos a las crónicas más de lo que son. Ni las comparemos con documentos literarios de otras épocas : son, en primer lugar, crónicas, y además, medievales. De lo hasta aquí expuesto, sin embargo hemos podido ya deducir, creo, que no carece esta *Crónica* de valores literarios » (Charlo Brea 1998 : 360).

¹³⁹ Cf. López Gutiérrez (1994 : 72) : « con la fusión de ambas cancillerías desapareció todo rastro del personal de la cancillería leonesa, dicho sea de paso bastante menos evolucionada que la castellana. Vaya por ejemplo, la desaparición del maestro Martín o el maestro Venegas que actuaban a modo de vicescancilleres del deán don Bernardo, arzobispo compostelano ».

Parmi les *scriptores* de la chancellerie, deux origines ressortent (González 1980 : 510 ; Ostos 1994b : 63) : Soria, pendant la période de Juan d'Osma, puis Ségovie avec l'évêque Raimundo¹⁴⁰.

Pendant le deuxième quart du siècle se développa à la cour une activité littéraire et historiographique en roman et en latin qui ne fut pas indépendante des acteurs et des activités bureaucratiques de la chancellerie, comme nous le rappelle Amaia Arizaleta (2010 : 261) :

Plus tard, lorsque Ferdinand régna sur la Castille et le Léon, à la cour et dans les alentours de la chancellerie et de la cathédrale tolédane furent probablement composés des poèmes comme le *Libro de Apolonio*, des miroirs de princes comme le *Libro de los doze sabios* (dont la première partie daterait de 1237, étant complétée par la suite), des traités religieux comme la *Fazienda de Ultramar*, des histoires latines comme l' *Historia de rebus Hispaniae*, le *Chronicon mundi* (Juan Díaz finissait aussi sa *C[hronica]R[egum] C[astellae]* en 1236) ; on traduisit certains livres de la Bible et nombre des codes de loi latins octroyés par les aïeux de Ferdinand III, dont le plus significatif est sans doute le *Fuero Juzgo*, traduit en 1241 ; la chancellerie, toujours aux mains de Juan, opta définitivement pour l' emploi du castillan.

Enfin, comme il a déjà été dit, les *jurisperiti* de la cour furent également des agents actifs pour le passage du latin au roman ; ils avaient étudié le droit romain à Bologne et le répandirent de façon pratique moyennant des sommes rédigées en roman. Kabatek (1999 : 170, 2007b : 23, 30) insiste à ce propos sur un fait qui peut sembler évident mais que nous souhaitons souligner ici aussi parce qu'il pourra orienter notre interprétation du contact linguistique latin-roman ainsi que de la codification et de l'élaboration du roman : la création de l'écriture vernaculaire est une action qui se produit de haut en bas (*top-down*) et non pas de bas en haut (*bottom-up*) :

Estes textos non corresponden á necesidade dos que os escriben, non son produtos da ignorancia ou do descoñecemento do latín, ao contrario: son textos escritos polo sector máis culto da sociedade coa finalidade de difusión do dereito novo tamén entre persoas que non comparten o saber dos estudos de Boloña: notarios, nobres locais, persoas que necesitan coñecer ese dereito sen seren expertos no seu tratamento científico. (Kabatek 2007b : 30)

¹⁴⁰ Alors que sous Alphonse VIII l'origine du personnel de la chancellerie était Palencia et Valladolid (Ostos 1994b : 63). Ces éléments peuvent être précieux pour une recherche dialectologique sur les documents romans des diverses chancelleries.

III.2. Planification du corpus : codification et élaboration de la langue du *Fuero juzgo*

III.2.1. Concepts

Comme pour la section précédente, ici aussi le modèle suivi est celui de Haugen (1983) dont les étapes de codification et d'élaboration méritent un éclaircissement préliminaire. De même, il convient de préciser que ces différentes étapes —sélection, implantation, codification et élaboration— ne sont pas forcément conçues comme successives dans le temps, mais peuvent aussi être simultanées ou cycliques (Haugen 1983 : 270). Par *codification* linguistique, on entend généralement la création de normes qui serviront de modèle pour une langue, recueillies dans des grammaires, dictionnaires et orthographes. De la définition donnée par Haugen (1983 : 271) au concept de *codification*, nous retiendrons ici que « [*c*]odification may also be the work of a single individual, who more or less informally, more or less knowledgeably, decides to give explicit, usually written, form to the norm he has chosen ». L'*élaboration* est le processus par lequel la langue se modernise pour devenir apte à de nouveaux contextes communicatifs et à de nouvelles fonctions :

Elaboration is in many ways simply the continued implementation of a norm to meet the functions of a modern world. The major languages of Europe have set the standard here by their amazing inventiveness since the time of the Renaissance, when they undertook to perform the national and international functions of Latin. [...] A modern language of high culture needs a terminology for all the intellectual and humanistic disciplines. (Haugen 1983 : 273)

Pour la période qui nous occupe, l'élaboration s'opère fondamentalement par le passage d'une langue de l'immédiat communicatif au rang de langue de la distance communicative, selon les termes de Koch et Oesterreicher (2001, 2004, cf. *supra* note 71). Le concept correspond également à celui d'*Ausbau* proposé par Kloss (1967), à celui de *modernisation* de Ferguson (1968) et encore à celui d'*intellectualisation*, forgé par le Cercle linguistique de Prague en 1929¹⁴¹, et employé par Bossong (1982: 1-2)¹⁴² :

¹⁴¹ *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1, p. 16.

¹⁴² Cf. aussi Joseph (1987: 39-42), Lodaes (1993-1994: 317) et Cano (1998 [1992²]: 193).

Sean cuales fueren las causas de este recurso casi revolucionario a la lengua materna, a los astrónomos hispanohablantes de la escuela alfonsí se les planteaba un problema sumamente complicado de lenguaje : el castellano nunca antes había servido para expresar pensamientos científicos y era necesario, por consiguiente, inventar y crear todo un nuevo registro de utilización del idioma. Había que continuar y completar el esfuerzo ya cumplido en otros dominios, a saber en la historiografía, el derecho y el didactismo, esfuerzo que consistía en la elaboración de los instrumentos lingüísticos adecuados para poder tratar en español todos los campos del saber humano de la época. Para conseguir esto, había que someter la lengua a un proceso de « intelectualización », proceso que se ha definido en la estilística y sociolingüística de la Escuela de Praga de la manera siguiente : « La intelectualización de una lengua es su adaptación a la necesidad de formular enunciados precisos, rigurosos y, en algunos casos altamente abstractos. » Esto implica, por una parte, la elaboración de nuevos sistemas terminológicos para designar de una manera precisa los conceptos científicos y, por otra parte, el desarrollo de las posibilidades sintácticas, sobre todo en cuanto a la formación de sentencias complejas, adaptadas a un pensamiento abstracto. Los astrónomos alfonsíes, pues, se veían confrontados a la exigencia difícil de la elaboración terminológica y sintáctica de su lengua.

Cette longue citation nous invite à faire le parallèle entre les collaborateurs scientifiques alphonsins et les collaborateurs législateurs fernandins et sert à structurer les deux aspects de la codification-élaboration : lexicale et syntaxique, ce pour quoi nous tendrons un nouveau pont entre les pratiques linguistiques alphonsines et celles de l'époque de son père. Mais tout d'abord posons le cadre de cette élaboration : l'exercice de la traduction.

III.2.2. Traductions

1. À la base du processus de planification linguistique en marche dans la Péninsule au XIII^e siècle se trouve l'intense activité traductrice initiée dès le XII^e siècle dans des centres comme Tolède, Tarazona et Barcelone qui aboutit à l'époque alphonsine à adopter définitivement le roman castillan comme langue cible des traductions¹⁴³. La prose castillane ne naît pas *ex nihilo*, elle se construit en très grande partie par la traduction et l'adaptation de sources latines et arabes (Cano 1988 [1992²] : 196). Décrire le mouvement intellectuel de la traduction en Espagne et ses produits au XIII^e échappe à notre intention ici ; nous nous contenterons de rappeler qu'à l'époque fernandine ont été réalisées des versions latines de la Bible et que quelques traités sapientiaux ont également été traduits de l'arabe (*El libro de los doze sabios, Bocados*

¹⁴³ Cf. Castillo Lluch (2009).

de Oro et le *Libro de las animalias que caçan*). Ce qui nous intéresse en revanche, c'est d'envisager le phénomène dans son rapport avec la codification et l'élaboration du castillan d'un point de vue sociolinguistique.

Ferguson (1968 : 28) considère que trois critères peuvent servir à mesurer le « développement » d'une langue : la graphisation, la standardisation et la modernisation. Il entend par *modernisation* « the development of intertranslatability with other languages in a range of topics and forms of discourse characteristic of industrialized, secularized, structurally differentiated, “modern” societies ». Toute proportion gardée avec cette image de la société moderne industrialisée¹⁴⁴, nous voyons qu'à l'époque de Ferdinand III des avancées significatives se sont produites dans ces trois champs (étroitement articulés d'ailleurs) et surtout des avancées qui bâtissent une pratique qui aura une continuité sous Alphonse X. Pour ce qui est de la standardisation —« process of one variety of a language becoming widely accepted throughout the speech community as a supradialectal norm [...] rated above regional and social dialects »—, son premier pas, la sélection du roman castillan, est datable, comme il a été dit, de façon majoritaire et définitive dans les documents de la chancellerie à partir de la décennie de 1240. Le roman léonais ne fut pratiquement jamais une langue écrite de cette institution après l'union des royaumes de Castille et de León et c'est sur la variété castillane que la standardisation allait s'opérer de façon de plus en plus consistante par la suite. La graphisation et l'inter-traductibilité progressèrent également d'une manière qui marqua la langue castillane historiquement, car aussi bien la graphie des documents de Ferdinand III que les tendances dans le *modus interpretandi* et dans la codification des nouveaux discours translétés survivront au roi (cf. *infra*).

L'intérêt du concept de *modernisation* de Ferguson réside dans le fait que, tout en étant équivalent à celui d'*élaboration* (*Ausbau, intellectualisation*)¹⁴⁵, il met au

¹⁴⁴ Ferguson (1968 : 32) nuance aussi : « The modernization of a language may be thought of as the process of its becoming the equal of other developed languages as a medium of communication; it is in a sense the process of joining the world community of increasingly intertranslatable languages recognized as appropriate vehicles of modern forms of discourse. This view of modernization —and indeed the very term itself— should not disguise the fact that this process is not really new or “modern”: it is essentially the same process that English went through in the fifteenth century or Hungarian in the nineteenth when the language was extended to cover topics and to appear in a range of forms of discourse for which it was not previously used, including non-literary prose and oral communication such as lectures and professional consultation ».

¹⁴⁵ Voir note précédente et aussi Ferguson (1968 : 32) : « The process of modernization thus has two aspects: (a) *the expansion of the lexicon* of the language by new words and expressions and (b) *the development of new styles and forms of discourse* ».

premier plan l'inter-traductibilité de la langue en question, ce qui pour notre objet présente l'avantage de correspondre de très près à la situation étudiée. Mettre en avant cette activité intellectuelle au cœur du processus nous permet aussi de saisir quels étaient les enjeux de l'élaboration et de la codification du roman castillan dans le contexte de contact linguistique avec le latin.

2. La recherche sur les langues en contact s'intéresse avec une attention très particulière à la question de l'interférence linguistique. Pour Weinreich (1953 : 1) : « Those instances of deviation from the norms of either language which occur in the speech of bilinguals as a result of their familiarity with more than one language, i.e. as a result of language contact, will be referred to as *interference* phenomena ». Dans le cas des traductions du latin en roman au XIII^e siècle, plusieurs facteurs concourent à ce que les probabilités d'interférence soient plutôt élevées : tout d'abord, le traducteur est par définition l'individu bilingue ou plurilingue décrit par Weinreich, qui dans notre cas jongle entre deux langues à parenté maximale, ce qui ne fait qu'augmenter les possibilités que des interférences aient lieu ; d'autre part, son activité consistait à faire accéder le roman à l'expression de discours qui, jusqu'à cette date, étaient formulés en latin. Le latin fonctionnait donc comme modèle à suivre, mais aussi à éviter parfois, en fonction des circonstances et des propos.

Nous devons ici entrer un peu plus dans le détail de la théorie de l'interférence, car nous voyons que le modèle n'aura pas un effet constant sur le traducteur. Coseriu (1977 : 97) développe des distinctions concernant précisément les évitements ou divergences donnant lieu à une typologie de l'interférence linguistique, reformulée ensuite par Kabatek dans plusieurs travaux (1998 : 845-847 et 2000 : 34-45)¹⁴⁶. Cette typologie distingue à la base deux types d'interférences : les *positives*, qui se traduisent en un effet visible immédiatement —en ce sens *positif*— par l'adoption d'un élément insolite dans l'une des langues par contamination de l'autre ; et les *negatives*, qui consistent en la non-réalisation, en l'évitement —de là le fait qu'elles soient

¹⁴⁶ Weinreich (1953) fit déjà référence au fait que le contact linguistique provoque non seulement des influences mais aussi des résistances ; plus récemment, de nouvelles approches comme le constructivisme appliqué à une théorie du contact linguistique s'intéressent également à cette résistance à l'influence, due à des attitudes de conservatisme et de préservation d'identité linguistique (Klausmann 2005 : 20-21). La théorie de Coseriu et Kabatek est ici adoptée parce qu'elle a le mérite de conceptualiser les interférences d'évitement de façon relativement précise.

négatives— d'éléments qui pourraient être employés dans une langue et cela à cause de l'influence de l'autre. Le premier type donne lieu à des erreurs et le deuxième uniquement à des distorsions dans les fréquences d'emploi (des expressions qui ne sont pas habituelles s'emploient trop ou des expressions habituelles s'emploient trop peu). Nous proposons un schéma pour exposer les quatre types d'interférences, qui seront ici exemplifiés par des cas possibles de contamination en espagnol par le français :

Interférence positive (réalisation) (effet visible comme erreur)	Interférence négative (non réalisation) (pas d'erreurs mais fréquences altérées)
<i>interférence de transposition</i> (réalisation incorrecte dans A d'éléments propres à B) <i>Te exprimes mal au lieu de <i>te expresas mal</i> (< <i>tu t'exprimes mal</i>)</i>	<i>interférence de divergence</i> (non réalisation d'éléments communs à A et B par dessein de différenciation) <i>Dos veces a la semana au lieu de <i>por semana</i> (< <i>deux fois par semaine</i>)</i>
<i>hypercorrection</i> (réalisation incorrecte dans A par analogie de B visant la correction): <i>harmonía au lieu d'<i>armonía</i> (< <i>harmonie</i>)</i>	<i>interférence de convergence</i> (non réalisation d'éléments exclusifs à l'une des langues, choix systématique d'éléments communs, par ex. par insécurité linguistique) <i>amo au lieu de <i>me gusta</i> (< <i>j'aime</i>)</i>

Selon Kabatek (2000: 36-37) dans une situation d'élaboration d'une jeune langue en contact avec une langue standard littéraire, les interférences de la langue de culture sur la nouvelle se multiplient : pour la création de nouveaux textes dans la langue qui accède à l'écriture, les textes existants de la langue de culture serviront de modèle. En fonction de divers paramètres (prestige de la langue de culture, volonté de correction, etc.) celle-ci aura sur l'autre une influence positive (emprunts) ou négative (résistance aux emprunts et même évitements d'éléments communs quand il s'agit de langues apparentées).

Ces différentes réactions du traducteur vis-à-vis de la langue source peuvent être interprétées en termes d'attitudes linguistiques (affirmation d'identité autochtone, conservatisme, assimilation, insécurité, etc.). L'analyse formelle des traductions nous donne accès à l'idéologie linguistique des traducteurs¹⁴⁷. Pour le cas qui nous occupe,

¹⁴⁷ Les traductions en tant que produits d'un contexte historique donné sont forcément marquées par l'idéologie politique, sociale et culturelle de l'époque et révèlent comment est envisagé le rapport avec le modèle. Cf. Clara Foz (1998 [2000] : 87) : « la traducción, lejos de ser una práctica neutra y ahistórica, fuerza, en tanto que práctica de apropiación, una toma de posición en relación con el otro, con el extranjero, una práctica cuyo resultado constituye un

nous allons voir comment cette idéologie ne change pas substantiellement entre la période de Ferdinand III, et concrètement la langue du *Fuero juzgo*, et celle de la production de son fils.

III.2.3. Tel fils, tel père : les attitudes linguistiques dans le *Fuero juzgo*

1. Il est connu qu'Alphonse X fut attentif à la facture de ses œuvres au point de refaire traduire « meior e mas complidamiente » en 1277 le *Libro de la açafeha*, vingt ans après sa première version par Fernando de Toledo¹⁴⁸. Cela ne veut pas forcément dire que les aspects formels aient été sa priorité, le plus vraisemblable est que l'essentiel pour lui fût de transmettre les idées de la façon la plus exacte et directe possible (sur ces deux termes repose le débat à propos de l'expression épineuse « castellano drecho »¹⁴⁹). Mais aujourd'hui nous savons bien que si les textes alphonsins ne présentent pas une régularité dialectale, morphologique ni même orthographique¹⁵⁰, ils étaient de toute évidence régis par certains principes qui se manifestent notamment sur les plans lexical et syntaxique. Concernant le lexique, nous avons pu prouver ailleurs que dans la traduction de l'*Eclesiástico* de la *General estoria* IV et du *Cantar de los cantares* et des *Proverbios* contenus dans la *General estoria* III, c'est la résistance au latinisme qui domine (cf. Castillo Lluch 2005 et 2008). Ainsi, des formes savantes qui étaient documentées ailleurs, dans d'autres œuvres ou dans d'autres traditions discursives de la production du roi Sage et parfois même fréquemment, étaient systématiquement évitées. À ce propos, il fut intéressant de constater que les traducteurs d'œuvres scientifiques avaient plus de latitude au moment de créer des néologismes latinisants que ceux de textes historiographiques ou juridiques (probablement à cause des impératifs d'une langue de spécialité plus technique et parfaitement respectueuse de la *razón de nombres* —adéquation du mot à la nature de l'objet— qu'impose la science). Notre observation converge avec celle d'autres spécialistes —J. J. de Bustos (1974 : 49), Bossong (1982),

campo de observación privilegiado de las diversas estrategias (imitación, ocultación, recreación) utilizadas ».

¹⁴⁸ Cf. Lapesa (1982 : 181-182) et Bossong (1982).

¹⁴⁹ Cf. pour ce débat Cano (1985), Cárdenas (1992) et Lodaes (1993-1994).

¹⁵⁰ Cf. Lapesa (1982) pour la variation dans l'ensemble de la production alphonsine concernant l'apocope extrême ; Kasten (1990 : 40) pour la variation orthographique et morphologique ; pour cette dernière cf. aussi Hartman (1974 : 53) et Morreale (1995) ; Fernández-Ordóñez (2004 : 401-409) pour la variation dialectale.

Cano (1989 : 468 et 472) et Fernández-Ordóñez (2004 : 398-399 et 409)¹⁵¹— et tout réticent que l'on puisse être à accepter une direction dans la codification de la langue alphoncine, au niveau lexical il faut se rendre à l'évidence : les traducteurs autres que scientifiques semblent guidés par la consigne de développer au maximum les ressources dérivatives autochtones avant de recourir à un quelconque emprunt du latin ou de l'arabe.

Dans le domaine de la syntaxe, la même dynamique est à relever : Rafael Cano (1989 : 469-470) constate que la composante syntaxique reste très imperméable aux emprunts et aux calques, aussi bien du latin que de l'arabe, à cause de la « voluntad de construcción propia, genuina ». En conséquence, « en los textos alfonsíes no hay nada parecido al desmesurado latinismo sintáctico que inundará la lengua literaria castellana a finales de la Edad Media » (Cano 1989 : 470). Les seules exceptions, à nouveau, sont à recenser du côté des traductions plus techniques à partir d'un original arabe où l'on peut observer une tendance à l'imitation syntaxique, quoique tout de même limitée (Bossong 1982). En somme, force est de constater que : « estamos ante un proceso de elaboración de un idioma, apto para nuevos cometidos, y no sólo ante un simple mecanismo de traducción » (Cano 1989 : 469).

2. L'élaboration du roman castillan fut un processus soumis à une double tension : d'une part, la nécessité de puiser dans le modèle latin ou arabe des matériaux pour la nouvelle construction scripturale et, d'autre part, le désir de modeler une langue distincte de ces langues de culture¹⁵². De ce fait, des mécanismes d'interférence opposés opérèrent en même temps : notamment une interférence positive de transposition (par l'adoption d'emprunts et le développement de calques) et une autre, négative, de divergence (lorsque l'on bloquait l'entrée des formes latines ou arabes). Cela fut décrit par Menéndez Pidal (1972: 69) à l'égard de la langue d'Alphonse X, lequel, quoique « tomó a manos llenas » des emprunts latins qui furent plus ou moins adaptés (*ingenio, imaginación, opinión, profundidad, carácter, teatro, tribus, aritmética, geometría,*

¹⁵¹ Lázaro Carreter (1961 [1972] : 148) suggérait : « [r]esultaría muy importante el estudio a fondo de este síntoma, por si nos halláramos ante una especie de conjura de los traductores alfonsíes ».

¹⁵² Pour reprendre les termes de Kloss (1967) c'est un cas de langue dans un processus d'*Ausbau* qui veut s'instituer comme une langue *Abstand*, indépendante et distante de la langue de culture dominante.

constelación... fésigo, gramátiga, cloaga, fruto, adevino, círculo), en évita un bon nombre aussi :

Pero el aluvi3n de tales neologismos era tan grande, seg3n las necesidades didácticas de la 3poca, que en muchos casos se observa fuerte resistencia a ellos. *Las Partidas* prefieren al lat3n *elecci3n* el romance *escogencia*; al lat3n *affinitas* el romance *cuñadía*. En los libros de Astronomía se intenta la traducci3n de muchos tecnicismos : el *aequator* o ecuador es denominado « el *eguator* del día » (variante *aguador*), los círculos de *longitud* meridianos y de *latitud*, paralelos, son llamados « los cercos de *longuras* » y « los cercos de *ladeza* »; se dice que los etíopes son negros porque viven « en *linde* de la *cinta quemada* », o sea en el límite de la zona t3rrida. La lengua acab3 por prescindir de estos procedimientos, prefiriendo perder claridad castiza para asociarse a la comunidad internacional ateni3ndose al lat3n¹⁵³.

La langue du *Fuero juzgo* donne à voir des mécanismes similaires : d'un côté les latinismes ne manquent pas. Les traducteurs-adaptateurs de la loi wisigothique, de même que les collaborateurs scientifiques d'Alphonse X plus tard, se retrouvaient face au défi historique d'inaugurer une nouvelle fonction complexe pour la jeune langue romane dans son processus d'élaboration. Cela exigeait de mettre en place un nouveau répertoire terminologique et de nouveaux moules d'expression syntaxique et de construction discursive pour lesquels le latin pouvait être un guide d'une grande utilité. Pilar Díez de Revenga (2002 : 133) recense une série de mots qui présentent une forme graphique savante (*escriptura, escripto, peccado, occasion, accusar, acusados, sucesores, obscuras, tractados, tractar, fructo, prophecias, huerphanos, cathedrales, sancta, scandalo, sapientia...*). Ces mots sont le reflet d'une interférence de transposition, dans la mesure où ils c3toient les formes patrimoniales correspondantes (*pecado, ocasion, acusar, escrito, oscuras, huerfano...*), comme nous avons pu le vérifier ; l'interférence d'hypercorrection se manifeste aussi dans des mots populaires qui adoptent un trait savant inconnu de leur étymon latin, tels *diachono, saccado, pocco, peccunia, dampno* ou *condempnela*. Ces différentes formes prennent toute leur valeur comme indices d'interférence positive si l'on tient compte du fait que la tendance générale des textes autour de 1250 est l'orthographe phonétique anti-latinisante

¹⁵³ L'étude de Bossong (1982) des *Cánones de Albateni*, du *Libro de la açafeha* et du *Libro de Alcora*, qui représentent trois étapes dans la progression de l'élaboration linguistique réalisée à partir d'originaux arabes du domaine scientifique sous Alphonse X montre que « al progresar la elaboraci3n lingüística, se evitan cada vez más las locuciones españolas en apariencia, pero árabes por su estructura interna, substituyéndolas por los cultismos correspondientes tomados del lat3n. Esta tendencia estilística muestra que ya en el siglo trece se puede observar cierta predilecci3n por los términos cultos » (Bossong 1982 : 8).

(Sánchez-Prieto 1996 : 920). Cela se confirme d'ailleurs dans notre texte, puisqu'aux mots les plus communs correspond généralement une graphie phonétique¹⁵⁴.

De plus, on peut à d'autres niveaux apprécier l'effort considérable auquel furent soumis les traducteurs du *Liber iudiciorum* en roman. José Perona (2002 : 86-92) étudia les connecteurs (conjonctions, adverbes et marqueurs discursifs) dans le texte du *Fuero juzgo* et ses correspondances dans le *Liber* et offrit une description qui nous permet de vérifier deux faits : les éléments de liaison latins sont par principe toujours traduits en roman, mais, dans le passage du latin au roman, une simplification sensible des moyens de cohésion textuelle a eu lieu, comme on peut l'apprécier dans le tableau suivant qui reproduit les données exposées par Perona (2002 : 92) :

roman	latin
et / e	nam, namque, ideo, ergo, quod, ob hoc (de cause) sin autem (adversatifs) porinde (consécutif déictique) deinde (continuatif)
otrosi	similiter, et
todavía	tamen, et
mas	sed nec autem, verum, tamen aut
por ende doncas por esto	ergo, idcirco, igitur, proinde, propterea, quapropoter, ob hoc
ca	enim, nam, quia, quoniam
daqui adelante	deinceps
fasta enesaqui	hactenus
primeramientre... et despues	primum... post hoc
onde desto	certum est, quod...
onde por eso	unde hoc etiam

Une telle simplification —réalisée au prix d'une concentration de fonctions pour certaines formes, notamment *et* et *que*— révèle que les instruments disponibles à l'époque pour assurer la connexion textuelle étaient en phase initiale d'élaboration (si on les compare à ceux déployés dans les *Parties* alphonshines, par exemple, beaucoup

¹⁵⁴ Les fréquences dans notre texte penchent tantôt du côté de la forme populaire (*accus-* 27 cas / *acus-* 65 ; *dampno* 3 / *danno(s)* 146 ; *pocco* 1 / *poc-o/-a(s)* 22 ; *sacca-* 4 / *saca-* 15), tantôt du côté de la forme savante ou hypercorrecte, mais dans ce cas pour des mots en général moins communs et appartenant à la sphère cléricale (*escripto* 249 / *escrito* 3, *escriptura* 10 / *escritura* 0 ; *huerphano(s)* 19 / *huerfano* 1 ; *occasion* 13 / *ocasion* 8 ; (so/sub)diachono 8 / diacono 2 ; *peccunia* 8 / *pecunia* 0 ; *condempn-* 6 / *conden-* 0). Nous n'oublions pas cependant que certaines de ces formes latinisantes ont pu être ajoutées par un ou plusieurs copistes au cours de la tradition textuelle.

plus abondants et spécialisés sémantiquement). Cependant, le fait que les traducteurs s'attachent à garder la plupart de ces marques de cohésion montre bien que pour eux ces ressources-là de la langue latine fonctionnaient comme modèle à reproduire.

Il est intéressant à ce sujet de rappeler que Wolfgang Raible (1992) a proposé le concept de *jonction* pour faire référence à l'établissement de liens entre des unités dotées d'une valeur propositionnelle. Dans sa cartographie cognitivo-syntaxique, les modalités de jonction sont classées selon une échelle allant du plus *agrégatif* (le pôle le moins complexe de jonction syntaxique) au plus *intégratif* (le pôle le plus complexe). Concrètement, l'agrégation consiste en la simple juxtaposition des énoncés, sans jonction, et l'intégration connaît divers degrés de complexité dont le pôle le plus complexe fait intervenir la nominalisation. Voici quelques exemples :

1. Juxtaposition simple des propositions sans jonction :

Ma collègue est en vacances. Je dois faire son travail.

2. Jonction moyennant une référence anaphorique :

Ma collègue est en vacances. C'est pour ça que je dois faire son travail.

3. Propositions coordonnées explicitement :

Je dois faire le travail de ma collègue car elle est en vacances.

4. Jonction moyennant des conjonctions de subordination :

Je dois faire le travail de ma collègue parce qu'elle est en vacances.

5. Gérondifs et participes :

Ma collègue étant en vacances, je dois faire son travail.

6. Groupe prépositionnel + SV / SN:

En raison des vacances de ma collègue, je dois faire son travail.

À cet axe de relations syntaxiques représenté sur une verticale, Raible joint un autre axe horizontal qui décline les différentes notions sémantiques (condition, cause, concession, but, consécution, temps, etc.). Ce modèle est à mettre en relation avec la conception des discours : les techniques de jonction utilisées pour l'expression orale sont plutôt agrégatives et plus ces techniques sont intégratives dans un texte et plus il aura l'air de correspondre au domaine de la conception écrite (Raible 1992 : 199). On peut ici faire usage des notions déjà vues de Koch et Oesterreicher (2001, 2007) de langue de l'immédiat (plutôt agrégative) et de langue de la distance (intégrative), bien utiles dans la mesure où l'on peut établir un lien entre ces concepts et le contexte de production du *Fuero juzgo*, qui implique le passage d'une langue historiquement de l'immédiat vers le domaine de la distance communicative —et pas des moindres, étant donné le caractère de langue extrêmement spécialisée du discours législatif—.

Les techniques syntaxiques disponibles dans le *Fuero juzgo* pour l'enchaînement des énoncés sont variées et vont de la simple juxtaposition (« Todas las cosas que son comunales de velas gobernar con amor de toda la tierra ; las que son de cada uno, de velas defender omildosamiente » 1, 1, 8) au degré maximal de jonction (« Y esta ley que fizimos por amor de piedad e de religion, por guarda de nuestro pueblo, mandamos que vala por siempre » 12, 2, 14). D'ailleurs, les traducteurs, on vient de le signaler, s'attachent à reproduire la plupart des jonctions qu'ils trouvent en latin, et très souvent même ils en rajoutent, ce pourquoi on peut affirmer que l'une des caractéristiques du texte du *Fuero juzgo* est qu'il est très riche en éléments de jonction. Pour preuve, on peut comparer les versions latine et romane du début de la loi 1, 2, 4 : « Lex erit manifesta nec quemquam in captionem civium devocabit. Erit secundum naturam, secundum consuetudinem civitatis, loco temporique conveniens... » / « La ley deve seer manifesta, e non deve ninguno seer engannado por ella. *Que* deve seer guardada segund la costumbre de la cibdad, e deve seer conveniente al logar e al tiempo... ». On se rend compte avec cet exemple que des conjonctions sont improvisées en castillan par rapport au modèle. Ce fait est d'autant plus visible dans le texte que souvent ces conjonctions très fréquentes sont les mêmes (*et, que, ca*). Et c'est bien sur ce point, le repertoire encore limité d'éléments de jonction, que transparaît le caractère de langue de l'immédiat communicatif en devenir historique vers le domaine de la distance qu'est la langue du *Fuero juzgo*.

D'autre part, on a pu observer dans l'étude du chapitre précédent que la langue du *Fuero juzgo* présente une syntaxe dont la séquence à verbe final est presque exclue. Ceci projeté sur l'ordre non marqué décrit pour d'autres textes en prose de son siècle est difficilement interprétable autrement que comme un indice d'interférence négative de divergence. Ce trait est d'autant plus saillant que, comparé aux fors de la deuxième moitié du XIII^e siècle, en grande partie extrêmement latinisants sur le plan syntaxique, et même à un for qui lui serait contemporain, comme le for vieux d'Alcalá, le *Fuero juzgo* semble franchement moderne. Pour preuve, nous offrons ici un passage au contenu expositif (type de discours normalement absent des autres fors, qui sont uniquement prescriptifs). À la lecture de ce passage, ne saute-t-il pas aux yeux à quel point le terrain de la prose des *Parties*, par exemple, mais aussi de la prose non juridique de la deuxième moitié du siècle, est déjà bien balisé ?

Que las mugieres de grand edad que non casen con los omnes de pequenna edad. III^a.

El derecho de natura a fuerça de buena criança estonçe quando el casamiento es fecho ordenamiente cuemo deve. Mas quando el casamiento es fecho entre tales personas que non son de una edad, ¿qual cosa esperamos <de> la criança, fueras que aquello que an a nasçer non semejaren al padre ni a la madre, o seran de dos formas? Ca aquella cosa non puede nascer en paz la qual es fecha por discordia. Ca nos viemos y a algunos que eran engannados por grand cobdicia, que cassavan sus fijos tan desordenadamiente que su casamiento non se acordavan las personas en edad ni en costumbres. Ca los omnes an nombre barones porque deven aver poder sobre las mugieres ; hy ellos quieren ante poner las mugieres a los barones, que es contra natura, quando casan las mugieres de grand edad con los ninnos pequennos e ante sí anteponen la edad, que devien postponer, e constriñnen la edad a venir a lo que non deve, quando la edad grand de las mugieres e cobdiciosa non quieren esperar los barones que son tardineros. Doncas que la criança de la generacion que es mal ordenada sea tornada a su derecho, nos establescemos por esta ley que siempre las mugieres de menor edad se casen con los barones de mayor edad. Hy el casamiento fecho de otra guisa non deve estar por nenguna manera si alguna de las partes quisiere contraddezir. E desdel dia de las esposajas fastal dia de las bodas non deve esperar el uno al otro mas de dos annos, sinon de voluntad de los parientes o de los esposados, si fueren de edad complida. Mas si en estos dos annos ambas las partes quisieren mudar los pleytos por alongar las bodas, o si por alguna coyta alguna de las partes non fueren en la tierra, non pueden alongar mas de dos annos. E si se abinieren de cabo o muchas vezes que el uno esperar al otro fasta dos annos solamiente, el pleyto sea firme. Mas en otra guisa ni arras ni escriptura del casamiento non deve valer. Si alguno por ventura este tiempo de suso nombrado quisier passar de su voluntad sin otra coyta, e mudare su voluntad del prometimiento que a fecho, peche la pena que fue puesta en el pleyto, e nenguna cosa non pueda ende del pleyto mudar. Mas la mugier que ovo otro marido, puede casar libremiente con qual baron quisiere que sea de edad complida e sea convenible.

Rappelons aussi que d'autres documents de la chancellerie de Ferdinand III présentent déjà des fréquences relativement limitées de frontalisations de COD, d'un complément prédicatif à l'auxiliaire ou d'un infinitif dans les périphrases modales, ce qui correspond à la direction que suivra Alphonse X par la suite pour ses écrits.

La raison que l'on trouve à ces choix formels n'est autre qu'une attitude linguistique dans le cadre de l'élaboration du castillan qui prétend mettre en avant l'autonomie de la nouvelle langue scripturale, le castillan, qui se codifie avec des traits qui lui sont propres. La matière du *Liber iudiciorum* aura une continuité dans le *Fuero juzgo*, mais celui-ci est restauré par une nouvelle monarchie qui se l'approprie dans une nouvelle conjoncture de gestation d'un État moderne dans le royaume de Castille-León. La construction syntaxique de ce texte roman constitue une affirmation de cette nouvelle réalité historique et linguistique. Une réalité historique et linguistique dont Alphonse X allait prendre la relève. De ce fait nous déduisons que les pratiques

scripturales en roman émanant de la chancellerie royale antérieures à 1250 ont déjà été imprégnées de prestige et d'autorité.

3. Quelques ultimes considérations sur l'orthographe fernandine et alphonsine refermeront cette section. Nous savons que pour ce qui est de l'action linguistique du roi Sage, l'accent a été fortement mis dans l'histoire de la langue sur la question de l'orthographe, une orthographe à laquelle on adjoindra solidement le qualificatif d'« alphonsine » et qui persistera prétendument jusqu'à Nebrija. Deux raisons expliquent cette focalisation sur ce niveau de la codification d'Alphonse X. D'un côté, il s'agit du domaine de prédilection de la grammaire historique à ses origines, car intimement lié à la phonétique. D'autre part, l'orthographe tient terriblement à cœur aux spécialistes parce que cet aspect de la langue est l'un des premiers indices des processus de planification du corpus, dans l'aspect de la codification (cf. Sánchez-Prieto 2004 : 427). La prétendue « réforme graphique » du roi Sage a justement souvent été brandie comme la preuve d'un projet linguistique de normativisation entrepris par ses soins. Or, comme on vient de le constater avec des exemples tirés du *Fuero juzgo*, et comme il a déjà été plusieurs fois rappelé dans ce volume (cf. p. 21-22 et 26), Pedro Sánchez-Prieto (1996, 2004) lui-même, Manuel Ariza (1998) et auparavant Menéndez Pidal (1926) ont déjà souligné que ce présumé système graphique alphonsin n'était autre, en réalité, que celui déjà pratiqué par la chancellerie royale de Ferdinand III : « los diplomas de Fernando III anticipan claramente los rasgos gráficos (por no decir fonéticos y de otro orden) que manifestaban los escritos patrocinados por su hijo » (Sánchez-Prieto 2004 : 429 ; cf. aussi *supra* I.1)¹⁵⁵. Enfin un autre aspect connexe, de nature paléographique, mérite d'être commenté. Pedro Sánchez-Prieto (2011 : 397) a récemment fait remarquer que « [l]os documentos romances se presentan en peor caligrafía que los latinos, y solo en la cancellería de Fernando III alcanzan calidad similar ». Ce détail formel n'est-il pas révélateur à lui seul du changement de statut que connaît le roman castillan sous le règne de Ferdinand III ?

¹⁵⁵ La continuité des usages de la chancellerie alphonsine par rapport à celle de son père se confirme aussi dans la mesure où parmi les écrits produits à l'époque d'Alphonse X on fait une nette distinction entre deux traditions scripturales paléographiques et graphiques : celle des grands codex et celle de la chancellerie. La chancellerie suit la tradition fernandine alors que les codex sont probablement apparentés à Tolède (cf. Sánchez-Prieto 2004 : 433).

Les innovations formelles d'Alphonse X, les progrès particuliers de celui-ci dans le processus d'élaboration du castillan engagé notamment à partir de 1230, seraient donc à chercher plutôt dans l'élargissement du vocabulaire ainsi que dans le développement de la construction phrastique et discursive¹⁵⁶.

¹⁵⁶ Ariza (1998 : 83, note 61) et Cano (1985 et 1989 : 468) s'accordent sur ce point.

CONCLUSION

Synthétiser les résultats de cette étude et exposer les prolongements qu'elle appelle nous semble être la façon la plus profitable de clore ce volume.

1. Le premier chapitre a mis l'accent sur la connaissance irrégulière qu'ont de l'action linguistique de Ferdinand III les différents auteurs qui composent l'état de la question à son sujet. La publication des documents de son règne par Julio González (1980-1986) marque un changement important dans ce domaine, dans la mesure où les spécialistes ont enfin eu un accès plus facile aux données très méconnues jusqu'alors. Manuel Ariza et Pedro Sánchez-Prieto se détachent par leurs avancées dans la connaissance de la langue antérieure à 1250 et tous deux insistent sur la vision fallacieuse qui intronise les usages alphonsois comme précurseurs d'une norme qui persistera jusqu'à Nebrija. Les remarques faites par Menéndez Pidal dans *Orígenes del español* sur les origines de l'orthographe sont validées par ces deux auteurs : la dénommée « orthographe alphonsoise » est un patrimoine hérité de longue date et, en tout cas, elle était déjà consistante dans les écrits fernandins. Quant à sa continuité jusqu'à Nebrija —avancée aussi dans *Orígenes del español*— elle est également contestable, au vu des tendances savantes qui gagnent de plus en plus d'adeptes, au fil des XIV^e et XV^e siècles. Un autre point, celui de l'« officialisation » de la langue castillane, ne fait pas non plus l'unanimité, en grande partie à cause de la méconnaissance de la production romane préalphonsoise. Enfin, comme cause ou comme effet de cette méconnaissance, et en tout cas dans une dynamique de cercle vicieux, l'histoire de la langue expose trop souvent l'étape préalphonsoise séparée de l'étape alphonsoise dans les périodisations, ce qui contribue à pérenniser les représentations erronées.

Concernant le *Fuero juzgo*, nous constatons pour commencer que les histoires de la langue le caractérisent depuis Lapesa comme version léonaise de 1260 environ. Nous avons cherché à comprendre le fondement de cette déclaration : il semblerait que Lapesa ait mal interprété Menéndez Pidal, ce qui l'aurait conduit à affirmer dans son *Historia de la lengua española* que cette version léonaise a été éditée par la RAE en 1815. Il n'en est rien. La RAE a publié en 1815 le manuscrit de Murcie, manuscrit présentant des occidentalismes, mais évidemment et logiquement castillan. Pour la date

de 1260 le malentendu persisterait. Menéndez Pidal faisait référence à un manuscrit léonais qu'il datait de 1260 ; Lapesa a pris cette information pour caractérisation de la traduction « originale » du FJ. Il est vrai qu'une partie non négligeable de la tradition manuscrite du texte *Fuero juzgo* est occidentale, ce pourquoi les dialectologues (Gessner, Staaff, Menéndez Pidal) l'ont fait entrer dans le canon des textes léonais. Mais nous ne savons pas encore exactement aujourd'hui quelle en a été l'origine et comment s'est transmis ce texte. On peut imaginer que la version castillane que nous connaissons le mieux, celle du manuscrit de Murcie, dérive d'une version léonaise —les occidentalismes persistants le prouveraient— mais comment interpréter cela dans le contexte historique que nous connaissons ? Ferdinand III s'était engagé à faire traduire le FJ pour Cordoue en 1241. Ce roi, dont la chancellerie après sa fusion avec celle du royaume de León en 1230 avait licencié tout le personnel léonais et ne produisait pas par principe de documents léonais (un seul nous est parvenu) aurait-il fait traduire le FJ dans une version léonaise ? Pour les contingents majoritairement castillans qui repeuplaient Cordoue et Séville ? C'est tout simplement impensable. Ferdinand III et ses collaborateurs, dont son chancelier, n'auraient-ils pas pu envisager la possibilité de recycler une version en roman léonais qui circulait probablement déjà depuis quelques décennies dans l'ancien royaume de León ? C'est bien possible, mais le mystère sur ce point reste encore entier.

En somme, aussi bien pour les représentations sur la langue à l'époque de Ferdinand III qu'à propos du *Fuero juzgo* on observe deux constantes dans l'état de la question : 1) celui-ci est tributaire des descriptions faites par Menéndez Pidal et 2) celles-ci, maladroitement interprétées ou synthétisées sans nuances ont investi les pages des manuels au cours du XX^e siècle et ont configuré des représentations qu'il faut rectifier. La récente *Historia de la lengua española* coordonnée par Rafael Cano (2004) a beau exercer un nouveau magistère très positif pour ce qui est de la description linguistique de la période de Ferdinand III, la langue du *Fuero juzgo* restera mal présentée tant que nous ne disposerons pas de connaissances solides fondées sur l'ensemble de la tradition manuscrite de ce texte.

2. Avant de lancer l'étude linguistique, une mise au point sur les problèmes philologiques du *Fuero juzgo* s'imposait. Moyennant une *collatio* de celui-ci avec le *Liber iudiciorum* et avec le *Fuero real*, il a pu être prouvé que le *Fuero juzgo* existait

déjà au plus tard en 1255, date du *Fuero real*. Cette démonstration invalide la datation la plus répandue du *Fuero juzgo* dans les manuels d'histoire de la langue et laisse présager raisonnablement que la traduction du *Liber* eut bien lieu sous le règne de Ferdinand III. Quant à la question de la langue ou, plutôt, des langues du *Fuero juzgo*, on constate, d'une part, qu'il n'est pas impossible que des traductions romanes privées du *Liber iudiciorum* aient circulé avant 1241 dans les territoires où la loi wisigothique continua d'être en vigueur après le VIII^e siècle (comme semblent le confirmer, par exemple, une version catalane ancienne dont deux folios nous sont parvenus, ainsi que des gloses arabes dans un codex latin) ; d'autre part, à défaut de preuves du fait que la version « officielle » fernandine ait pu avoir comme modèle une autre version privée préfernandine provenant de l'ancien royaume de León, on peut légitimement considérer que les manuscrits qui nous sont parvenus proviennent d'une tradition sous la tutelle de Ferdinand III.

L'essentiel du deuxième chapitre est composé d'une étude linguistique du *Fuero juzgo* mis en perspective : tout d'abord par rapport à sa source latine, le *Liber iudiciorum*, afin de connaître son *modus interpretandi*, qui s'est avéré être relativement littéral tout en montrant une tendance à l'emploi d'un lexique patrimonial qui revoit à la baisse le style de langue de spécialité exhibé par le *Liber*. Par ailleurs, l'ordre des constituants du *Fuero juzgo* a également été analysé en comparant ce dernier à tout un groupe de fors de la deuxième moitié du XIII^e siècle, dont le *Fuero real* qui partage certaines lois avec le *Fuero juzgo*. De façon schématique, on peut affirmer que le *Fuero juzgo* se détache dans cette constellation de fors comme le texte qui pratique le moins de séquences de verbe final, avec anticipation du COD, de même que les frontalisations d'autres éléments (du type *si prouargelo pudieren, si vencido fuere, como dicho es*) restent également exceptionnelles dans ce texte. Le contraste de fréquences par rapport aux autres fors et entre ces derniers a été étudié en tenant compte de trois paramètres : rhétorique, informationnel et dialectal. Sans exclure que des motivations informationnelles puissent intervenir dans le choix de certaines séquences et sans écarter non plus la possibilité que des différences dialectales soient sous-jacentes à quelques préférences, il semblerait que le paramètre rhétorique soit le plus influent dans notre corpus. Une bonne partie des fors municipaux qui sont des romanisations de la fin du XIII^e présentent des fréquences extrêmes de verbe final et de frontalisations des éléments prédicatifs et des infinitifs, ce qui refléterait une recherche stylistique latinisante comme sceau d'autorité en accord avec une recherche de légitimité législative. À l'opposé, le

Fuero juzgo de date plus ancienne aurait été traduit dans le but de romaniser au maximum les lois wisigothiques.

3. La première partie du troisième chapitre, consacrée à l'aspect social de la planification linguistique que connaît le castillan au XIII^e siècle, récapitule les diverses causes qui ont concouru à ce que, à partir de 1230, et de façon fortement symbolique en 1241 avec la promesse de Ferdinand III de faire traduire le *Fuero juzgo*, cette langue vienne occuper l'espace des lettres à la place du latin. L'unification politique et législative du royaume représente la fédération d'une société plurilingue et pluriconfessionnelle dont seule une élite cléricale et lettrée maîtrise encore le latin. Les aspirations politiques devaient s'accompagner de mesures pragmatiques pour la bonne gestion de ce nouveau royaume formidablement élargi après l'union de la Castille et du León et grâce aux conquêtes des grandes villes d'al-Andalus à partir du deuxième tiers du XIII^e. D'autre part, les connotations religieuses du latin ont pu le desservir dans le contexte qui vient d'être décrit où la royauté voulait affirmer son autorité vis-à-vis non seulement des nobles et des sujets, mais aussi de l'Église. Enfin, les pratiques récentes des juristes européens qui avaient étudié le nouveau droit justinien à Bologne et qui mettent par écrit dans les différentes langues vernaculaires des versions abrégées de ce droit à des fins utilitaires, ont probablement aussi eu une influence dans ce processus de substitution linguistique.

On peut raisonnablement admettre que les rois castillans avaient agi consciemment en promouvant le castillan ; le seul fait que Ferdinand III manifeste dans le for bref de Cordoue qu'il s'engage à faire traduire le *Libro Iudgo* en roman pour en doter les Cordouans et que sa promesse fût aussi réitérée dans la version latine officielle de ce for bref, montre la valeur dont cette décision était revêtue. Le roi Ferdinand III mériterait à nos yeux —mais aussi à ceux de quelques autres spécialistes— d'être reconnu dans l'histoire de la langue, comme celui qui institutionnalisa l'usage du castillan, qui le rendit donc officiel ; le jalon historique de cet événement pourrait bien être le printemps 1241, date de son engagement auprès des Cordouans pour l'emploi du roman dans l'expression d'un code de loi long de douze livres. Pour la production scripturale de sa chancellerie, le roi Saint fut entouré de professionnels, à la tête desquels Juan de Soria, mais aussi ses successeurs, Pedro Martínez et l'évêque

Raimundo, qui ont certainement joué un rôle de poids dans ce processus de planification du statut du roman castillan.

L'étude d'une traduction nous donne à voir le jeu de stratégies qui se mettent en place dans une situation de contact linguistique en accord avec l'attitude linguistique adoptée. Dans le cas du *Fuero juzgo*, parmi les différentes interférences auxquelles la situation de translation d'un modèle dominant donne lieu, l'attitude qui ressort est celle de la résistance à l'imitation, comme le montrent les résultats de notre étude syntaxique exposés dans le chapitre II. Il se trouve que la même tendance anti-latinisante appréciable au niveau graphique et syntaxique dans la prose de la première moitié du XIII^e siècle aura une continuité dans la production alphonsine, ce qui constitue la preuve que les pratiques scripturales du règne de Ferdinand III ont forgé une tradition au début du processus d'élaboration de la langue castillane.

4. L'annexe 1 présente une liste des manuscrits du *Fuero juzgo* qui a été dressée à partir des informations contenues dans PhiloBiblon et dans BOOST₃. Nous avons ajouté à la cinquantaine de notices fournie par ces bases les informations dont nous disposons à propos de chaque manuscrit, selon ce que les éditeurs respectifs ont pu préciser dans leurs éditions ou ont eu l'amabilité de nous communiquer personnellement. La référence du codex López Ferreiro a été ajoutée en tête de tous ces manuscrits. L'ensemble a été classé par ordre chronologique et numéroté en établissant une correspondance avec la liste de PhiloBiblon présentée de façon brute, telle qu'elle apparaît en ligne (laquelle est jointe en annexe 2). Cette liste a pour vocation de servir à l'organisation de l'édition collective à venir. En annexe 3, le codex López Ferreiro (4 folios recto verso) est présenté. L'annexe 4 offre les correspondances du manuscrit de Murcie et du codex López Ferreiro pour les folios 2v et 3r comprenant respectivement les lois 7, 2, 4-6 et 7, 5, 2. L'annexe 5 reproduit les argumentations de López Ferreiro (1895), ainsi que de Pedro Sánchez-Prieto et de Carmen del Camino pour la datation du codex. Ce codex n'était pas connu des académiciens en 1815, Menéndez Pidal ne s'y réfère pas non plus et s'il n'a pas été ignoré des historiens du droit depuis son édition en

1895 par López Ferreiro et surtout grâce à l'article d'Otero de 1959¹⁵⁷, il est resté jusqu'à nos jours parfaitement invisible pour les linguistes et les philologues.

5. Désormais la question la plus importante à résoudre est sans aucun doute celle de la tradition textuelle du *Fuero juzgo*. Ce que l'édition de la tradition manuscrite du *Fuero juzgo* devrait éclairer en priorité c'est la possibilité, ou non, d'en distinguer deux, voire plusieurs branches (Burriel et Morel-Fatio lançaient déjà cette hypothèse au XVIII^e et au XIX^e siècles respectivement en se fondant sur les écarts importants repérables entre les divers manuscrits conservés). Une telle recherche, capitale pour comprendre l'histoire de la romanisation du *Fuero juzgo*, ne peut s'envisager qu'en perspective avec les manuscrits latins, car il se peut aussi que la raison des écarts réside dans l'emploi d'un texte source latin différent.

Cette énigme est loin d'être la seule qui subsiste. Nous avons bien conscience du fait que ce volume contient une bonne poignée de questions dont la réponse était hors de notre portée. Nous proposons quelques démonstrations à côté de nombreuses pistes qui indiquent des directions intéressantes qui restent à explorer, si possible en équipe et idéalement en collaboration interdisciplinaire, avec des experts historiens médiévistes et des historiens du droit. Pour récapituler, voici les chemins principaux qui s'ouvrent devant nous :

1. Le plus urgent sans doute, on le dira pour la dernière fois, est de connaître l'ensemble de la tradition manuscrite du FJ par l'édition de chacun des témoignages, ce qui permettra de :
 - dater plus précisément le(s) moment(s) de composition du FJ
 - déceler l'histoire dialectale des différentes versions
2. Une étude exhaustive des correspondances entre le LI, le FJ et le FR présenterait un intérêt linguistique certain —en plus de l'importance qu'elle revêtirait pour les historiens (du droit)—. Cela exige tout d'abord, comme il a été signalé —suivant les indications de Pérez-Prendes—, d'identifier les sources latines des manuscrits du FJ à partir des éditions de Zeumer (1902) et de García López (1996). Il faudrait ensuite

¹⁵⁷ Dont José Manuel Pérez-Prendes nous a donné la référence. Grâce à cette piste nous avons pu le dénicher, qu'il en soit remercié ici.

établir de façon exhaustive ces correspondances LI – FJ – FR en complétant la liste de Martínez Díez (1969 : 558-559), puis collationner les trois textes et analyser les mécanismes de traduction et de formulation des deux textes romans. Cela nous aiderait à mieux saisir la nature du FJ, celle du FR et nous permettrait d’observer les possibilités du roman à l’époque de son élaboration.

3. Une étude plus systématique de l’ordre des constituants dans la famille des fors de Cuenca, en tenant compte des trois paramètres suivants :
 - leur date de composition ;
 - leur aire dialectale, pour contribuer à une exploration de la pertinence de l’hypothèse V2 et plus largement afin de pouvoir apporter des éléments du domaine syntaxique à la dialectologie historique de l’espagnol ;
 - leurs relations textuelles, ce qui peut contribuer à la meilleure connaissance de la tradition textuelle de cette famille de fors et permettre de mieux appréhender leur rhétorique et l’évolution de celle-ci.

Nous pensons avoir montré dans ce travail les potentialités de chacun de ces points pour des recherches à venir. Il est maintenant temps d’entreprendre cette recherche collective courageuse pour que le *Fuero juzgo* puisse être enfin mieux connu des philologues et des historiens mais aussi de la société espagnole, au sein de laquelle il occupa jadis une place centrale dans les constructions identitaires des royaumes chrétiens médiévaux.

RÉFÉRENCES

ÉDITIONS DU *LIBER IUDICIORUM*

- GARCÍA LÓPEZ, Yolanda (1996), *Estudios críticos y literarios de la « Lex Wisigothorum »*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá.
- RAE (1815), *Fuero Juzgo en latín y castellano, cotejado con los más antiguos y preciosos códices*, Madrid, Ibarra.
- VILLADIEGO VASCUÑANA Y MONTOYA, Alonso de (1600), *Forus antiquus gothorum regnum Hispaniae, olim Liber Iudicum hodie Fuero Juzgo nuncupatus*, Madrid.
- ZEUMER, Karl (1902), *Leges Visigothorum, in Monumenta Germaniae historica*, I, Hannover – Leipzig, Hahn.

ÉDITIONS DU *FUERO JUZGO*

- ACADEMIA DE LA LLINGUA ASTURIANA (1994), *Fueru Xulgu*, vol. I : Llectura fecha acordies col Cod. *Hisp. 28 de la* Biblioteca del Estáu de Baviera por Montserrat Tuero Morís ; entamu de Xosé Lluis García Arias; vol. II : *Facsimil del Cod. Hisp. 28 de la* Biblioteca del Estáu de Baviera, Xixón, Serviciu Publicaciones del Principáu d’Asturies.
- LLORENTE, Juan Antonio (1792), *Fuero Juzgo o recopilación de las leyes de los wisigodos españoles*, Madrid, Isidoro de Hernández Pacheco.
- <<http://www.archive.org/stream/leyesdelfueroju00llorgoog#page/n33/mode/1up>> [10/07/2011]
- LÓPEZ FERREIRO, Antonio (1895), *Fueros municipales de Santiago y de su tierra*, Santiago [réédition fac-similaire, Madrid, Castilla, 1975]. Le vol. II (p. 293-308) contient l’édition de 6 folios d’un codex bilingue latin-roman du *Liber Iudiciorum*].
- MENCÉ-CASTER CORINNE (1996), *Fuero Juzgo (Manuscrit Z.III.6 de la Bibliothèque de San Lorenzo de El Escorial). Introduction, transcription et étude*, thèse de doctorat en 3 volumes sous la direction de Jean ROUDIL, Université de Paris XIII [vol. I : Introduction, vol. II : transcription, vol. III : étude].
- PERONA, José *et al.* (2002), *El Fuero juzgo*, Murcia, Fundación Séneca, 2 vol. [vol. I : *Códice Murciano* et vol. II : *Estudios críticos y transcripción*].

ORAZI, Verónica (1997), *El dialecto leonés antiguo (edición, estudio lingüístico y glosario del Fuero Juzgo según el ms. escurialense Z.III.21)*, Madrid, Universidad Europea-CEES Ediciones.

RAE (1815), *Fuero Juzgo en latín y castellano, cotejado con los más antiguos y preciosos códices*, Madrid, Ibarra.

VILLADIEGO VASCUÑANA Y MONTOYA, Alonso de (1600), *Forus antiquus gothorum regnum Hispaniae, olim Liber Iudicum hodie Fuero Iuzgo nuncupatus*, Madrid.

AUTRES FORS ÉTUDIÉS

FUERO DE ALARCÓN (FAn) : Roudil, Jean (1968), *Les Fueros d'Alcaraz et d'Alarcón*, Paris, Klincksieck.

FUERO VIEJO DE ALCALÁ (FVA) : Torrens Álvarez, María Jesús (2002), *Edición y estudio lingüístico del Fuero de Alcalá (Fuero viejo)*, Alcalá de Henares, Colegio del Rey.

FUERO DE ALCARAZ (FAz) : Roudil, Jean (1968), *Les Fueros d'Alcaraz et d'Alarcón*, Paris, Klincksieck.

FUERO DE BAEZA (FBa) : Roudil, Jean (1962), *El Fuero de Baeza : edición, estudio y vocabulario*, La Haye, Van Goor.

FUERO DE BÉJAR (FBe) : Gutiérrez Cuadrado, Juan (1974), *Fuero de Béjar*, Salamanca, Universidad de Salamanca.

FUERO REAL (FR) : Palacios Alcaine, Azucena (1991), *Alfonso X el Sabio, Fuero Real. Edición, estudio y glosario*. Barcelona, PPU.

FUERO DE SEPÚLVEDA (FSe) : Sáez, Emilio *et al.* (1953), *Los Fueros de Sepúlveda*, Segovia, Diputación provincial de Segovia.

FUERO DE ZORITA DE LOS CANES (FZo) : Ureña y Smenjaud, Rafael de (1911), *El Fuero de Zorita de los Canes, según el código 247 de la Biblioteca Nacional (s. XIII al XIV) y sus relaciones con el fuero latino de Cuenca y el romanceado de Alcázar*, Madrid, Establecimiento tipográfico de Fortanet.

AUTRES ÉDITIONS D'ŒUVRES LÉGISLATIVES MENTIONNÉES

ALFONSO X, SEGUNDA PARTIDA : Juárez Blanquer, Aurora et Antonio Rubio Flores (1991), *Partida segunda de Alfonso X el Sabio*, Granada, Impredisur.

- FUEROS DE ARAGÓN : Tilander, Gunnar (1937), *Los fueros de Aragón según el manuscrito 458 de la Biblioteca nacional de Madrid*, Lund, Berlingska Boktryckeriet.
- FUERO DE CUENCA : Ureña y Smenjaud, Rafael de (1935), *Fuero de Cuenca. (Formas primitiva y sistemática : texto latino, texto castellano y adaptación del Fuero de Iznatoraf)*, Madrid, Academia de la Historia.
- FUERO DE JACA : Molho, Maurice (1964), *El fuero de Jaca. Edición crítica*, Zaragoza, CSIC, Escuela de Estudios medievales.
- FUEROS DE LA NOVENERA : Tilander, Gunnar (1951), *Los fueros de la Novenera*, Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri Ab.
- FUERO DE SORIA : Sánchez, Galo (1919), *Fueros castellanos de Soria y Alcalá de Henares*, Madrid, Imprenta de los sucesores de Hernando.
- FUERO DE ÚBEDA : Gutiérrez Cuadrado, Juan *et al.* (1979), *Fuero de Úbeda*, Valencia, Universidad de Valencia.
- FUERO DE USAGRE : Ureña y Smenjaud, Rafael de et Adolfo Bonilla y San Martín (1907), *Fuero de Usagre (siglo XIII) anotado con las variantes del de Cáceres y seguido de varios apéndices y un glosario*, Madrid, Hijos de Reus.
- FUEROS DE VILLAESCUSA DE HARO Y HUETE : Martín Palma, María Teresa (1984), *Los fueros de Villaescusa de Haro y Huete*, Málaga, Universidad de Málaga.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, James Noel (1976), « A typological approach to latin word order », *Indogermanische Forschungen*, 81, p. 70-99.
- (1977), *The vulgar latin of the letters of Claudius Terentianus*, Manchester, Manchester University Press.
- ALONSO, Amado (1938), *Castellano, español, idioma nacional. Historia espiritual de tres nombres*, Buenos Aires, Coni.
- ALONSO, Martín (1962), *Evolución sintáctica del español. Sintaxis histórica del español desde el iberorromano hasta nuestros días*, Madrid, Aguilar.
- ALVAR, Manuel (1953), « Estudio lingüístico y vocabulario », in Sáez, Emilio *et al.*, *Los Fueros de Sepúlveda*, Segovia, Diputación provincial de Segovia, p. 571-857.
- ARENAS OLLETA, Julio (2009), « El nombre de la lengua. Lingüística y sociedad a comienzos del siglo XX en España », *Boletín de la Real Academia Española*, tome LXXXIX, cahier CCXCIX, janvier-juin 2009, p. 5-40.

- ARENAS OLLETA, Julio et M.^a Carmen MORAL DEL HOYO (2011), « Cómo de los textos medievales se hace historia de la lengua : la dialectología histórica en los *Orígenes del español* », in Mónica Castillo Lluch et Lola Pons Rodríguez (éds.), *Así se van las lenguas variando. Nuevas tendencias en la investigación del cambio lingüístico en español*, Bern, Peter Lang, (coll. Fondo Hispánico de Lingüística y Filología).
- ARIZA VIGUERA, Manuel (1978), « Contribución al estudio del orden de palabras en español », *Anuario de Estudios Filológicos*, I, p. 11-42.
- (1998), « Fernando III y el castellano alfonsí », in *Estudios de lingüística y filología españolas. Homenaje a Germán Colón*, Madrid, Gredos, p. 71-84.
- (2003), « La lengua en la época de Fernando III », in *Fernando III y su tiempo (1201-1252). Actas del VIII Congreso de Estudios Medievales*, Ávila, Fundación Sánchez-Albornoz, p. 225-233.
- (2009), *La lengua del siglo XII. (Dialectos centrales)*, Madrid, Arco/Libros.
- ARIZALETA, Amaia (2010), *Les clerics au palais. Chancellerie et écriture du pouvoir royal (Castille, 1157-1230)*, Paris, SEMH-Sorbonne, Les livres d'e-Spania, <<http://e-spanialivres.revues.org/258?file=1>>.
- BAHNER, Werner (1956), *Beitrag zum Sprachbewusstsein in der spanischen Literatur des 16. und 17. Jahrhunderts*, Berlin, Rütten & Loening [éd. en esp. *La lingüística española del siglo de oro*, Madrid, Ciencia nueva, 1966].
- BATLLORI, Montserrat (1992), « Preliminary remarks on Old Spanish auxiliaries : *haber, ser* and *estar* », *Catalan working papers in linguistics*, 2, p. 87-112.
- BATLLORI, Montserrat et Maria Lluïsa HERNANZ (2011), « Variación y periferia izquierda : la anteposición de foco débil en español y en catalán », communication présentée lors du 18^e *Hispanistentag*, Universität Passau, 23-26 mars.
- BARRERO GARCÍA, Ana María (1976), « La familia de los fueros de Cuenca », *Anuario de historia del derecho español*, 46, p. 713-725.
- (1982), « El proceso de formación del Fuero de Cuenca (Notas para su estudio) », *Anuario de estudios medievales*, 12, p. 41-58.
- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BÉDIER, Joseph (1928 [1970]), *La tradition manuscrite du Lai de l'ombre. Réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes*, Romania, LIV, p. 161-196 et 321-356 [cité par la réédition de Paris, Librairie Honoré Champion, 1970].
- BELTRAN, Vicenç (2005), *La corte de Babel. Lenguas, poética y política en a España del siglo XIII*, Madrid, Gredos.
- BENINCÀ, Paola (2004), « The Left Periphery of Medieval Romance », *Studi Linguistici e Filologici Online. Rivista Telematica del Dipartimento di Linguistica*

dell'Università di Pisa, p. 243-297, <<http://www.humnet.unipi.it/slifo/2004vol2/Beninc2004.pdf>>.

- BOSSONG, Georg (1982), « Las traducciones alfonsíes y el desarrollo de la prosa científica castellana », in Wido Hempel et Dietrich Briesemeister (éds.), *Actas del Coloquio hispano-alemán Ramón Menéndez Pidal*, Tübingen, Max Niemeyer, p. 1-14.
- CANAU DE CEVALLOS, María del Carmen (1985), *Historia de la Lengua Española*, Maryland, Scripta Humanistica.
- CANO AGUILAR, Rafael (1985), « Castellano ¿drecho? », *Verba*, 12, p. 287-306.
- (1988 [1992²]), *El español a través de los tiempos*, Madrid, Arco/Libros.
- (1989), « La construcción del idioma en Alfonso X el Sabio », *Philologia Hispalensis*, IV.2, p. 463-473.
- (1996-1997), « La ilación sintáctica en el discurso alfonsí », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 21, p. 295-324.
- CAMUS BERGARECHE, Bruno (2008), « Avance de cuantificadores en español medieval », in Concepción Company Company et José Moreno de Alba (éds.), *Actas del VII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco/Libros, vol. 1, p. 431-447.
- CAPMANY, Antonio (1786), *Teatro histórico-crítico de la elocuencia española*, Madrid, Antonio Sancha.
- CÁRDENAS, Anthony J. (1992), « Alfonso X nunca escribió castellano drecho », in A. Vilanova (coord.), *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, vol. 1, Barcelona, PPU, p. 151-159.
- CASTILLO LLUCH, Mónica (1996-1997), « El orden de palabras en los fueros de Alcaraz y de Alarcón », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 21, p. 273-291.
- (2001), « Cronología lingüística y evoluciones pendulares : el caso de la construcción *preposición + infinitivo + pronombre átono* », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 24, p. 181-198.
- (2003), « Sobre el concepto de manuscrito original en la teoría filológica », in Michèle Arrué et Pascale Thibaudeau (éds.), *L'original*, Pandora, 3, 2003, p. 11-20.
- (2005), « Translación y variación lingüística en Castilla (siglo XIII) : la lengua de las traducciones », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 28, p. 131-144.
- (2008), « El castellano frente al latín : estudio léxico de las traducciones latinas de Alfonso X », in Javier Elvira González et al. (éds.), *Reinos, lenguas y dialectos en la Edad Media ibérica. La construcción de la identidad. (Homenaje*

- a Juan Ramón Lodares), Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 281-312.
- (2009), « Traduction (Espagne, Moyen Âge) », in Jordi Bonells (éd.), *Dictionnaire des littératures de langue espagnole*, Paris, Robert Laffont, 2009, p. 1408.
- CASTRO, Américo (1948), *España en su historia. Cristianos, moros y judíos*, Buenos Aires, Losada.
- (1954), *La realidad histórica de España*, México D.F., Porrúa.
- CEJADOR Y FRAUCA, Julio (1932³), *Historia de la lengua y literatura castellana*, Madrid, Hernando [éd. facsimilaire, Madrid, Gredos 1972].
- CHARLO BREA, Luis (1998), « El latín del obispo de Osma », in Mauricio Pérez González (coord.), *Actas II congreso hispánico de latín medieval*, León, Universidad, Secretariado de publicaciones.
- COMRIE, Bernard (1981 [1989 en espagnol]), *Universales del lenguaje y tipología lingüística. Sintaxis y morfología*, Madrid, Gredos.
- CONDE SILVESTRE, Juan Camilo (2007), *Sociolingüística histórica*, Madrid, Gredos.
- COSERIU, Eugenio (1977), « Sprachliche Interferenz bei Hochgebildeten », in Herbert Kolb et al., *Sprachliche Interferenz. Festschrift für Werner Betz zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Max Niemeyer.
- (1980 [1994³]), *Textlinguistik. Eine Einführung*, Tübingen, Francke [3^e édition revue ; 1^{ère} Tübingen, Narr].
- CRADDOCK, Jerry R. (1981), « La cronología de las obras legislativas de Alfonso X el Sabio », *Anuario de historia del derecho español*, 51, p. 365-418 [reproduit in Craddock, Jerry R. (2008), *Palabra de rey: selección de estudios sobre legislación alfonsina*, Salamanca, Seminario de estudios medievales y renacentistas, p. 43-101; cité par l'édition de 2008].
- CROFT, William (1990), *Typology and universals*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DÍAZ Y DÍAZ, Manuel C. (1976), « La Lex Visigothorum y sus manuscritos », *Anuario de historia del derecho español*, 46, p. 163-224.
- DÍEZ DE REVENGA, Pilar (1985-1986), « Análisis de las lexías complejas en documentos medievales murcianos », *Estudios de Lingüística Universidad de Alicante (ELUA)*, 3, p. 193-208.
- (1994), « Lengua y notarios en la Castilla del siglo XIII », *Anuario de estudios filológicos*, 17, 89-99.

- (2002), « Consideraciones sobre la lengua del *Fuero Juzgo* (Código del A.M.M.) », in José Perona *et al.*, *El Fuero juzgo*, Murcia, Fundación Séneca, p. 129-149.
- (2008), « Consideraciones sobre la lengua del *Fuero Juzgo* (Código del A.M.Mu.) », *Estudios de Historia de la Lengua*, Real Academia Alfonso X el Sabio, Murcia.
- EBERENZ, Rolf (1991), « *Castellano antiguo y español moderno* : reflexiones sobre la periodización en la historia de la lengua », *Revista de filología española*, 71, p. 79-106.
- (2009), « La periodización de la historia morfosintáctica del español : propuestas y aportaciones recientes », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 32, p. 181-201.
- ELVIRA GONZÁLEZ, Javier (1987), « Enclisis pronominal y posición del verbo en español antiguo », *Epos*, 3, p. 63-79.
- (1988), « La posición del sujeto en español antiguo », in Manuel Ariza Viguera *et al.* (éds.), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco/Libros, vol. I, p. 339-346.
- (1993), « La función cohesiva de la posición inicial de frase en la prosa alfonsí », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 18-19, p. 243-278.
- (2011), « Stylistic fronting in Old Spanish texts », communication présentée lors du Workshop on Ibero-Romance Historical Linguistics de la *20th International Conference on Historical Linguistics*, Osaka, 25-30 juillet 2011.
- ENGLAND, John (1980), « The position of the direct object in old Spanish », *Journal of Hispanic Philology*, 5, p. 1-23.
- ENRIQUE-ARIAS, Andrés (dir.) (2008), *Biblia Medieval*, Universitat de les Illes Balears, <<http://bibliamedieval.es>> [10/07/2010].
- FAULHABER, Charles *et al.* (1984³), *Bibliography of Old Spanish Texts (BOOST)*, Madison, Hispanic Seminary of Medieval Studies.
- FERNÁNDEZ LLERA, Víctor (1929), *Gramática y vocabulario del Fuero Juzgo*, Madrid, Real Academia Española.
- FERNÁNDEZ DE RETANA, Luis (1941), *Fernando III y su época*, Madrid, El perpetuo socorro.
- FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (1992), *Las Estorias de Alfonso el Sabio*, Madrid, Istmo.
- (2000), « Evolución del pensamiento alfonsí y transformación de las obras jurídicas e históricas del Rey Sabio », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 23, p. 263-283.

- (2002-2003), « De la historiografía fernandina a la alfonsí », *Alcanate*, 3, p. 93-133.
- (2004), « Alfonso X el Sabio en la historia del español », in Rafael Cano Aguilar (coord.), *Historia de la lengua española*, Barcelona, Ariel, p. 381-422.
- (2006), « La historiografía medieval como fuente de datos lingüísticos. Tradiciones consolidadas y rupturas necesarias », in José Jesús de Bustos Tovar et José Luis Girón Alconchel (éds.), *Actas del VI Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco/Libros, vol. II, p. 1179-1807 [les numéros de pages sont cités à partir de http://www.uam.es/personal_pdi/filoyletras/ifo/publicaciones/13_a.pdf].
- (2009), « Orden de palabras, tópicos y focos en la prosa alfonsí », *Alcanate* 6, p. 139-172.
- (2011), *La lengua de Castilla y la formación del español*, Madrid, RAE [discours de son entrée à la RAE].
- FISCHER, Susann (2005), « Construcciones con avance estilístico en el catalán antiguo », *Caplletra*, 38, p. 119-135.
- (2011), « Revisiting Stylistic Fronting », communication présentée lors du 18^e *Hispanistentag*, Universität Passau, 23-26 mars.
- FERGUSON, Charles A. (1968) « Language development », in Joshua A. Fishman, Charles A. Ferguson et Jyotirindra Das Gupta (éds.), *Language problems of developing nations*, New York, John Wiley & Sons, p. 27-35.
- FONTANA, Josep M. (1993), *Phrase structure and the syntax of clitics in the history of spanish*, Philadelphia, University of Pennsylvania [thèse de doctorat inédite].
- FOZ, Clara (1998 [2000 en espagnol]), *El traductor, la Iglesia y el rey. La traducción en España en los siglos XII y XIII*, Barcelona, Gedisa [*Le traducteur, l'Église et le Roi*, Ottawa, Les presses d'Ottawa].
- FRAGO Gracia, Juan Antonio (1993), *Historia de las hablas andaluzas*, Madrid, Arco/Libros.
- FRANZÉN, Torsten (1939), *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français*, Uppsala.
- GALINDO Y DE VERA, León (1863), *Progreso y vicisitudes del idioma castellano en nuestros cuerpos legales desde que se romanceó el Fuero Juzgo hasta la sanción del código penal que rige en España*, Madrid, Imprenta nacional.
- GARCÍA DÍAZ, Isabel (2002), « Descripción del manuscrito », in José Perona *et al.*, *El Fuero juzgo*, Murcia, Fundación Séneca, p. 15-39.
- GARCÍA-GALLO, Alfonso (1955), « El carácter germánico de la épica y del Derecho en la Edad Media española », *Anuario de historia del derecho español*, 25, p. 583-679.

- (1956), « Aportación al estudio de los fueros », *Anuario de historia del derecho español*, 26, p. 387-446.
- (1969), « El fuero de León : su historia, textos y redacciones », *Anuario de historia del derecho español*, 39, p. 5-172.
- (1975), « Los fueros de Toledo », *Anuario de historia del derecho español*, 45, p. 341-488.
- (1976), « Nuevas observaciones sobre la obra legislativa de Alfonso X », *Anuario de historia del derecho español*, 46, p. 609-670.
- GARCÍA MARTÍN, José María (1998), « Condicionamientos de la “política lingüística” de Alfonso X », in Giovanni Ruffino (éd.), *Atti del XXI Congresso Internazionale de Linguistica e Dilogia Romanza*, Tübingen, Niemeyer, IV, p. 419-430.
- GESSNER, Emil (1867), *Das Altleonesische : ein Beitrag zur Kenntnis des Altspanischen*, Berlin, Starcke, <<http://www.archive.org/details/dasaltleonesisch00gessuoft>> [06/07/2010].
- GIBERT, Rafael (1953), « Estudio histórico-jurídico », in Emilio Sáez *et al.*, *Los Fueros de Sepúlveda*, Segovia, Diputación provincial de Segovia, p. 335-569.
- (1968), « La fundación del reino visigótico. Una perspectiva histórico-jurídica », in *Album J. Balon*, Namur, Les anciens établissements Godenne.
- GIMENO MENÉNDEZ, Francisco (1995), *Sociolingüística histórica*, Madrid, Visor.
- GÓMEZ ESPAÑA, Patricia (2005), « O códice López Ferreiro », *Adra*, 0, 109-114.
- GÓMEZ REDONDO, Fernando (1998), *Historia de la prosa medieval castellana*, vol. I : *La creación del discurso prosístico : el entramado cortesano*, Madrid, Cátedra.
- GONZÁLEZ GONZÁLEZ, Julio (1960), *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, Madrid, CSIC.
- (1980-1986), *Reinado y diplomas de Fernando III*. 3 vol., Córdoba, Monte de Piedad y Caja de Ahorros de Córdoba.
- GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel (1991), *Diplomatario andaluz de Alfonso X*, Sevilla.
- (2004a), *Alfonso X el Sabio*, Barcelona, Ariel.
- (2004b), « El reino de Castilla durante el siglo XIII », in Rafael Cano (coord.), *Historia de la lengua española*, Barcelona, Ariel, p. 357-379.
- GONZÁLEZ OLLÉ, Fernando (1978), « El establecimiento del castellano como lengua oficial », *Boletín de la Real Academia Española*, tome 58, 214, p. 230-280.
- GREENBERG, Joseph H. (1963 [1966²]), *Universals of Language*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology.

- GUTIÉRREZ CUADRADO, Juan (1974) : voir Fuero de Béjar.
- (2003), « Latín y romance en la familia foral conquense », in Hermógenes Perdigueru Villarreal (éd.), *Lengua romance en textos latinos de la Edad Media. Sobre los orígenes del castellano escrito*, Burgos, Universidad de Burgos.
- GUTIÉRREZ CUADRADO, Juan *et al.* (1979) : voir Fuero de Úbeda.
- GUTIÉRREZ ORDÓÑEZ, Salvador (1997), *Temas, remas, focos, tópicos y comentarios*, Madrid, Arco/Libros.
- HAGÈGE, Claude (1992 [2000]), *Le Souffle de la langue. Voies et destins des parlers d'Europe*, Paris, Odile Jacob.
- HARTMAN, Steven L. (1974), « Alfonso el Sabio and the varieties of verb grammar », *Hispania*, 57, p. 48-55.
- HAUGEN, Einar (1966 [1971²]), « Linguistics and language planning », in Bright, William, *Sociolinguistics*, The Hague, Mouton, p. 50-71.
- (1983), « The implementation of corpus planning : theory and practice », in Juan Cobarrubias et Joshua A. Fishman, *Progress in language planning*, Berlin, Mouton.
- HILTY, Gerold (1954), Aly Aben Ragel, *El libro conplido en los iudizios de las estrellas. Traducción hecha en la corte de Alfonso el Sabio*, Madrid, Aguirre Torre.
- (1997), « La aparición del romance en los documentos de la cancillería de los reyes de Castilla en la primera mitad del siglo XIII », in Maria Lieber et Willi Hirdt (éds.), *Kunst und Kommunikation. Betrachtungen zum Medium Sprache in der Romania. Festschrift zum 60. Geburtstag von Richard Baum*, Tübingen, Stauffenburg, p. 427-439.
- (2002), *El plurilingüismo en la corte de Alfonso X el Sabio*, in M.^a Teresa Echenique Elizondo et Juan Sánchez Mendez (éds.), *Actas del V congreso internacional de historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, p. 207-220.
- JACOB, Daniel et Johannes KABATEK (éds.) (2001), *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica, Descripción gramatical; pragmática histórica ; metodología*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert.
- JOSEPH, John Earl (1987), *Eloquence and power. The rise of language standards and standard languages*, London, Frances Pinter.
- KABATEK, Johannes (1998), « Traducción e interferencia », in Dieter Kremer (éd.), *Homenaje a Ramón Lorenzo, II*, Vigo, Galaxia, p. 843-850.
- (1999), « Sobre el nacimiento del castellano desde el espíritu de la oralidad (apuntes acerca de los textos jurídicos castellanos de los siglos XII y XIII) », in Concepción Company, Aurelio González et Lillian von der Walde Moheno, *Discursos y representaciones en la Edad Media (Actas de las VI Jornadas*

- Medievales*), México, Universidad Nacional Autónoma de México/El Colegio de México, p. 169-187.
- (2000), *Os falantes como lingüistas. Tradición, innovación e interferencias no galego actual*, Vigo, Edicións Xerais de Galicia.
- (2001) « ¿Cómo investigar las tradiciones discursivas medievales? : el ejemplo de los textos jurídicos castellanos », in Daniel Jacob et Johannes Kabatek (éds.), *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica, Descripción gramatical ; pragmática histórica; metodología*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 97-132.
- (2005a), *Die Bolognesische Renaissance und der Ausbau romanischer Sprachen: juristische Diskurstraditionen und Sprachentwicklung in Südfrankreich und Spanien im 12. und 13. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer.
- (2005b), « Tradiciones discursivas y cambio lingüístico », *Lexis*, 29.2, p. 151-177.
- (2005c), « Las tradiciones discursivas del español medieval: historia de textos e historia de la lengua », *Iberoromania*, 62, 28-43.
- (2007a), « Las tradiciones discursivas entre tradición e innovación », *Rivista di filologia e letteratura ispaniche*, 10, p. 331-348.
- (2007b), « *Muyto he boa grosa* : o Renacemento Boloñés, a elaboración das linguas románicas e a emerxencia do galego escrito », in Ana Isabel Boullón Agrelo (éd.), *Na nosa lyngoage galega. A emerxencia do galego como lingua escrita na Idade Media*, Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega, p. 21-36.
- (éd.) (2008), *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico: nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert.
- KASTEN, Lloyd (1990), « Alfonso el Sabio and the Thirteenth-Century Language », in Robert I. Burns, (éd.), *Emperor of Culture : Alfonso X the Learned of Castile and his Thirteenth-Century Renaissance*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 33-45.
- KLOSS, Heinz (1967), « “Abstand languages” and “Ausbau languages” » *Anthropological Linguistics*, 9.7, p. 29-41.
- (1969), *Research possibilities on group bilingualism : a report*, Québec, International center for research on bilingualism.
- KOCH, Peter et Wulf OESTERREICHER (2001), « Langage parlé et langage écrit », in Günter Holtus, Michael Metzeltin et Christian Schmitt (éds.), *Lexicon der Romanistischen Linguistik*, Band I/2, Tübingen, Niemeyer, 584-627.
- (2007), *Lengua hablada en la Romania : Español, Francés, Italiano*, Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica, II, 448).

- KRIFKA, Manfred (2007), « Basic notions of information structure », in Caroline Féry, Gisbert Fanselow et Manfred Krifka (éds.), *The notions of information structure*, Potsdam, Universitätsverlag (*Interdisciplinary Studies on Information Structure* 6), p. 13-55.
- LAPESA, Rafael (1942 [1986⁹]), *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos.
- (1982), « Contienda de normas lingüísticas en el castellano alfonsí », in Wido Hempel et Dietrich Briesemeister (éds.), *Actas del Coloquio hispano-alemán Ramón Menéndez Pidal*, Tübingen, Max Niemeyer, p. 172-190.
- (1984), *Estudios de historia lingüística española*, Madrid, Paraninfo.
- (2000), *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, Madrid, Gredos.
- LÁZARO CARRETER, Fernando (1961 [1972]) « Un fragmento de Alfonso X », in Evaristo Correa Calderón et Fernando Lázaro Carreter, *Cómo se comenta un texto literario*, Salamanca, Anaya, p. 147-162 [publié dans *Ibérica*, 6, 1961, p. 97-144].
- LEMA, José M.^a et M.^a Luisa RIVERO (1991), « Types of verbal movement in Old Spanish : modals, futures and perfects », *Probus*, 3/3, p. 237-278.
- LEONETTI, Manuel et ESCANDELL-VIDAL, María Victoria (2009), « Fronting and verum focus in Spanish », in Andreas Dufter et Daniel Jacob (éds.), *Focus and Background in Romance Languages*, Amsterdam, John Benjamins, p. 155-204.
- LINDE, P. (1923), « Die Stellung des Verbs in der lateinischen Prosa », *Glotta*, XII, p. 151-178.
- LLEAL, Coloma (1990), *Las lenguas romances peninsulares*, Barcelona, Barcanova.
- LODARES, Juan Ramón (1993-1994), « Las razones del “castellano derecho” », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 18-19, p. 313-334.
- (1996), « El mundo en palabras. (Sobre las motivaciones del escritorio alfonsí en la definición, etimología, glosa e interpretación de voces », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 21, p. 105-118.
- LOMAX, Derek W. (1971), « La lengua oficial de Castilla », *Actele celui de al XII-lea Congres International de Lingvistica si filologie romanica*, II, Bucarest, p. 411-417.
- LÓPEZ GARCÍA, Ángel (2000), *Cómo surgió el español. Introducción a la sintaxis histórica del español antiguo*, Madrid, Gredos.
- LÓPEZ GUTIÉRREZ, Antonio José (1994), « La cancillería de Fernando III, rey de Castilla y León (1230-1253). Notas para su estudio », in *Fernando III y su época (Archivo Hispalense*, tome 77, n.º 234-236), Sevilla, p. 71-82.
- MACDONALD, Robert A. (1997), « El cambio del latín al romance en la cancillería real de Castilla », *Anuario de estudios medievales*, 27/1, p. 381-414.

- MAINTIER-VERMOREL, Estelle (2008), « Étude comparée du *Liber Judiciorum* et du *Fuero Juzgo* », *e-Spania* [en ligne], Masters, <<http://e-spania.revues.org/17193>> [29/07/2011].
- MALING, Joan (1990), « Inversion in Embedded Clauses in Modern Icelandic », in Joan Maling et Annie Zaenen (éds.), *Syntax and Semantics: Modern Icelandic Syntax*, London, p. 191-215.
- MALING, Joan et Annie ZAENEN (1981), « Germanic word order and the format of surface filters », in Frank Heny (éd.), *Binding and Filtering*, London, Croom-Held.
- MARCOS MARÍN, Francisco (1979), *Reforma y modernización del español. Ensayo de sociolingüística histórica*, Madrid, Cátedra.
- MARTIN, Georges (1992), *Les Juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris, Klincksieck (Annexe des *Cahiers de Linguistique hispanique médiévale*, vol. 6).
- (1993-1994), « Alphonse X ou la science politique (*Septenaire*, 1-11) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 18-19, p. 79-100.
- (1997a), « Alphonse X et le pouvoir historiographique », in Jean-Philippe Genet (éd.), *L'histoire et les nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 229-240. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/75/98/PDF/Alphonse_X_et_le_pouvoir_historiographique.pdf>
- (1997b), *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero*, Paris, Klincksieck.
- (2000), « Alphonse X de Castille, roi et empereur. Commentaire du premier titre de la *Deuxième partie* », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, p. 323-348.
- (2006), « La contribution de Jean d'Osma à la pensée politique castillane sous le règne de Ferdinand III », *e-Spania* [en ligne], 2, <<http://e-spania.revues.org/280>>.
- (sous presse), « Después de Pidal : medio siglo de renovación en el estudio de la hitoriografía hispánica medieval de los siglos XII y XIII », [texte de la conférence inaugurale du congrès 2010 de la SEMYR, Oviedo, Espagne, septembre 2010. À paraître en 2011 dans les actes du congrès] <http://halshs.archivesouvertes.fr/docs/00/55/11/23/PDF/DespuA_s_de_Pidal.pdf>
- MARTÍNEZ ALCALDE, María José et Mercedes QUILIS MERÍN (1996), « Nuevas observaciones sobre la periodización en historia de la lengua española », in Alegría Alonso González (coord.), *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la lengua española*, I, Madrid, Arco/Libros, p. 873-886.
- MARTÍNEZ DíEZ, Gonzalo (1969), « El Fuero Real y el Fuero de Soria », *Anuario de historia del derecho español*, 39, p. 545-562.

- MELLADO RODRÍGUEZ, Joaquín (2000), « El fuero de Córdoba : edición crítica y traducción », *Arbor*, CLXVI, 654, p. 191-231.
- MENCÉ-CASTER, Corinne (2011), *Un roi en quête d'auteurité. Alphonse X et l'Histoire d'Espagne (Castille, XIII^e siècle)*, Paris, SEMH-Sorbonne, Les livres d'e-Spania, <<http://e-spanialivres.revues.org/281?file=1>>.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón (1906), *El dialecto leonés*, Madrid, Cuesta.
- (1908), *Cantar de Mio Cid. Texto, gramática y vocabulario*, Madrid, Espasa-Calpe.
- (1919 [1966²]), *Documentos lingüísticos de España*, I. Reino de Castilla, Madrid, CSIC.
- (1926 [1950³]), *Orígenes del español. Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI*, Madrid, Espasa-Calpe.
- (1942 [1979⁹]), *El idioma español en sus primeros tiempos*, Madrid, Espasa-Calpe.
- (1945 [1955³]), « Carácter originario de Castilla », in Ramón Menéndez Pidal, *Castilla, la tradición, el idioma*, Madrid, Espasa-Calpe.
- (1965 [1982³]), *Crestomatía del español medieval*, Madrid, Gredos.
- (2005 [2007²]), *Historia de la lengua española*, Madrid, Fundación Menéndez Pidal, 2 vol.
- MOLLFULLEDA, Santiago (1988), « Notas sobre la historia de la historia de la lengua española : la obra de Galindo y de Vera “Progreso y vicisitudes del idioma castellano” (1863) », in Manuel Ariza Viguera *et al.* (éds.), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco/Libros, vol. II, p. 1281-1289.
- MORAN, Josep (2004), « El proceso de creación del catalán escrito », *Aemilianense*, I, p. 431-455.
- MOREL-FATIO, Alfred (1875), « Recherches sur le texte et les sources du *Libro de Alexandre* », *Romania* IV, p. 7-90.
- MORENO FERNÁNDEZ, Fernando (2005), *Historia social de las lenguas de España*, Barcelona, Ariel.
- MORREALE, Margarita (1995), « Consideración formal de las variantes verbales en el romanceamiento del libro de los Proverbios incorporado en la *General Estoria* de Alfonso el Sabio », in Departament de Filologia Catalana (Universitat de Barcelona) (éd.), *Estudis de lingüística i filologia oferts a Antoni M. Badia i Margarit*, vol. II, Barcelona, Abadia de Montserrat, p. 25-50.
- MOXÓ, Salvador de (1979), *Repoblación y sociedad en la España cristiana medieval*, Madrid, Rialp.

- NEBRIJA, Antonio (1492), *Gramática de la lengua castellana*, Salamanca (éd. facsimilaire Valencia, París Valencia, 1992).
- NIEDEREHE, Hans-Josef (1987), *Alfonso X el Sabio y la lingüística de su tiempo*, Madrid, Sociedad general española de librería [original en allemand de 1975].
- NIETO SORIA, José Manuel (1997), « Origen divino, espíritu laico y poder real en la Castilla del siglo XIII », *Anuario de estudios medievales*, 27.1, p. 43-101.
- OCTAVIO DE TOLEDO Y HUERTA, Álvaro (2011), « El fin de la frontalización: la pérdida de las estructuras del tipo *Inf / Pp (+ cl) + haber* » [manuscrit inédit de 130 pages].
- OSTOS SALCEDO, Pilar (1994a), « La cancellería de Alfonso VIII, rey de Castilla (1158-1214). Una aproximación », in *Actas del congreso Agustín Millares Carlo : maestro de medievalistas (Boletín Millares Carlo, 13)*, p. 101-136.
- (1994b), « La cancellería de Fernando III, rey de Castilla (1217-1230). Una aproximación », in *Fernando III y su época (Archivo Hispalense, tome 77, n.º 234-236)* Sevilla, p. 59-70.
- (2004), « Cancillería castellana y lengua vernácula. Su proceso de consolidación », in *Espacio, Tiempo y Forma, Serie III*, 17 (2004), p. 471-483.
- OTERO, Alfonso (1959), « El código López Ferreiro del Liber Iudiciorum. (Notas sobre la aplicación del Liber iudiciorum y el carácter de los fueros municipales) », *Anuario de historia del derecho español*, 29, p. 557-573.
- PALACIOS ALCAINE, Azucena (1991) : voir Fuero Real.
- PENNY, Ralph (1991 [2002²]), *A history of the Spanish language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (2000 [2004 en espagnol]), *Variation and change in Spanish*, Cambridge, Cambridge University Press [cité par l'édition en espagnol, *Variación y cambio en español*, Madrid, Gredos].
- PERDIGUERO VILLARREAL, Hermógenes (ed.) (2003), *Lengua romance en textos latinos de la Edad Media. Sobre los orígenes del castellano escrito*, Burgos, Universidad de Burgos.
- PÉREZ MARTÍN, Antonio (1997), « Hacia un derecho común europeo : la obra jurídica de Alfonso X », in Rodríguez Llopis, Miguel (coord.), *Alfonso X : aportaciones de un rey castellano a la construcción de Europa*, Murcia, Editora Regional, p. 111-134.
- (2002), « El Fuero Juzgo, código de leyes del reino de Murcia », in José Perona et al., *El Fuero juzgo*, Murcia, Fundación Séneca, p. 41-73.
- PÉREZ-PRENDES MUÑOZ-ARRACO, José Manuel (1958), « La versión romanceada del *Liber Iudiciorum*. Algunos datos sobre sus variantes y peculiaridades », in

- Revista de la Facultad de Derecho de la Universidad de Madrid*, II, 3, p. 206-208.
- (1964), *Apuntes de historia del derecho español*, Madrid, Gráficas Menor.
- (2009) « Dignum et Iustum. Notas sobre legislación visigoda », *Jacobus*, nº 25-26, p. 7-46.
- PESET, Mariano (1979), « Estudio preliminar del Fuero de Úbeda », in Juan Gutiérrez Cuadrado et al., *Fuero de Úbeda*, Valencia, Universidad de Valencia.
- PETIT, Carlos (2001), *Ivstitia Gothica. Historia social y teología del proceso en la Lex Visigothorum*, Huelva, Universidad de Huelva.
- PLETTENBERG, Walther Graf von (1994), *Das Fortleben des Liber Iudiciorum in Asturien/León (8.–13. Jh.)*, Frankfurt am Main, Lang.
- PINKSTER, Harm (1990), *Latin Syntax and Semantics*, Londres, Routledge.
- PONS RODRÍGUEZ, Lola (2006), « Canon, edición de textos e historia de la lengua cuatrocentista », in Lola Pons (éd.), *Historia de la lengua y crítica textual*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 69-125.
- PONS RODRÍGUEZ, Lola et OCTAVIO DE TOLEDO Y HUERTA, Álvaro S. (2009), « ¿Mezclando dos hablas? La imitación de la lengua medieval castellana en la novela histórica del XIX », *La Corónica*, 37.2, p. 157-183.
- POUNTAINE, Christopher J. (2001), *A history of the Spanish language through texts*, London – New York, Routledge.
- PROCTER, Evelyn, S. (1934), « The Castilian Chancery during the reign of Alfonso X, 1252-84 », in F. M. Powicke (éd.), *Oxford essays in medieval history presented to Herbert Edward Salter*, Oxford, Clarendon Press, p. 104-121.
- QUILIS, Antonio (2003), *Introducción a la historia de la lengua española*, Madrid, UNED.
- QUILIS MERÍN, Mercedes (1999), *Orígenes históricos de la lengua española*, Valencia, Universitat de València (anejo XXXIV de *Cuadernos de Filología*).
- (2010): « Fronteras y periodización en el español de los orígenes », dans Mónica Castillo Lluch et Marta López Izquierdo, *Modelos latinos en la Castilla medieval*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 43-62.
- RAIBLE, Wolfgang (1992), *Junktion. Eine Dimension der Sprache und ihre Realisierungsformen zwischen Aggregation und Integration*, Heidelberg, Winter.
- RAMSDEN, Herbert (1963), *Weak-pronoun position in the early romance languages*, Manchester, Manchester University Press.
- RAE (1726 [1963]), *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Gredos (éd. facsimilaire).

- REMBERGER, Eva-Maria (2011), « Focalización mediante frontalización en sardo », communication présentée lors du 18^e *Hispanistentag*, Universität Passau, 23-26 mars.
- RODRÍGUEZ MOLINA, Javier (2010), *La gramaticalización de los tiempos compuestos en español antiguo : cinco cambios diacrónicos*, Madrid, Universidad Autónoma [thèse de doctorat dirigée par Inés Fernández-Ordóñez et Leonardo Gómez Torrego].
- RODRÍGUEZ Y RODRÍGUEZ, Manuel (1905), *Origen filológico del romance castellano. Disertaciones lingüísticas sobre los primitivos documentos de nuestra literatura patria. Fuero Juzgo, su lenguaje, gramática y vocabulario*, Santiago, Escuela Tipográfica Municipal, <<http://www.archive.org/details/origenfilologic00rodruoft>> [06/07/2010].
- ROJINSKI, David (2003), « The rule of law and the written word in Alfonsine Castile : Demystifying a consecrated vulgar », *Bulletin of Hispanic Studies*, 80.3, p. 287-305.
- ROMANI, Patrizia (2006), « Tiempos de formación romance I. Los tiempos compuestos », in Concepción Company Company (coord.), *Sintaxis histórica de la lengua española. Primera parte : La frase verbal*, México, FCE/UNAM, vol. 1, p. 241-346.
- ROUDIL, Jean (1962) : voir Fuero de Baeza.
- (1968) : voir Fuero de Alarcón et Fuero de Alcaraz.
- (1980), « Esquisse d'une typologie de la langue juridique des chartes », tiré à part, sans lieu, 1061-1072 [cité *apud* Díez de Revenga 1994 et 1985-1986].
- (1986), *Jacobo de Junta el de las leyes. Œuvres I : Summa de los nueve tiempos de los pleitos. Édition et étude d'une variation sur un thème, Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, vol. 4, Paris, Klincksieck,
- (2000-2011), *La tradition d'écriture des Flores de Derecho, Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, ENS éditions, vol. 13, t. I, vol. 1-5B et t. II.
- RUBIO GARCÍA, Luis (1981), *Del latín al castellano en las escrituras reales*, Murcia, Publicaciones de la Universidad de Murcia.
- SÁEZ, Emilio *et al.* (1953) : voir Fuero de Sepúlveda.
- SÁNCHEZ, Galo (1919) : voir Fuero de Soria.
- (1932), *Curso de historia del Derecho*, Madrid, Librería General de Victoriano Suárez.
- SÁNCHEZ GONZÁLEZ DE HERRERO, M.^a Nieves (2002), « Rasgos fonéticos y morfológicos de los documentos alfonsíes », *Revista de Filología Española*, 82, p. 139-177.

- SÁNCHEZ-PRIETO BORJA, Pedro (1996), « Sobre la configuración de la llamada “ortografía alfonsí” », in Alegría Alonso González (coord.), *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la lengua española*, I, Madrid, Arco/Libros, p. 913-922.
- (2004), « La normalización del castellano escrito en el siglo XIII. Los caracteres de la lengua : grafías y fonemas », in Rafael Cano (coord.), *Historia de la lengua española*, Barcelona, Ariel, p. 423-448.
- (2007), « El romance en los documentos de la Catedral de Toledo (1171-1252) : la escritura », *Revista de Filología Española*, 87.1, p. 131-178.
- (2008), « La variación lingüística en los documentos de la catedral de Toledo (siglos XII y XIII) », in Javier Elvira et al. (éds.), *Lenguas, reinos y dialectos en la Edad Media ibérica. La construcción de la identidad. Homenaje a Juan Ramón Lodares*, Madrid/Frankfort, Iberoamericana/Vervuert, p. 233-256.
- (2011), « El castellano de Toledo y la historia del español », in Mónica Castillo Lluch et Lola Pons Rodríguez (éds.), *Así se van las lenguas variando. Nuevas tendencias en la investigación del cambio lingüístico en español*, Bern, Peter Lang, (coll. Fondo Hispánico de Lingüística y Filología), p. 389-409.
- SEGRE, Cesare (1976), « Critique textuelle, théorie des ensembles et diasystème », in Académie Royale de Belgique, *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, Bruxelles, 5^e série, tome 62, p. 279-292.
- STAAFF, Erik (1907), *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII^e siècle*, Uppsala – Leipzig, Almqvist & Wiksell – Rudolf Haupt, <<http://www.archive.org/details/tudesurlancien00staauoft>> [06/07/2010].
- SCHLIEBEN-LANGE, Brigitte (1983), *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer.
- SUÁREZ FERNÁNDEZ, Mercedes (1993), « Las construcciones absolutas en el castellano primitivo: su estructura interna », in Alegría Alonso González (coord.), *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la lengua española*, I, Madrid, Arco/Libros, p. 583-596
- (2008), « Sobre el orden de constituyentes en la lengua medieval : la posición del sujeto y el orden básico en el castellano alfonsí », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 31, 263-310.
- TORRENS ÁLVAREZ, María Jesús (2002) : voir Fuero Viejo de Alcalá.
- (2007), *Evolución e historia de la lengua española*, Madrid, Arco/Libros.
- TILANDER, Gunnar (1937) : voir Fueros de Aragón.
- (1951) : voir Fueros de la Novenera.
- UREÑA Y SMENJAUD, Rafael de et Adolfo BONILLA Y SAN MARTÍN (1907) : voir Fuero de Usagre.

- UREÑA Y SMENJAUD, Rafael de (1911) : voir Fuero de Zorita de los Canes.
- (1935) : voir Fuero de Cuenca.
- VENNEMANN, Theo (1974), « Topics, subjects and word orders: from SXV to SVX via TVX », in John M. Anderson et Charles Jones (éds.), *Proceedings of the first international congress of historical linguistics*, vol. I, Amsterdam, p. 339-376.
- WEINREICH, Uriel (1953), *Languages in contact*, New York, Publications of the Linguistic Circle of New York.
- WILHELM, Raymund (2001), « Diskurstraditionen », in Martin Haspelmath *et al.* (éds.), *Language typology and language universals – Sprachtypologie und sprachliche Universalien – La typologie des langues et les universaux linguistiques (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 20.1)*, Berlin - New York, de Gruyter, p. 467-477.
- WRIGHT, Roger (1996), « Latin and Romance in the Castilian Chancery, 1180-1230 », *Bulletin of Hispanic Studies*, 73, 115-128.
- (1998) « The dating of the earliest *fuero* translations », *Bulletin of Hispanic Studies*, 75.1, p. 9-16.
- (2000), *El Tratado de Cabrerós (1206) : estudio sociofilológico de una reforma ortográfica*, Papers of the Medieval Hispanic Research Seminar 19, Queen Mary and Westfield College, London.
- (2001), « La Sociofilología y el origen de la primera documentación cancillerescas en forma romance en Castilla », in Daniel Jacob et Johannes Kabatek (éds.), *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica, Descripción gramatical ; pragmática histórica; metodología*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 63-77.
- ZIMMERMANN, Klaus (2005), « Interferenz, Transferenz und Sprachmischung : Prolegomena zu einer konstruktivistischen Theorie des Sprachkontaktes », in Ermenegildo Bidese, James R. Dow et Thomas Stolz (éds.), *Das Zimbrische zwischen Germanisch und Romanisch*, Bochum, Universitätsverlag Dr. N. Brockmeyer, p. 3-23.

Annexe 1 : Liste de manuscrits du *Fuero juzgo* ordonnée chronologiquement [élaboration personnelle à partir des données de PhiloBiblon (PhB) et des éditions / études existantes des différents manuscrits du texte] Pour les mss. édités, la caractérisation donnée correspond à celle de l'éditeur ; entre crochets figure toujours la caractérisation offerte par PhiloBiblon. Les manuscrits sont numérotés sur la colonne de gauche pour faciliter l'identification entre ce tableau et celui de l'Annexe 2.

	Ms.	Langue	Date	Éditeur – étude
	S. XIII-XIV			
0	Códice López Ferreiro (4 folios) Museo do Pobo galego, fondo Blanco Cicerón	roman occidental	1200-1230 (fin du règne d'Alphonse IX)	éd. : López Ferreiro (1895) étude : Otero Varela (1959) et Gómez España (2005)
1	RAE 49 Madrid		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	_____
2	RAE 51 Madrid		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	_____
3	RAE 53 Madrid		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	_____
4	RAE 54 Madrid		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	_____
5	Biblioteca Nacional de Portugal IL 111 Lisboa		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	_____
6	Biblioteca de El Escorial Z.III.18 San Lorenzo de El Escorial		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	_____
7	Hispanic Society of America B2567 New York ¹⁵⁸	castillan avec des marques léonaises	écriture gothique XIII ^e -XV ^e siècle [PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	Wilhelmina Jonxis-Henkemans et Jerry Craddock (1999)
8	Bibliothèque Nationale de France, Esp. 256 Paris	léonais	2 ^e moitié du XIII ^e siècle ¹⁵⁹ [PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	José María García Martín (édition inédite de 1991)
9	Bayerisches Staatsbibliothek Hisp. 28 Munich	asturien	XIII ^e siècle [PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	Academia de la Llingua Asturiana (1994)
10	Library of Congress Law MS (de Ricci Suppl) F8 (= LAW MSS .f8 LL RBR) Washington		[PhB : 1260 ca. a quo - 1300 Escritorio real de Alfonso X? 1300-1400]	_____

¹⁵⁸ La description de PhiloBiblon (en léonais entre 1260-1300) ne coïncide pas avec ces détails obtenus lors d'un échange privé avec Jerry Craddock le 4/01/2011.

¹⁵⁹ Cette caractérisation est provisoire. Lors d'une conversation privée le 16/08/2010 José María García Martín précise : « conforme iba transcribiendo, la lengua me pareció claramente occidental, leonesa probablemente (por ejemplo, por los diptongos decrecientes y la solución de LY como lateral palatal) ».

11	Archivo y Biblioteca Capitulares de Toledo 43-10 Toledo		[PhB : 1260 ca. a quo? – 1400?]	_____
12	Archivo Municipal de Murcia Murcia	castillan, copié vraisemblablement d'un autre manuscrit à forte empreinte léonaise	1288 [PhB : 1260 ca. a quo – 1300]	Perona <i>et al.</i> (2002)
13	RAE 293 Madrid		[PhB 28/3/1289, Pedro Gonzalo Rodríguez]	_____
14	Biblioteca de El Escorial Z.III.6 San Lorenzo de El Escorial	castillan	1290-1310 [PhB : 1290-1310, Pedro Martiz Gallego]	Mencé (1996)
15	Biblioteca de El Escorial M.III.5 San Lorenzo de El Escorial		[PhB : 1290-1310]	_____
16	BNE Vit. 17-10 Madrid	[PhB : Castilla (région)]	[PhB : 1290 ca. – 1310 ca.]	_____
17	Bodleian Library Holkham Misc. 46 Oxford		[PhB : 1290?-1310?]	_____
18	Biblioteca de El Escorial Z.III.21 San Lorenzo de El Escorial	léonais centro-occidental	2 ^e moitié XIII ^e siècle [PhB : 1290-1310]	Orazi (1997)
19	Biblioteca de El Escorial P.II.17 San Lorenzo de El Escorial	léonais occidental (extrême occident)	1 ^{ère} moitié du XIV ^e [PhB : 1290-1310]	Orazi (1997)
20	Biblioteca de El Escorial M.II.18 San Lorenzo de El Escorial	léonais oriental	dernier quart du XIII ^e [PhB : 1290-1300 1290-1310]	Orazi (1997)
21	Fundación Lázaro Galdiano M 20-11 Madrid		[PhB : 1300-1350]	_____
22	BNE 21548 Madrid		[PhB : 1300-1350]	_____
23	BNE 5975 Madrid		[PhB : 1300-1400]	_____
24	RAE 50 ¹⁶⁰ Madrid	castillan	écriture du XIII ^e [PhB : 1300-1400]	Manuel Rivas Zancarrón (édition inédite de 2001)
25	Biblioteca de El Escorial d.III.18 San Lorenzo de El Escorial		[PhB : 1300-1400]	_____

¹⁶⁰ Données obtenues de l'éditeur lui-même le 31/05/2011.

26	Biblioteca de El Escorial Z.II.9 San Lorenzo de El Escorial		[PhB : 1300-1400]	_____
27	Archivo y Biblioteca Capitulares de Toledo 43-9 Toledo		[PhB : 1300-1400]	_____
28	Kungliga Bibliotheket SP 16 Stockholm		[PhB : 1300-1400]	_____
29	Det Kongelige Bibliothek Gaml. Kongl. Saml. 1942 Copenhagen		[PhB : 1300-1400]	_____
30	Fundación Bartolomé March 20/5/4 Palma de Mallorca		[PhB : 1300-1400]	_____
31	Archivo y Biblioteca Capitulares de Toledo 15-37 Toledo		[PhB : 1300-1400]	_____
	S. XV			
32	Bayerisches Staatsbibliothek Hisp. 6 Munich	[PhB : agallegado]	[PhB : 1400-1500]	_____
33	BNE 2978 Madrid		[PhB : 1400-1500]	_____
	S. XVI			
34	BNE 13632 Madrid		[PhB : 1500-1550]	_____
35	Biblioteca Universitaria 35 Salamanca		[PhB : 1500-1600]	_____
36	Biblioteca Provincial de la Universidad de Sevilla 331/155 Sevilla		[PhB : 1550-1600]	_____
	S. XVII			
37	BNE 721 Madrid		[PhB : 1600-1700]	_____
	S. XVIII			
38	BNE 6740 Madrid		[PhB : 1700 - 1800]	_____
39	Biblioteca Histórica de Santa Cruz 5-6 Valladolid		[PhB : Valladolid, 29/07/1780, Torcuato Torío de la Riva]	_____
40	BNE 683 Madrid		[PhB : 1755, Francisco Javier de Santiago y Palomares]	copie du ms. de Murcia faite par un collaborateur de Burriel. Les

				lacunes sont complétées à l'aide du texte d'autres codex tolédains. Copie utilisé pour l'édition de la RAE.
41	Hispanic Society of America B2713 New York		[PhB : 1725-1750]	_____
42	BNE 1681 Madrid		[PhB : 1762-1764, Francisco Javier de Santiago y Palomares]	_____
	Mss. composites de différentes époques			
43	BNE 244 Madrid		[PhB : 1260 ca. a quo – 1300 1560-1590 1590?-1610?]	_____
44	BNE 5814 Madrid		[PhB : 1400-1500 1290-1310]	_____
45	BNE 5774 Madrid		[PhB : 1500-1525 1400!-1500!]	_____
46	BNE 6705 Madrid		[PhB : 1600-1700 1700-1800]	_____

À cette liste s'ajoutent trois autres manuscrits recensés dans la *Bibliography of Old Spanish Texts*, de Charles Faulhaber *et al.* (Madison, Hispanic Seminary of Medieval Studies, 1984³) que PhiloBiblon n'intègre pas (il faudrait vérifier leur contenu) :

1. Burgos: García de Quevedo y Concellón (daté du 28.03.1289)
2. Béjar, Archivo Municipal, junto con el *Fuero de Béjar* « on binding in 18th-c. hand: "Fuero Juzgo dado por don Alonso el noveno en 11 de junio era de 1249, año 1211 » [en latin ?]
3. Biblioteca del Monasterio de El Escorial d.III.8: *Fuero Juzgo; Enseñamientos de las leyes 1200-1300* (dans la bibliographie de Zarco Cuevas).

Versions en catalan :

1. 2 folios, ms. de 1180-1190, édités par Mundó, Anscari M. (1984), « Antic fragment del *Llibre jutge*, versió catalana del *Liber iudiciorum* », *Miscel·lània Aramon i Serra*, IV, Barcelona, Curial, p. 155-193.
2. 1 folio, ms. de la première moitié du XII^e siècle, conservé dans les archives de la cathédrale de la Seu d'Urgell, édité par Baraut, Cebrià et Josep Moran (1996-1997 [2000]), « Fragment d'una altra versió catalana antiga del *Liber iudiciorum* visigòtic », *Urgellia*, XIII, p. 7-35.

Annexe 2 : Liste de manuscrits du *Fuero juzgo* de PhiloBiblon

http://ucblibrary4.berkeley.edu:8088/saxon/SaxonServlet?source=BETA/Display/1191Work.xml&style=templates/Work.xml
[15/06/2011]

(La numérotation de la colonne de gauche a été ajoutée pour faciliter l'identification dans le tableau de l'Annexe 1).

Work textid number	uniid BETA 1191
Authors	Ano\ónimo
Titles	Forum iudicum Fuero juzgo Fuero juzgo o libro de los jueces Ensen~amientos de las leyes
Date	Traducido: 1260 ca.
Text Type	Prosa, Ley
Associated Persons	Trad.: Ano\ónimo
Subjects	Castilla y Leo\n, Corona de (reino) Leo\n (reino) Law codes
References	Real Academia Espan~ola (1815), Fuero juzgo en lati\n y castellano, cotejado con los ma\s antiguos y preciosos co\dices por la ... I-XVI, 1-204 Mene\ndez Pidal (1971-76), Crestomati\va del espan~ol medieval I: 262-65 (n. 73) Vin~a Liste et al. (1991), Cronologi\va de la literatura espan~ola. I. Edad Media 39 (n. 39) Uya [i Morera] (1968), Fuero juzgo o Libro de los jueces Lo\pez Pozo (1997), Leyes antisemitas extrai\das del Fori judicum o Fuero juzgo: texto latino con versio\n al castellano

Number of Manuscripts and/or Printed Editions

46

18	Copy	1 BETA manid 1337
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial Z.III.21
	Copied	1290 - 1310
	ID no. of specific copy	anaid 464 BETA
	Location	ff. 1rb-138ra (tablas 1ra-b) (Zarco)
	Title	[Fuero Juzgo]
	Incipits - Explicits	ti\nt.: [1rb] [E]l primero titulo ye [!] de la eleccion de los principes & del iusmamiento [!] como deuen iulgar derecho et de la pena daque ellos que iulgan tuerto ru\brica: [E]ste liuro fu [!] fecho de L ^a vxj. obispos. enno. iiij ^o . conceyo de Toledo. ante la presencia del Rey don Sisnando enno tercero anno que el Regno. En na Era de. dc. lxxxj. anno. Rey Sisnando

		<p>pro\l: Con cuydado del amor de xpo. et con grant diligenc%ia texto: [138ra] los ninos no la puedan dali adelante demandar ru\brica: [138ra] Hic liber est scriptus qui scripsit sit benedictus. amen</p>
	References	Simo\ñ Di\az (1963), Bibliografiva de la literatura hispa\nica 179 (n. 1653)
13	Copy	2 BETA manid 2870
	City, library and call number	Madrid Real Academia Espan~ola 293
	Copied	1289-03-28 Pedro Gonzalo Rodri\guez
	ID no. of specific copy	anaid 3517 BETA
	Location	ff. 1-119va (Castro & Oni\s)
	Incipits - Explicits	<p>ru\brica: [1] El primero titulo es de la eleccion de los principes ru\brica: Aqui acaba el libro julgo de leon ru\brica: Hic liber est scriptus qui escripsit sit beneditus, qui scriisit scribat semper cum domino vivat. Amen</p>
	Condition	incompl. (faltan 3 hojas)
19	Copy	3 BETA manid 1353
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial P.II.17
	Copied	1290 - 1310
	ID no. of specific copy	anaid 460 BETA
	Location	ff. 1ra-61vb (Zarco)
	Incipits - Explicits	<p>ti\t: [1ra] Titulo de las cartas legales en el primero liuro del compecamento [!] de las leys ru\brica: En el liuro primero es titulo de la elleyc%ion de los princ%ipes & del ensinamiento [!] como deuen iudgar derecho. & de la pena da quellos que iudgan tuerto ru\brica: Este liuro fue fecho de .Lxvi. obispos en el quarto conc%eyo de tolledo. ante la presenc%ia del rey don Sisnando. en el terc%ero. anno que el rengno [!] era de. lxxxi. anno. Rey Sisnando pro\l: Com cuydado del amor de xristo et con gran diligentia texto: [61vb] ac%otes ante iuyz</p>
6	Copy	4 BETA manid 1163
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial Z.III.18
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 459 BETA
	Location	ff. 1ra-170va (Zarco)
	Title	libro iudgo (1ra)
	Incipits - Explicits	<p>ru\brica: [1ra] Aqui conpieza el libro iudgo pro\l: [1ra] Con cuidado del amor de ihu. xpo. e con grant diligencia de don Sysnando texto: [170va] no la pueden dalli adelante demandar</p>

	Note	Zarco: ``Fue\ aprovechado este ms. (Escorialense 2.º) para la edicio\n de la Academia de la Historia"
	References	Real Academia Espan~ola (1815), Fuero juzgo en lati\n y castellano, cotejado con los ma\s antiguos y preciosos co\dices por la ... Simo\n Di\az (1963), Bibliografi\ de la literatura hispa\nica 178 (n. 1645)
36	Copy	5 BETA manid 4063
	City, library and call number	Sevilla Biblioteca Provincial de la Universidad de Sevilla 331/155
	Copied	1550 - 1600
	ID no. of specific copy	anaid 7139 BETA
	Location	ff. 1v-208v (tablas 1v-2r, 4r-6r) (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	pro\l.: [3r] LOS IVDICIOS SON DOS: El primer judic%io es el delos euangellos [4r] durable ligamiento segun ques ya esplanada eneste libro ru\brica: [6r] El primer titol es dela election delos principes Judgar derecho, e dela pena daquellos, que judgan tuerto ru\brica: [6r] Este libro Fue fecho de sesenta y seis obispos enel quarto conceio de Toledo era de seiscientos y ochenta y vn an~o[s]. Rey Sisnando pro\l.: [6v] Con cuidado del amor de xp~o e con gran diligencia de don Sisnando texto: [208v] Toledo seis dias por andar de Ianero en el an~o primero que nuestro sennor el bien auenturado Don (^Horihus) [^Eurigio] regno
43	Copy	6 BETA manid 1356
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 244
	Copied	1260 ca. a quo - 1300 1560 - 1590 1590 [?] - 1610 [?]
	ID no. of specific copy	anaid 463 BETA
	Location	ff. 1ra-133ra (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	i\ndice: [1ra] Titol de las cartas legales en el primer libro [1vb] las nuevas leyes delos Judios ru\brica: [1vb] Este libro fue fecho de lx vj obispos enel quarto conceio de toledo [2ra] Era DC.lxxxi An~os. Rey sisnando ru\brica: [2ra] El primer titol es dela election delos Principes e del ensin~amiento dela pena daquellos que Juzgan tuero. 1ª lee pro\l.: [2ra] Con cuidado del amor de xp~o e con gran diligencia de don sisnando [2va] que tema cada vno al nuestro sen~or ti\t.: [2va] Dela election delos principes y delo que ganan texto: [2va] [E]N esta lei dic%e Cuemo deuen ser esleidos [133ra] que perdieron la cosa los Nin~os no la pueden dali adelante demandar

	Condition	faltan las leyes nuevas de judi\os (IGM)
44	Copy	7 BETA manid 1365
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 5814
	Copied	1400 - 1500 1290 - 1310
	ID no. of specific copy	anaid 474 BETA
	Title	Fuero antiguo de los godos
16	Copy	8 BETA manid 4458
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a Vit. 17-10
	Copied	Castilla (regio\n), 1290 ca. - 1310 ca.
	ID no. of specific copy	anaid 8230 BETA
28	Copy	9 BETA manid 2918
	City, library and call number	Stockholm Kungliga Bibliotheket SP 16
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 3589 BETA
	Location	ff. 5r-165 (Pensado)
29	Copy	10 BETA manid 2910
	City, library and call number	Kobenhavn Det Kongelige Bibliothek Gaml. Kongl. Saml. 1942
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 3573 BETA
4	Copy	11 BETA manid 1348
	City, library and call number	Madrid Real Academia Espan~ola 54
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 454 BETA
7	Copy	12 BETA manid 1351
	City, library and call number	New York Hispanic Society of America B2567
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 457 BETA
	Location	ff. 1ra-93va (tablas 1ra-va) (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	ru\brica: [1ra] Titulo de las cartas leygales In primo libro ru\brica: [1va] El primer titulo es de la eleccion de los principes & del enenamiento como deuen iudgar derecho ante la presencia del Rey don sisnando en el tercero anno que el Regno En la era de d ^o c & lxxxi anno pro\l: [1va] Con coyado del amor de christo & con gran deligencia de don sisnando muy glorioso Rey de ispania & de francia

		texto: [93va] al qui Recibio el tuerto & si non oujere onde los pague Reciba cient & L azotes antel iuyz
	Subjects	Law codes
	References	Jonxis-Henkemans et al. (1990), Text and Concordance of "Fuero Juzgo", Hispanic Society of America MS. B2567 Jonxis-Henkemans et al. (1992), machine-readable text CNUM 0457: Fuero juzgo. HSA B2567 Jonxis-Henkemans et al. (1993), ADMYTE0 machine-readable text CNUM 0457: Fuero juzgo. HSA B2567
17	Copy	13 BETA manid 2850
	City, library and call number	Oxford Bodleian Library Holkham Misc. 46
	Copied	1290 [?] - 1310 [?]
	ID no. of specific copy	anaid 3472 BETA
	Location	ff. 1ra-130vb (tablas 1ra-10vb (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	ru\bbrica: [11ra] Primero titulo dela eleccion delos principes como deuen seer amonestados que regno en era de lxx.j ^a . Sisnando Rey pro\l: [11ra] [C]ON COIDADADO DEL AMOR DE xp~o & con grant diligencia de don sisnando [130vb] texto: [130vb] ayan hy escriptas & que non lo feziere non escapara dela setencia del Rey colofon: [130vb] Laus tibi sit xp~e completur iudicus iste codex sanctorum retinens sibi iura priorum yspaniorum populis sub iure priorum ? CANONESEXTRAS: [117vb] Esta ley diz que el primer canon da dignidat de fazer testimonio [118rb-va] Esta ley foe confirmada en toledo sub die ydus nouembris era septiaiesima .xxi. el anno iiij. ^o que regno el Rey que esta ley fizo en toledo
24	Copy	14 BETA manid 1358
	City, library and call number	Madrid Real Academia Espan~ola 50
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 467 BETA
1	Copy	15 BETA manid 1345
	City, library and call number	Madrid Real Academia Espan~ola 49
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 451 BETA
	Incipits - Explicits	ru\bbrica: El primero libro del fazimiento delas lees. ti\t: Titulo delas cartas legales
12	Copy	16 BETA manid 1350
	City, library and call number	Murcia Archivo Municipal de Murcia
	Copied	1260 ca. a quo - 1300

	ID no. of specific copy	anaid 456 BETA
38	Copy	17 BETA manid 4708
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 6740
	Copied	1700 - 1800
	ID no. of specific copy	anaid 8829 BETA
	Location	pp. 1-1279 (IGM)
	Title	Fuero Juzgo hecho en tiempo del Rey Sisenando en el 4º concilio de Toledo en el que asistieron 66 obispos. Tiene 81 folios. (1)
	Incipits - Explicits	intro.: [1] Fuero Juzgo hecho en tiempo del Rey Sisenando en el 4º concilio de Toledo en el que asistieron 66 obispos. Tiene 81 folios.
	References	Madrid. Biblioteca Nacional (1953-2006). Inventario general de manuscritos de la Biblioteca Nacional XI: 254 (n. 6740)
32	Copy	18 BETA manid 1366
	City, library and call number	Mu#nchen Bayerisches Staatsbibliothek Hisp. 6
	Copied	1400 - 1500
	ID no. of specific copy	anaid 475 BETA
	Incipits - Explicits	texto: los nin~os non la podam demandar dali adelante
	Language Copy	agallegado
11	Copy	19 BETA manid 1357
	City, library and call number	Toledo Archivo y Biblioteca Capitulares de Toledo 43-10
	Copied	1260 ca. a quo [?] - 1400 [?]
	ID no. of specific copy	anaid 465 BETA
10	Copy	20 BETA manid 3002
	City, library and call number	Washington Library of Congress Law MS (de Ricci Suppl) F8 (= LAW MSS .f8 LL RBR)
	Copied	1260 ca. a quo - 1300 Escritorio real de Alfonso X ? ? 1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 3730 BETA
	Location	pp. 1-211 (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	i\ndice: [1a] [T]itol de las cartas legales en el primer libro [2a] de todos los iudios desfechos e las nueuas leyes delos iudios ru\brica: [2a] [E]ste libro fue fecho de lx.vi obispos en el quarto conceio de tolledo [2b] como deuen iutgar derecho e dela pena daquelos que iutgan tuerto pro\l: [2b] [C]on cuydado del amor de xp~o e con grant diligencia de don sisnando [3a] delas cosas que non deuen fazer e delos decibimientos e que tema cada uno al nuestro sen~or

		tít. : [3a] Dela election delos p[ri]ncipes e delo que ganan texto : [3b] [E]n esta ley dic%e cuemo deuen seer esleydos los principes [211b] la pueden de ali adelante demandar. Finis
	Note	El texto original termina p. 205b ``por ende establecemos que todo iudio que crebantare los"; parece ser completo hasta ese punto. Esta\ completado pp. 206-11 en mano del s. XVIII: ``establecimientos e los defendimientos..."
8	Copy	21 BETA manid 1352
	City, library and call number	Paris Bibliothe`que nationale (Richelieu-Louvois) Esp. 256
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 458 BETA
	References	Rogers (Date?) , machine-readable text CNUM 0458: Fuero juzgo. BNP esp. 256. In progress 4/20/91
27	Copy	22 BETA manid 1363
	City, library and call number	Toledo Archivo y Biblioteca Capitulares de Toledo 43-9
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 472 BETA
	Note	Algunas glosas
39	Copy	23 BETA manid 2571
	City, library and call number	Valladolid Biblioteca Històrica de Santa Cruz 5-6
	Copied	Valladolid, 1780-07-29 Torcuato Tori`o de la Riva
	ID no. of specific copy	anaid 2594 BETA
23	Copy	24 BETA manid 1359
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 5975
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 468 BETA
	Location	ff. 2r-86r (IGM)
21	Copy	25 BETA manid 3128
	City, library and call number	Madrid Fundacio`n La`zaro Galdiano M 20-11
	Copied	1300 - 1350
	ID no. of specific copy	anaid 3899 BETA
	Title	Libro de las leyes fechas por los reyes godos
46	Copy	26 BETA manid 3392
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 6705
	Copied	1600 - 1700 1700 - 1800
	ID no. of specific copy	anaid 6251 BETA

	Location	ff. 251r-259v
	Condition	incompl.
40	Copy	27 BETA manid 3566
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de España 683
	Copied	1755 Francisco Javier de Santiago y Palomares
	ID no. of specific copy	anaid 4806 BETA
	Title	Fuero Juzgo o Codigo de las leyes que los reyes godos promulgaron en Espan~a
	Incipits - Explicits	tí\. : Fuero Juzgo o Codigo de las leyes que los reyes godos promulgaron en Espan~a. Traducido del original latino en lenguaje castellano antiguo por mandado corregido por el Padre Andres Marcos Burriel de la Compan~ia de Jesus. A. MDCCLV
	Associated Names	Andre\s Marcos Burriel
	Associated MSS and editions	Copia de: manid 1350 Murcia: Archivo Municipal (1260 ca. a quo - 1300). Ano\nimo, Fuero juzgo (tr. Ano\nimo), 1260 ca.
	Note	Copia de Murcia: Archivo Municipal y de 3 MSS de Toledo: Catedral (Seniff 1984)
20	Copy	28 BETA manid 1341
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial M.II.18
	Copied	1290 - 1300 1290 - 1310
	ID no. of specific copy	anaid 466 BETA
	Location	ff. 5ra-81va (Zarco)
	Incipits - Explicits	texto: [5ra] ...que mientre ellos son de una uoluntad & duna concordia. ningun danno non uenga a la gente [81va] non la puedan dalli adelante demandar
	Condition	ace\falo
	Note	Zarco:MS Escorialense 3.º de la ed. de la RAH (1815)
	References	Simo\n Di\az (1963) , Bibliografí\ de la literatura hispa\nica 178 (n. 1650)
37	Copy	29 BETA manid 4296
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de España 721
	Copied	1600 - 1700
	ID no. of specific copy	anaid 7813 BETA
	Location	ff. 55r-56r (Faulhaber)
	Title	Ordenanc%a y capitulac%ion hecha con los conuersos de Toledo sobre las c%eremonias de Judios (55r)
	Incipits - Explicits	tí\. : [55r] Ordenanc%a y capitulac%ion hecha con los conuersos de Toledo sobre las c%eremonias de Judios y comer toc%ino y otras cossas hecha en tiempo del Rey Regisindo sacada del Libro intitulado fuero Juzgo folio 51 en el título de toler los herrores de todos los hereges = Ley del fuero Juzgo

		<p>texto: [55r] El nuestro sen~or muy poderoso y mucho honrrado el Rey Regisindo nos todos los Judios de la C~iudad de Toledo [56r] mas por vos otorgamos por esto nuestro escripto y este pleyto</p> <p>escat.: [56r] Este escripto fue fecho doc%e dias andados de las kalendas de Marc%o en el sexto an~o que vos reynastes</p>
	References	Madrid. Biblioteca Nacional (1953-2006). Inventario general de manuscritos de la Biblioteca Nacional II: 214-15 (n. 721.6)
42	Copy	30 BETA manid 3567
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 1681
	Copied	1762 - 1764 Francisco Javier de Santiago y Palomares
	ID no. of specific copy	anaid 4807 BETA
	Title	Leyes de los godos
	Incipits - Explicits	<p>ti\l: [4r] El Primero Titolo. De la eleccion de los principes</p> <p>pro\l: [4r] Con cuidado del amor de Christo e con grant diligencia</p> <p>texto: [177v] reciba L.^a azotes antel Juiz</p>
	Associated MSS and editions	<p>Copia de: manid 1360 San Lorenzo de El Escorial: Monasterio [d.III.18] (1300 - 1400). Ano\nimo, Fuero juzgo (tr. Ano\nimo), 1260 ca.</p> <p>Copia de: manid 1353 San Lorenzo de El Escorial: Monasterio [P.II.17] (1290 - 1310). Ano\nimo, Fuero juzgo (tr. Ano\nimo), 1260 ca.</p>
22	Copy	31 BETA manid 4090
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 21548
	Copied	1300 - 1350
	ID no. of specific copy	anaid 7270 BETA
	Title	Libros de las leyes fachas por los reyes godos
33	Copy	32 BETA manid 1364
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 2978
	Copied	1400 - 1500
	ID no. of specific copy	anaid 473 BETA
	Incipits - Explicits	<p>pro\l: [1r] El primero titol ye de la eleccion de los princepes e del insinnamiento como deuen iudgar [7v] ayan paz perdurable e la gloria celestial. Amen</p> <p>ru\brica: Aqui compiec%a el primero libro</p> <p>texto: [8rb] Nos que deuemos dar ayuda de salud por el facimiento [81v] de tales personnas non consientan tal yerro</p>
34	Copy	33 BETA manid 3166
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 13632

	Copied	1500 - 1550
	ID no. of specific copy	anaid 3983 BETA
	Location	ff. 3ra-va (tablas) (Faulhaber)
30	Copy	34 BETA manid 3268
	City, library and call number	Palma de Mallorca Fundación Bartolomé March 20/5/4
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 4352 BETA
	Incipits - Explicits	ti\ t.: Título de las cartas legales enno primero liuro del fazemento de las leys
14	Copy	35 BETA manid 1355
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial Z.III.6
	Copied	1290 - 1310 Pedro Martiz Gallego
	ID no. of specific copy	anaid 462 BETA
	Location	ff. 1r-207v (tablas 3v-9r) (Zarco)
	Incipits - Explicits	ti\ t.: [1r] Prologus libro pro\ l.: [1r] Los iudizios son dos El primero iudizio ti\ t.: [1v] De quando comenc%aron los reyes godos a regnar texto : [1v] Atanariticass [!] fue su primero rey de los godos ti\ t.: [9r] Qual deue seer la arte del fazedor de la ley texto : [9r] Nos que deuemos dar pregon de salut por el fazemiento de las leyes [207r] a ssu error de cabo. Estas leyes que son escriptas fueron leydas a los iudios en la yglesia de sancta maria ru\ brica: [207r] finito libro redatur laus et gloria christo colofo\ n: [207r] Pedro martiz guallego me scripso dios le de la su gracia & lo meta en parayso amen. Si nomen domini texto : [207v] Se algun irado diz a otro podrido & si no los pudiere auer rec%iba antel iuez L. ^a ac%otes
3	Copy	36 BETA manid 1347
	City, library and call number	Madrid Real Academia Espan~ola 53
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 453 BETA
5	Copy	37 BETA manid 3786
	City, library and call number	Lisboa Biblioteca Nacional IL 111
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 6186 BETA
	Location	ff. 1ra-111rb (Sharrer)
	Incipits - Explicits	pro\ l.: [1ra] Con cuedado del amor de xp~o et con grant diligencia

		texto: [111rb] nola puede dalli adelante de...
31	Copy	38 BETA manid 1362
	City, library and call number	Toledo Archivo y Biblioteca Capitulares de Toledo 15-37
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 471 BETA
35	Copy	39 BETA manid 4067
	City, library and call number	Salamanca Biblioteca Universitaria 35
	Copied	1500 - 1600
	ID no. of specific copy	anaid 7146 BETA
	Location	ff. 1va-137vb (tablas 1ra-va) (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	ti\l: [1va] El primo titulo es dela election delos princ%ipes e del ensen~amiento como deuen juzgar derecho Rey don sisnando pro\l: [1va] Con cuidado del amor de xp~o y con gran deligenc%ia de don sisnando texto: [137vb] a tales personas non consentan tal yerro
45	Copy	40 BETA manid 3684
	City, library and call number	Madrid Biblioteca Nacional de Espan~a 5774
	Copied	1500 - 1525 1400 [!] - 1500 [!]
	ID no. of specific copy	anaid 5758 BETA
	Location	ff. 1ra-91vb (Faulhaber)
	Incipits - Explicits	ru\brica: [1ra] El primero titulo es de la election delos principes [1ra] en la era de delxxxj anos [!] el Rey don Sisnando pro\l: [1ra] Con cuidado del amor de xristo E con grant diligencia [1rb] decebimjento en que tema cada vno al nuestro sen~or ru\brica: [1rb] Dela election delos principes E delo que ganauan texto: [1va] Esta ley dize como deuen ser esleydos los principes [91vb] se non ouier onde los pague. Reciba. 150. azotes antel Juyz
15	Copy	41 BETA manid 1354
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial M.III.5
	Copied	1290 - 1310
	ID no. of specific copy	anaid 461 BETA
	Location	ff. 4ra-173ra (Zarco)
	Incipits - Explicits	ti\l: [4ra] Titol de las cartas legales. El fazedor de la ley pro\l: [4ra] Con cuydado del amor de xristo e con grand diligencia de don sisnando

		texto: [173ra] l acotes [!] antel iuez
9	Copy	42 BETA manid 1349
	City, library and call number	Munich Bayerisches Staatsbibliothek Hisp. 28
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 455 BETA
	Title	El Fuero Juzgo
	Incipits - Explicits	rubrica: Este libro se llama el Fuero Juzgo texto: [8.12.3] e si non ouier onde los pague reciba L. azotes antel juiz
41	Copy	43 BETA manid 3840
	City, library and call number	New York Hispanic Society of America B2713
	Copied	1725 - 1750
	ID no. of specific copy	anaid 6450 BETA
	Location	ff. 1r-11r
	Incipits - Explicits	prol.: [1r] Los juicios son dos El primero juicio es el de los evangelios en el qual yace la misericordia encubierta segun que es departido en lo que ya es pasado en este libro tit.: [1r] El titulo jii de las leyes nuevas de los Judios que afirman a las antiguas e fueron estas nuevas an~adidas en ellas sus Capitulos son XXVIIJ° texto: [1r] La grant porfidia de los judios e la oscuriza de su error [11r] en el primer an~o que nuestro sen~or el vien abenturado Don Drinbes [?] regno colofon: [11r] Finito libro reddatur laus et gloria Christo Pedro Martyr Gualago me scripso Dios le de su gracia e le meta en el Paraiso Amen Sit nomen Domini Nostri Jesu Christi benedictum in Eternum et Vltra
Note	El prologo parece no tener relacio\n con el texto y puede que sea independiente del mismo	
25	Copy	44 BETA manid 1360
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial d.III.18
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 469 BETA
	Location	ff. 1ra-137rb (Zarco)
	Incipits - Explicits	rubrica: [1ra] Este es el libro primero & ffabla de los ensennamje[n]tos de las leys tit.: Primero titulo de la elecc%ion de los princ%ipes commo deuen seer amonestados que iudguen derechamjentre. E de la venganc%a de los judgadores. malamjentre tortic%eros & del conc%eio de toledo en que fueron lxxj.° obispos a fazer este libro con el glorioso Rey don sisnando estando presente en el tercero anno que Reyno en Era de lxxj prol.: Sisnando Rey: Con coydado del amor de christo texto: [137rb] non escapara de la sentenc%ia della ley colofon: [137rb] Laus tibi sit christe conpretur [!] iudicus iste codex sanctorum rentines [!] sibi iura priorum.

		Hec lex gothorum subtendentibus edita forum est inspaniorum populis sub iure priorum
	Note	Zarco: Fue consultado para la ed. de 1815 de la RAE, donde se llama 3.º escorialense
26	Copy	45 BETA manid 1361
	City, library and call number	San Lorenzo de El Escorial Biblioteca de El Escorial Z.II.9
	Copied	1300 - 1400
	ID no. of specific copy	anaid 470 BETA
	Location	ff. 1ra-177ra (Zarco)
	Incipits - Explicits	texto: [1ra] [C]on cuydado del amor de xpo [177ra] e si no los pudiere auer. rec%iba antel iuez L. ^a ac%otes
2	Copy	46 BETA manid 1346
	City, library and call number	Madrid Real Academia Espan~ola 51
	Copied	1260 ca. a quo - 1300
	ID no. of specific copy	anaid 452 BETA

Annexe 3 : codex López Ferreiro (Museo do Pobo gallego)

Si el ombre libre faze furto con el siervo. III^a.

Si el ombre faze furto con el siervo ageno o roba alguna cosa, pague cada uno la meatad de la emienda que deve fazer por el furto segundo cuemo es dicho en la ley de suso, e ambos sean açotados paladinamientre. E si el sennor non quisier fazer emienda por el siervo, dé el siervo por emienda. E si ambos fizieren tal cosa por que deven ser descabeçados, ambos prendan muerte desuno. Ley antigua.

iiii. Se el home libre faze furto cun algun s/uo aieno

Se el omne libre faz furto cun algun s/uo ageno. oroba alguna cosa pague cada uno la emnda que deue fazer por el furto segun como es dycho en la lee de suso e anbos sean azotados parladinamente. et se el sennor non quisier fazer emnda por el s/uo de el s/uo por emnda. e se anbos fezeren tal cosa por que deuan seer escabezados, ambos prendan morte densuno.

Si el sennor faze furto con el siervo. V^a.

El sennor que faze furto con el siervo, el sennor deve fazer toda la emienda del furto, ca non el siervo, hy el siervo reciba C açotes. E por ende el siervo non deve aver nenguna pena, porque lo fizo por mandado del sennor. Ley antigua.

v. Se el sennor faze furto cun el s/uo.;

El sennor que faz furto con¹⁶¹ el s/uo el sennor deve fazer toda la emnda del furto ca non el s/uo. e el s/uo receba .c. azotes. e por end el s/uo non deue auer ninguna pena por quello fez por mandado del sennor. Antigua Lee.

Si el siervo ageno es amonestado dalguno que faga furto. VI^a.

Si algun omne conseja a siervo ageno que faga furto o que faga a el mismo que ge lo consejo algun mal por que lo pierda so sennor, por que lo pueda ganar del sennor más ayna por este enganno, pues que lo sopiere el juez, el sennor del siervo non deve perder el siervo nin deve aver ninguna pena. Mas aquel que consejo al siervo fazer tal cosa por que lo perdiesse so sennor e lo pudiesse el ganar, pechelo al sennor del siervo en VII duplos tanto quanto el siervo le furtara o quanto danno le feziera.. Hy el siervo reciba C açotes, porque creyo a aquel quel consejava que fiziesse atal cosa porquel perdiesse so sennor, e demas finque en poder de so sennor.

v. Se el s/uo aieno es amonestado dalguno quefaga furto.

Sealgun omne conseia s/uo aieno que faga furto oquelo faga aelmismo quegelo con¹⁶²seia algun mal por queo perda sou sennor por tal que el poda ganar del sennor mays ayna por este engano poys quello soupriere el iuyz. el sennor del seruo non deve perder el s/uo nin deve auer ninguna pena. mays aquel que conseio el s/uo a fazer tal cosa por quello perdiesse sou sennor e quello podese el ganar. p. al sennor del sennor¹⁶³ del s/uo del en .vii. dublos tanto quanto el s/uo le furtara. oquanto dano le fezera [e] el s/uo. receba .c. azotes por que creyo aquel quello conseio que fezesse tal cosa por quello perdesse sou sennor. e de mays finque en poder de sou sennor.

¹⁶¹ *con* est abrégé par une espèce de 9.

¹⁶² *con* = 9.

¹⁶³ La deuxième main souligne avec des points et ajoute *e* après (*infra*).

De los que fazen falsos escriptos. IIª.

Si algun omne faze falso escripto o lo usar en juizio o otra cosa sabiendolo, hy el que desfaze la verdad del escripto o que lo rompe, o quien faze siello o sennal falsa, o que la usa, estos que fazen tales cosas e los que los consejan, pues que fueren provados, si fueren omnes de grand guisa pierdan la quarta parte de su buena. E si algun omne furta escripto ajeno o lo corrompe, e pues lo manifiesta antel juez e ante testimonias que furtó aquel escripto o que lo desfezo o que lo corrompió, [el manifiesto que fizo ante las testimonias vala tanto cuemo el escripto valia que él perdio o que corrompio –homoiotéleuton dans cLF] E si non se pudiere acordar de lo que dizia el escripto, estonçe aquel cuyo era el escripto deve provar por su sacramento e por una testimonia lo que era contenido en la carta, e aquella muestra vala tanto cuemo el escripto. E si non oviere tanto en su buena aquel que furtó el escripto o que lo corrompio, quanto fizo danno a aquel cuyo era el escripto, aquel que lo furtó o qui lo corrompio el escripto sea siervo con toda su buena daquel cuyo era el escripto; e de la quarta parte de su buena que mandamos de suso que deve perder el que furtó el escripto, deve aver las III partes aquel cuyo era el escripto, y el otra quarta parte deve aver el rey, e faga dello lo que quisiere. E si fuere omne de vil guisa el que furtó el escripto o el que lo corrompio, depues que lo manifestare antel juez, deve ser siervo daquel cuyo era el escripto. Hy el omne de grand guisa o de vil guisa, si lo fiziere, cada

ii. Delos que fazem falsos scriptos

Se algun omne faz falso *scripto* oulo vsare en iuyzo oen otra cosa sabendolo. elque desfaz auerdad delo *scripto* oulo [...] ¹⁶⁴ o el que faz seelo falso ou sinal falsa o aquel *que* del usa estos que *fazen* tales cousas. [...] los que *conseian* poys que foren prouados se foren omnes de gran guysa *perdan* aquarta parte de su bona e se alguno omne furta el *scripto* aieno olo corrompio. e depouys lo manifesta *annt* el iuyz ou *annt* testim[...] ¹⁶⁵ que furtou aquel *scripto* ou *quelo* desfizo ou *queo* corrompio et sese non poder acordar do que dizie el *scripto* estonze aquel cuiu era lo *scripto* deue probar por sou sacramento. e por una testimonia aquello *que* dizia *aquela* carta e *aquela* mostra ualla tanto como lo *scripto*. e si *non* ouire tanto de ¹⁶⁶ so bonna quel que furto el *scripto* quanto fizo dano aaquel cuiu era lo *scripto* *aquel* [...] ¹⁶⁷ furto ou *quelo* corropio el *scripto* sea s/uo *con* toda su bona da aquel cuiu era lo *scripto*. e de mays delaquarta parte de su bona que maandamos de suso que [...] *perder* el que *perdio* el *scripto* deue a[...] ¹⁶⁸ uer as tres partes aquel cuiu era lo *scripto* e [...] ¹⁶⁹ outra parte deue aaueer el rey que faga del ¹⁷⁰ *oque* *quiser*. e se for omne de menor guysa el *que* furtou lo *scripto* o el *quelo* corrompio. depouys *quelo* manifestare antel iuyz deue seer s/uo daquel cuiu era lo *scripto*. e el omne de gran guysa ode uil guysa. selo fezere cada

¹⁶⁴ La tâche empêche de lire un mot.

¹⁶⁵ La tâche efface la fin du mot.

¹⁶⁶ La deuxième main corrige par dessus : *en*.

¹⁶⁷ La tâche empêche de lire deux mots.

¹⁶⁸ La tâche empêche de lire un signe.

¹⁶⁹ Il y a de la place pour un article *a* devant *outra*, mais on n'arrive pas à lire à cause de la tâche.

¹⁷⁰ La deuxième main ajoute par dessus un *a* > *dela*.

Annexe 5 :

1. Argumentation de López Ferreiro (1895 : 293-295) pour la datation du codex en 1230

Por varias razones son interesantes dichos fragmentos, pero entre ellas por dos especialmente ; la una por su antigüedad, que como luego veremos, se remonta al primer tercio del siglo XIII ; la otra por la traducción que acompaña á cada Ley ó capítulo, traducción que en el lenguaje difiere bastante de la oficial y corriente, y es dudoso si más bien debe inventariarse entre los monumentos de la literatura gallega, que entre los de la castellana.

Por lo que toca a la antigüedad, los caracteres paleográficos que se notan en nuestros fragmentos nos llevan indudablemente á la época que hemos señalado. Al reseñar el Sr. Muñoz y Rivero¹⁷¹ los caracteres distintivos de la escritura francesa (que es la en que se escribió nuestro Códice) durante el siglo XII y los primeros años del siglo XIII, nota los siguientes : 1.º la tendencia de la forma recta en todos sus trazos ; 2.º el contraste que presentan sus trazos principales, que son muy gruesos, con los perfiles que están marcados ; 3.º la regularidad de la escritura y la constancia de sus proporciones ; 4.º el carecer la escritura de inclinación, formando los trazos principales de las letras un ángulo recto con la caja del renglón ; 5.º el considerable número de abreviaturas ; 6.º la carencia casi absoluta de nexos, hasta tal punto que cada letra permanece aislada de las demás en la misma forma que nuestras letras de imprenta.

Todos estos caracteres se encuentran en estos fragmentos ; lo cual se verá palpablemente si se cotejan con los dieciseis primeros facsímiles de los 240 documentos que publicó el Sr. Rivero en su citado *Manual* ; de los cuales dieciseis facsímiles el más moderno es del año 1228.

Es verdad que estas notas son principalmente aplicables á las escrituras y documentos ; pero también deben tenerse en cuenta para apreciar debidamente la antigüedad de un códice. A ellas hay que añadir otro indicio que nos ofrecen los finales ; los cuales al salir de los trazos gruesos, en vez de formar un ángulo muy agudo, como se ve en los códices desde mediados del siglo XIII, trazan más bien un arco ó un ángulo bastante abierto.

Al mismo resultado nos lleva el examen de las iniciales ; las que alternativamente están iluminadas de rojo y azul sobre fondo de filigrana azul ó roja, á la inversa de las letras. En su forma son muy parecidas á las de las inscripciones de fines del siglo XII ó principios del XIII. La mayor parte de ellas carecen de las colas que ya en el siglo XIII solían extenderse á lo largo del margen interior del códice ; las de las que las tienen son muy cortas y sencillas. Carece también de foliación, registros, y firmas, lo cual es igualmente un indicio de su antigüedad. Los renglones están trazados sobre líneas marcadas ligeramente con tinta negra.

El códice estuvo escrito á dos columnas de 23 centímetros de alto por 6 de ancho, con todos los epígrafes miniados de tinta roja muy viva é intensa, como solió usarse hasta mediados del siglo XIII.

En vista de todo lo expuesto creemos que la traducción del Fuero Juzgo contenida en el ejemplar, cuyos restos poseemos, se hizo en los últimos años del reinado de D. Alfonso IX († 1230) para uso de los jueces seculares, y que quizás sirvió de base á la que después ordenó San Fernando.

¹⁷¹ *Manual de Paleografía diplomática española de los siglos XII al XVII* ; Madrid, 1889 ; páginas 24-29.

2. Expertise paléographique et codicologique de Pedro Sánchez-Prieto (août 2011) :

Este tipo de letras góticas se datan bastante mal, pues la gótica redonda y la textual propiamente dicha (más cuadrada y angulosa, más alta que ancha) tienen diferencias no siempre claras, condicionadas a veces por el mayor o menor cuidado en la ejecución. La letra pretextual (p. ej., la de la *Fazienda de Ultramar*) se parece mucho a la redonda postalfonsí (que se va « canonizando » y pervive así casi sin cambios hasta el s. XV). Con todo, estas muestras me parecen posttextuales, por algunos rasgos como la casi ausencia de « d » recta, y por su falta de distribución con la uncial. Veo algún caso de « di » con uncial, cuando se esperaría recta (pero tendría que verse esto en más folios, pues no puede juzgarse por un caso). La forma de la « z » también tardía, así como el hecho de que la « f » muestre no solo un engrosamiento en medio (cosa normal en la textual) sino una prolongación hacia la derecha hasta buscar la letra siguiente. También se puede considerar la prolongación de las astas, mayor que en la textual, aunque esto tal vez no sea determinante, sino que esté supeditado a la separación entre renglones (y, en este caso particular, esto puede estar condicionado por la compaginación entre texto castellano y texto latino). Otros aspectos pueden apuntar, en cambio, a una antigüedad notable, que nos llevaría al s. XIII. El aspecto general de la página (si no me equivoco se usa pergamino procedente de un animal adulto, con los poros muy marcados). El blanqueado sigue una técnica muy buena. La tinta conserva un buen color marrón [...], con poco componente ferruginoso, poco oxidada (que no tira al negro). Esto me parece más propio del s. XIII, primera mitad del XIV. La disposición del texto, desplazado hacia el ángulo superior izquierdo parece apuntar también a fines del s. XIII.

3. Expertise paléographique de Carmen del Camino (août 2011) :

A juzgar por los caracteres gráficos del texto, tanto el latino como el romance, incluyendo las rúbricas y las iniciales, es cierto que el manuscrito puede atribuirse al siglo XIII y que tiene algunos elementos que a mí me parecen arcaizantes (algo que, por otra parte, sería normal en una región como Galicia; aunque ésta es una afirmación demasiado genérica y habría que conocer mejor el entorno de donde proceden tanto el texto como el manuscrito). Otros caracteres, en cambio, no estarían tan extendidos en 1230, o al menos no utilizados de manera tan sistemática como aparecen aquí, y corresponden mejor con mediados o segunda mitad del XIII. [...] Resumiendo : hasta donde alcanza mi experiencia, una escritura con estas características es poco probable que pertenezca a 1230 y sería más fácil encontrarla a partir de mediados de siglo.